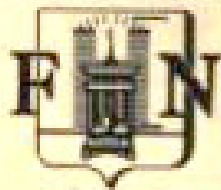


ANTICIPATION



FICTION

JIMMY GUIEU

L'ORDRE VERT



FLEUVE NOIR

JIMMY GUIEU

L'ORDRE VERT

GRAND PRIX DU ROMAN ÉSOTÉRIQUE 1969

ED. FLEUVE NOIR ~ N° 384

A mon ami Gérard COUETTE.

*En toute communion d'esprit et en souvenir de
notre fascinante quête du paranormal en la Com-
manderie Templière de Montfort-Sur-Argens.*

J. G.

Dans les profondeurs de l'Enceinte Sacrée, les salles de contrôle bourdonnaient d'une activité fébrile. D'innombrables écrans muraux dispensaient une clarté glauque le long de l'immense panneau de commande.

Des techniciens, un micro d'ordre agrafé sur la collerette de leur tunique, suivaient attentivement l'apparition successive des images, presque toutes cadrées sur la campagne faiblement éclairée par la lune.

L'un des techniciens tourna la tête vers le pupitre central, sur la console duquel son chef manipulait des manettes, réglait des boutons, corrigeait le contraste des images ou faisait varier le volume des sons ambiants.

— Notre sujet vient d'arriver...

— Vérifiez son psychogramme...

Le technicien examina la sinusoïde mouvante, inscrite en vert luminescent sur un écran circulaire :

— Psychogramme normal. Le sujet ne se doute de rien.

— Parfait, sourit bizarrement l'homme en tunique blanche. C'est à partir de demain seulement que ses jours seront en danger...

CHAPITRE PREMIER

Même en vacances, il est une heure pour se lever. C'était là une sage résolution pour Gilles Novak qui, en s'étirant, heurta du poing la paroi de toile de sa tente de camping. Cela ne lui était plus arrivé depuis longtemps de paresser ainsi jusqu'à 9 h 30 !

A cette grasse matinée, le rédacteur en chef de la revue L.E.M. (l'Etrange et le Mystérieux dans le monde... et ailleurs) avait aussi une excuse. La veille de ce 20 juin, un stupide incident mécanique survenu à sa 505 GTD Turbo l'avait retardé ; c'était donc en pleine nuit qu'il avait planté sa tente au bord de l'Argens, la petite rivière coulant à deux kilomètres du village de Montfort, dans le Var.

Gilles passa un short et accrocha le rabat de tente à l'un des tendeurs afin de laisser entrer la chaude lumière du soleil. Mettant en marche son rasoir électrique à pile, il entreprit de se raser en sifflotant L'important, c'est la rose... atrocement estropié en raison des grimaces que lui imposait cette corvée matinale.

Celle-ci terminée, il jeta une serviette-éponge sur l'épaule, prit sa trousse de toilette et s'apprêta à sortir pour aller prendre un bain à la rivière. Il s'arrêta sur le seuil, écoutant ces pas et cette voix féminine qui fredonnait — elle aussi — L'important, c'est la rose...

Gilles Novak acheva de sortir et dressa sa haute stature pour jeter un coup d'œil par-dessus sa tente. Une jeune femme, une très belle Eurasienne, s'avavançait en chantonnant, ses longs cheveux noirs flottant autour de ses épaules nues et bronzées. Elle portait, avec beaucoup de grâce, un bermuda bleu pâle et le soutien-gorge d'un deux-pièces couleur noisette assez proche de sa chaude carnation.

Elle ne marqua aucune surprise en apercevant Gilles Novak et continua d'avancer en balançant négligemment son sac de plage, mais cessa de chantonner.

— Bonjour, voisin, sourit-elle, sans plus de formalisme.

Ce à quoi Gilles répondit tout naturellement :

— Bonjour, voisine !... Puisque vous dites que nous sommes voisins, ce dont je me réjouis. Mon nom est Gilles Novak.

— Nancy Bradley, répondit-elle avec un accent chantant et en lui tendant une main ferme et douce à la fois. J'ai planté ma tente derrière ce boqueteau d'arbres, à cinquante mètres d'ici. Vous n'avez pu la voir, hier soir, lorsque vous êtes arrivé.

— Désolé si je vous ai réveillée en dressant mon petit campement.

— Je ne dormais pas, je lisais, sourit-elle en arrangeant une mèche de cheveux pour laisser ensuite sa main droite légèrement posée sur son épaule gauche.

Elle eut un imperceptible froncement de sourcils et Gilles crut deviner chez elle une vague surprise. La jeune Eurasienne avait tourné la tête ; son regard effleura le mât de tente qui séparait en deux les rabats de l'entrée, puis elle reporta son attention (après ce curieux manège) sur le journaliste :

— Excusez-moi, monsieur Novak. Je vais prendre un bain... Je vous souhaite un bon séjour.

— Thank's and you too, miss Bradley..., or Sweet Flower of the Quiet Morning Country⁽¹⁾...

Sur le point de partir, elle marqua une hésitation et eut, de nouveau, ce charmant froncement de sourcils pour répondre, en anglais :

— Vous êtes... devin, ou bien nous sommes-nous déjà rencontrés ?

Il secoua la tête en riant.

— Jusqu'à il y a cinq minutes, je n'avais jamais eu ce plaisir, miss Bradley. Disons que j'ai joué à pile ou face sur le raisonnement suivant : vous portez un nom américain et vous êtes eurasiennne. Il y avait donc de fortes chances pour que vous soyez originaire de Formose ou de la Corée — le « Pays du Matin Calme » — j'ai penché pour ce charmant pays... Et c'était le bon !

Elle battit des paupières, légèrement interloquée, mais consentit à sourire.

— Mon père était américain et ma mère sud-coréenne ; je suis née à Séoul. Vous êtes un émule de Sherlock Holmes, peut-être ?

— Détective ? Non, journaliste, simplement.

— Heureuse coïncidence puisque nous sommes confrères ! Je suis moi-même attachée à la Section Information de la Radiodiffusion, à Séoul et je viens d'effectuer une série de stages en France. Ceux-ci terminés, j'ai pris quelques jours de repos pour faire du camping avant de regagner... le Pays du Matin Calme. Mais, veuillez m'excuser, monsieur Novak, je vais prendre mon bain.

— A bientôt, lui lança-t-il en suivant des yeux son émouvante ondulation de hanches.

Gilles s'arracha à cette contemplation fort attachante pour poser un regard perplexe sur le mât d'entrée de sa tente.

— Que diable semblait-elle chercher là ? Un mât de tente, c'est un mât de tente ! Pourtant, l'espace d'une seconde, elle a paru surprise... ou bien déçue. Pourquoi ?

Sur le point d'aller, lui aussi, prendre un bain, il se ravisa et gagna le bouquet d'arbres indiqué par l'Eurasienne. Il aperçut immédiatement sa tente, de couleur orange, et s'arrêta : au faite du piquet d'entrée se trouvait une rose, liée par un cordonet ; une splendide rose rouge dont certains pétales étaient tombés, preuve qu'elle n'avait pas été cueillie là le matin même, mais la veille ou l'avant-veille, car elle avait perdu de sa fraîcheur.

A deux pas de là, une Honda rouge, à l'arrière de laquelle il découvrit une petite plaque, celle d'un garage de la capitale spécialisé dans la location de voitures.

Après un dernier coup d'œil à la rose, le journaliste promena à l'entour un regard circulaire, s'attardant sur la vieille commanderie templière dont la masse claire et fière dominait le village de Montfort, puis il se résolut enfin à prendre le chemin de la rivière.

La campagne varoise inondée de soleil, son calme, cette odeur végétale qui embaumait l'air, tout cela contribuait à rendre agréable ce séjour de vacances — ou demi-vacances — que Gilles s'était accordé après une année de labeur.

A la recherche d'un coin propice pour se baigner, Gilles Novak longeait l'Argens lorsque, non

1 Merci, et à vous aussi, mademoiselle Bradley..., ou Douce Fleur du Pays du Matin Calme.

loin du petit pont Fract, en direction du village de Correns, il remarqua une tente. Le rabat ouvert, elle était vide. Il allait continuer son chemin lorsqu'un détail, insignifiant en soi, le frappa : un chardon était fixé au sommet du piquet d'entrée.

Rien d'extraordinaire à cela, n'eût-ce été le fait qu'une rose décorait la tente de la jeune Eurasiennne..., laquelle fredonnait (tout comme Gilles, d'ailleurs) L'important, c'est la rose. Ne pouvait-il s'agir d'une coïncidence ? Avec sa manie de flairer le côté mystérieux des choses, le rédacteur en chef de la revue L.E.M. n'allait-il pas un peu trop hâtivement tirer des conclusions ?

Mais quelles conclusions, au fait ?

L'important, c'est la rose, la belle affaire ! Des centaines de milliers ou des millions de personnes connaissent cet air-là et doivent le fredonner aussi machinalement qu'on fredonne le dernier tube entendu à la radio ou à la télé. Lui-même n'aimait-il pas cette vieille chanson de Bécaud ? Ne l'avait-il pas, le plus machinalement du monde, fredonnée en se levant ? Oui, mais Nancy Bradley, elle, en plus de la chanson, avait placé une rose à son piquet de tente... De même que celle de cet inconnu avait pour ornement un chardon.

« Mon vieux Gilles, se dit-il, tu verses dans l'obsession ! Tout n'est pas nécessairement étrange, dans la vie. Et qu'une fille aime la rose ou un gars le chardon, cela ne prouve rien... »

Ou presque rien, lui suggérait son subconscient.

Tout en réfléchissant, il réalisa qu'il s'était arrêté au pied d'un acacia. Il en coupa une branche et, mû par une impulsion soudaine, retourna à sa tente afin de la fixer au mât d'entrée. Satisfait de l'effet, il reprit le chemin de la rivière et dépassa la tente de l'inconnu au chardon. Il trouva enfin une petite crique dont les rochers plats et propres lui permirent de déposer son nécessaire de toilette et son short.

Le journaliste entra dans l'eau, encore froide, et s'avança vers le milieu du courant. Las, le fond était tout juste suffisant pour autoriser une trempette agrémentée de quelques brasses ! Il fit donc sa toilette puis s'amusa à nager à contre-courant, en espérant qu'un rocher malencontreux n'irait pas lui écorcher les genoux...

A travers l'herbe haute et les buissons de la berge, il entrevit une silhouette qu'il reconnut immédiatement : sa toilette achevée, Nancy Bradley, ses longs cheveux maintenant noués en chignon, son sac de plage négligemment jeté sur l'épaule, rentrait à son campement. Elle paraissait préoccupée, cherchant des yeux quelque chose ou quelqu'un, en amont de la rivière. Cette attitude incita Gilles à ne point l'interpeller..., et à la suivre en se laissant mollement emporter par le courant.

La jeune fille venait de s'arrêter sur la berge, à proximité de la tente ornée du chardon. Très doucement, évitant tout clapotis intempestif, Gilles alla se dissimuler parmi les herbes aquatiques, au pied de la berge opposée.

Cette Asiatique l'intriguait, qui venait de s'asseoir sur un rocher et lui tournait le dos pour faire face à la tente. De son sac de plage, elle avait retiré un paquet de M.S. mentholées et un briquet. Depuis sa cachette, Gilles entendit distinctement le petit bruit de la molette du briquet. Il est vrai que la largeur de l'Argens, à cet endroit, n'excédait pas cinq mètres !

« J'aurais l'air fin si cette fille me découvrait à l'espionner de la sorte ! maugréa-t-il mentalement. Peut-être attend-elle un amoureux, l'occupant de cette tente ?... Un comble, pour moi, d'être alors découvert ! Et quelle situation ridicule ! »

A deux cents mètres de là, sur la route de Montfort à Correns, un troisième personnage muni de puissantes jumelles observait, lui aussi, cette scène à travers un fourré...

Sans se douter un instant qu'il était ainsi épié, Gilles vit arriver un homme blond, d'une qua-

rantaine d'années, en blue-jean et chemise Lacoste. L'inconnu marqua une brève hésitation en apercevant cette jeune femme assise sur un rocher ; il la salua et s'arrêta à l'entrée de sa tente. Jetant sa cigarette dans la rivière, Nancy Bradley s'était levée pour s'approcher du campeur non sans avoir lancé un bref coup d'œil au chardon du piquet de tente.

Le sourire de l'homme blond s'accrut et il porta négligemment sa main droite au niveau de son épaule gauche. Nancy imita aussitôt ce geste et tous deux rirent alors franchement en échangeant une poignée de main.

— Je m'appelle David Hawkins, fit-il avec un accent anglais prononcé.

D'un mouvement de tête, il désigna le chardon et ajouta :

— Mon Chardon vient de Londres. Et toi ?

— Je suis Nancy Bradley. Ma Rose vient de Séoul, Corée du Sud... Mais tu peux continuer de t'exprimer en français, cela nous sera profitable car nous ne pratiquons pas cette langue tous les jours.

— Comme tu voudras, Nancy. As-tu rencontré d'autres frères ou d'autres sœurs ?

— J'ai failli commettre une erreur de contact, David, avoua-t-elle.

— Comment est-ce possible ? Et les signes de reconnaissances, alors ? Il y en a plus d'un, avant d'engager le contact !

— Je sais, mais j'ai été trompée par les apparences car cet homme, tout comme moi, fredonnait L'important, c'est la rose.

Dans sa cachette liquide, Gilles Novak, qui ne perdait pas une bribe de cet étrange dialogue, fit une grimace involontaire.

— Bon, fit David Hawkins. T'es-tu découverte ?

— Non, car j'ai réalisé in extremis qu'il n'arborait aucun « emblème » sur sa tente. Il n'a pas davantage semblé remarquer le signe complémentaire du salut, précisa-t-elle en portant la main droite sur son épaule gauche. Mais ce type-là est très perspicace, poursuivit-elle en rapportant la façon dont Gilles Novak avait identifié son origine coréenne.

« Tu avoueras, David, que cette façon de me décerner le titre de « Fleur du Matin Calme » avait de quoi surprendre et prêtait à confusion. L'un des nôtres aurait fort bien pu, connaissant mon emblème, la rose, employer cette phrase clé.

— Bah ! Simple compliment, mérité d'ailleurs ! de la part d'un Français galant homme. Et tu ne l'ignores pas, Nancy, les Frenchies ont la réputation d'être des coureurs de jupons... Et, à plus forte raison, de bermudas !

Gilles sourit lui aussi, dans sa cachette, à cette plaisanterie, puis, de nouveau, il prêta l'oreille aux paroles de l'Eurasienne.

— Ce Gilles Novak est tout de même bizarre, David. Il a dû soupçonner quelque chose d'insolite, dans mon attitude, bien qu'il n'ait pu, et pour cause, découvrir mon appartenance à...

— Gilles Novak, as-tu dit ? s'exclama l'Anglais.

— Tu le connais donc ?

— J'ai entendu parler de lui et lu souvent son magazine : L.E.M. Un type extrêmement perspicace, en effet. Et très versé en symbolisme, en ésotérisme ! Ses articles en font foi..

Il hocha la tête, pensif et rumina.

— Oui, un type perspicace et... dangereux, peut-être.

— Une... brebis galeuse ? s'écria-t-elle, alarmée.

— Non, ce n'est pas ce sens-là qu'il faut donner à mes... réserves. Les écrits de cet homme

prouvent qu'il est — moralement — proche de nous, de nos aspirations... Même s'il ne se doute en aucune manière de nos activités, voire de notre existence. Il faudra contacter notre antenne à Paris pour savoir s'il est fiché ou s'il appartient à un groupe et si les activités, les conceptions de celui-ci sont compatibles avec notre œuvre.

— Nous avons encore trois jours pour faire cette petite enquête. Tu t'en occupes, David ? Au fait, tu es venu comment, ici ?

— En voiture ; elle est garée à cent mètres d'ici. Je vais la prendre et faire un saut au village pour téléphoner... Mais toi, Nancy, où campes-tu ?

— Viens, je vais te montrer. Dès cet après-midi, nous irons séparément nous promener dans la nature afin de repérer les autres qui, pour la plupart, ont dû planter leurs tentes aux abords mêmes de Montfort.

Gilles était médusé par ce qu'il venait de surprendre ; médusé et inquiet par l'enquête préconisée à son sujet par Nancy et l'Anglais. Il nagea jusqu'à la petite crique, enfila ses sandales et, tout en marchant vers sa tente, se frictionna avec la serviette pour se sécher avant de passer son short.

Le bruit d'une conversation lui parvint et il ralentit sa marche : la jeune femme et l'Anglais bavardaient devant sa propre tente. Après le dialogue surpris un instant plus tôt, le journaliste réalisait, un peu tardivement sans doute, son imprudence à vouloir entrer dans le jeu de ces « coïncidences » (la découverte d'une rose et d'un chardon décorant la tente de ces étranges campeurs). N'avait-il pas eu tort d'orner la sienne d'une branche d'acacia ? Certes, la valeur symbolique de l'acacia n'était pas douteuse, dans le domaine de certaines sociétés initiatiques, mais cela suffisait-il pour le désigner, lui, comme étant un adepte de l'énigmatique organisation dont l'existence venait de lui être révélée par hasard ?

Par hasard ? Voire ! Et si tout cela formait subtilement le contexte mystérieux de ce qui l'avait attiré ICI, sous le couvert du camping ?

Sa décision était prise et il s'avança, résolu, en sifflotant L'important, c'est la rose. La jeune Eurasienne et David Hawkins s'étaient alors retournés, embarrassés de se trouver ainsi plantés là, devant la tente du nouveau venu.

— Re-bonjour, Nancy... Un de vos amis, sans doute ?

— Heu !... Nous venons de faire connaissance, à la rivière, répondit-elle en faisant les présentations. M. Hawkins m'a aimablement proposé de m'accompagner à Montfort. Nous allons au ravitaillement. Voulez-vous que nous vous rapportions quelque chose ?

— C'est très aimable à vous, mais, aujourd'hui, je suis pourvu en vivres, fit-il en posant sa main droite sur son épaule gauche, dans un geste qui pouvait être machinal.

Les autres cillèrent et se décidèrent à esquisser le même signe. Ce qui permit à Gilles d'enchaîner avec un sourire entendu :

— Mon Acacia vient de Paris... C'est avec un peu de retard que j'en ai orné ma tente, Nancy. Voilà pourquoi, tout à l'heure, je n'ai pas jugé indispensable de répondre à tes signes... Mais toi, ami, qui es-tu ?

La tension embarrassée disparut et l'Anglais lui serra la main.

— Je suis le Chardon de Londres. Heureux de te rencontrer, Gilles.

— Nous voilà déjà trois, fit le journaliste. Sais-tu si d'autres amis sont arrivés ?

— Oui, j'ai remarqué une tente, en amont de la rivière. Son mât s'ornait d'un « nœud parfait », mais je n'en ai pas vu l'occupant.

— C'est bon, David, nous allons nous séparer. Il est inutile de rester trop longtemps ensemble. Nous avons encore trois jours, avant le... jour J, bluffa Gilles en s'inspirant de la conver-

sation surprise au bord de la rivière. Si besoin est, Nancy assurera la liaison ; je prendrai contact avec le « Nœud Parfait » ... Et nous nous retrouverons dans trois jours. O.K. ?

Lorsqu'il eut entendu démarrer la voiture de la jeune Eurasienne, le journaliste poussa un soupir tout en se frictionnant avec son eau de toilette Vétiver de Carven :

« Mon vieux Gilles, tu ne t'en es pas tellement mal tiré !... A quelle mystérieuse organisation, ésotérique ou initiatique, ces gens-là appartiennent-ils ? Et de quoi parlaient-ils à propos de ce délai de trois jours ? D'une réunion, d'une assemblée secrète internationale, manifestement. Mais dans quel but ? »

Gilles alluma une M.S., et décida d'aller prendre contact avec le quatrième campeur : le « Nœud Parfait » auquel David Hawkins avait fait allusion. Remontant le chemin de la rivière, il ne tarda pas à l'apercevoir, un peu en retrait de la berge, sur un espace plat cerné de buissons. L'homme, assis en tailleur, lisait un journal à l'entrée de sa tente dont le sommet du mât s'ornait d'un « nœud parfait », autre symbole en usage dans les sociétés initiatiques.

Le campeur se leva à son approche et Gilles reconnut en lui un Hindou, très brun de peau, les sourcils fournis, les yeux profondément enfoncés dans les orbites. Une trentaine d'années, assez maigre, le regard énergique et froid, il portait un pantalon beige et une chemise à carreaux qui flottait autour de sa poitrine. Il salua ce « promeneur » d'un signe de tête accompagné d'une ébauche de sourire qui n'incitait guère à engager la conversation.

Le journaliste regarda ostensiblement le nœud de chanvre et posa sa main droite sur son épaule gauche. L'Hindou abandonna alors sa froide expression du début et répondit à son signe.

— Sois le bienvenu, frère. Mon nom est Ram Mohan et mon Nœud Parfait vient de Calcutta.

L'Hindou s'exprimait dans un français hésitant, où les « r » devenaient presque des « l ». Gilles se présenta et lui demanda s'il avait déjà rencontré d'autres « frères » venus camper dans la région en l'attente du « Jour J », euphémisme peu compromettant pour désigner ce qu'en fait il ignorait !

— Une sœur écossaise est passée, hier soir. Son emblème est le Dodécaèdre de Glasgow. Nous avons échangé le signe et quelques mots. L'as-tu rencontrée, frère Novak ?

— Non. J'ai seulement pris contact avec Nancy Bradley, la Rose de Séoul, et David Hawkins, le Chardon de Londres.

— En ce cas, tu trouveras la sœur Sylvia Norton en contrebas de la route menant à Montfort, à deux kilomètres environ après le pont. Tu la reconnaîtras aisément. Elle est ... (Ne trouvant pas l'équivalent français, il poursuivit en anglais.) *She's ginger, you see ?*

— Elle est rousse ? sourit-il. Bon, mais des jeunes filles rousses, il y en a plus d'une, en France !

— La sœur Norton n'est pas ... tout à fait jeune, encore qu'elle ait une belle ... *how do you say for* « gait » or « pace » ?

— Allure ... Tu veux dire qu'elle a une belle prestance ?

— C'est ça. Elle est un peu forte, grande, mais seducing.

— Séduisante.

— Right, séduisante. Elle doit avoir ... quarante ans pas loin.

Le journaliste fut amusé par cette description fort prosaïque !

— Tu n'es guère galant, frère Mohan. Il faut dire : « Une dame encore jeune, aux formes épanouies et parée d'une belle chevelure auburn à reflets cuivrés. »

— Ah ! Ces français, poètes et galants hommes ! sourit l'Hindou. C'est tout à fait ça, Gilles, tu as parfaitement décrit la sœur Norton. Une femme de tête, assurément.

— Certes. Pour appartenir à notre groupe, il faut qu'elle soit une femme de tête, tu ne crois pas, Ram Mohan ?

— *Sure. The Green Order is not a snob society for insignificant people !⁽²⁾*

— Nous en avons trop dit, plaisanta Gilles alors que, dans son for intérieur, il eût voulu en apprendre bien davantage ! En cas de nécessité, tu sais où me trouver. A bientôt, Ram Mohan.

Gilles reprit le chemin de sa tente, fort intrigué : l'Ordre Vert ! Quelle singulière organisation internationale se dissimulait donc derrière ce nom bizarre ? Un tel ordre, avec des ramifications aux quatre coins du monde, devait fatalement avoir ses rites, son cérémonial, ses usages secrets, ainsi qu'en témoignaient le fameux signe et les emblèmes floraux ou géométriques. A propos de l'Écossaise Sylvia Norton, Ram Mohan avait parlé d'un dodécaèdre. Mais cet emblème (symbole de la cité céleste chez Platon) était-il propre à un frère — ou une sœur — ou bien représentait-il celui d'une région, d'une ville ou pays ?

Engagé tel qu'il l'était, Gilles ne pouvait plus reculer. Et s'il avait pu leurrer jusqu'ici les rares adeptes rencontrés, pourrait-il longtemps encore et sans se trahir se faire passer pour l'un des leurs ? Quelle figure ferait-il si, dans les heures ou les jours à venir, il était mis en présence du véritable envoyé de Paris dont il avait pris la place..., sous le couvert d'une branchette d'acacia ? Démasquer son imposture devait être chose facile pour un adepte authentique...

Gilles haussa finalement les épaules ; ce n'était pas la première fois que son métier — sa passion pour l'étrange, surtout — le plaçait dans une situation scabreuse, sinon périlleuse. Non, pas question de renoncer. Il devait continuer de jouer ce rôle et s'attendre à affronter certains risques en raison de cette usurpation de titre. Dans la mesure où ses motivations étaient honnêtes, fondées sur le seul souci humaniste d'appréhender la cause profonde des choses, il se devait de persévérer dans cette voie, fût-elle semée d'embûches.

Arrivé à son petit campement, il se mit au volant de sa 505 et prit le chemin de Montfort, roulant à faible allure à la recherche de la sœur écossaise signalée par Ram Mohan.

A la distance indiquée, il aperçut effectivement une tente, en contrebas de la route, et stoppa. Sur un tapis de plage, Sylvia Norton, en mini-slip, les seins nus, le nez chaussé de lunettes noires, prenait un bain de soleil. Le mât de la tente s'ornait d'un dodécaèdre d'aluminium qui scintillait, voisinant avec un appareil photo à téléobjectif suspendu à une chaînette chromée.

Avant de descendre le petit talus bordant la route, Gilles put se rendre compte à quel point la description de l'Hindou avait été peu charitable à l'endroit de cette femme ravissante, à la chevelure cuivrée et non pas rousse, aux formes épanouies et en parfaite harmonie avec sa taille au-dessus de la moyenne.

Gilles ne put s'empêcher de songer combien les temps avaient changé en contemplant cette agréable adepte de l'Ordre Vert ! Celui-ci — quels qu'aient été ses buts ou sa finalité — s'était adapté à l'ère moderne et n'exigeait pas de ses membres un puritanisme désuet.

Au reste, vivre comme tout un chacun, puiser à la source des joies saines de la nature, n'était-ce point là faire preuve d'une excellente ouverture d'esprit et de tolérance ? En quoi cette liberté eût-elle pu amoindrir la valeur morale et spirituelle d'un adepte ?

Sylvia Norton s'était mise sur un coude pour regarder cet inconnu qui venait à elle en arborant un sourire amical. Elle se leva et répondit alors à son salut de reconnaissance après avoir ôté ses lunettes noires. Ses magnifiques yeux bleus pétillaient d'intelligence et ajoutaient à la pureté de ses traits.

2 Sur. *L'Ordre Vert* n'est pas une société snob pour gens insignifiants.

Elle exprima soudain une vive surprise pour s'exclamer, dans un français à peine marqué d'un léger accent :

— Dieu me damne si tu n'es pas Gilles Novak, mon frère !

— A Dieu ne plaise qu'Il te damne ! plaisanta-t-il. N'ayant jamais eu le plaisir de te rencontrer auparavant, j'en déduis que tu es une fidèle lectrice de L.E.M. ?

— Oui. Ton visage m'était familier de par les photos accompagnant tes articles ou enquêtes ! Quelle joie de te savoir enfin des nôtres ! Mais assieds-toi donc et bavardons un peu. Dis, mon topless ne te gêne pas ?

Il s'assit auprès d'elle, sur le tapis caoutchouté, et sourit :

— Je suis naturiste. Mais pourquoi « enfin » ?

— Tu ne devines pas ? LECTRICE ASSIDUE DE TA REVUE, je me suis dit bien souvent à ton propos : « Voilà un homme qui professe des idées très voisines des nôtres ; nous ne pourrions rien désavouer de son ouverture d'esprit exceptionnelle ni de son humanisme ! » Certains de tes articles, même, laissaient percer — pour les initiés — ton affiliation probable à l'Ordre Vert. Cela est vrai surtout dans cet article relatif aux Sept sceaux du cosmos⁽³⁾ où tu « envisageais » la possibilité d'existence d'une super-société secrète bénéfique oeuvrant pour le bien de l'humanité et préparant le Règne de la Justice... Une expression qui me parut osée, de prime abord, mais je réalisais bien vite que, pour l'avoir mentionnée, tu en avais reçu licence du Grand Conseil Capitulaire de l'Ordre Vert. Les temps sont peut-être venus, non point de sortir de l'ombre, évidemment, mais de susciter une « illumination » chez ceux qui, de par leur mental et leurs concepts proches des nôtres, sont dignes d'être contactés et reçus parmi nous.

Mi-sérieux, mi-comique, Gilles agita son index.

— Parlons d'autres choses, veux-tu ?

— Tu as raison, Gilles. C'est là ton problème et celui des hautes sphères de l'Ordre, pas le mien... Tiens, parlons plutôt du château de Montfort. Sais-tu qu'il s'y passe de bien étranges choses, depuis quarante-huit heures que je suis installée ici ?

3 Cf. « *Les Sept sceaux du cosmos* », collection SF Jimmy Guieu n° 50.

CHAPITRE II

Gilles Novak n'était pas mécontent du tout de cette prise de contact avec Sylvia Norton, la quatrième depuis son arrivée. Au fil de ces rencontres, il enregistrerait chaque fois un indice nouveau, glanait ici et là des morceaux d'un puzzle dont les éléments commençaient à s'ordonner..., sans offrir pour autant une vue claire de l'ensemble.

Aussi attendait-il avec impatience les révélations de la jeune femme concernant les « étranges choses » dont la commanderie templière de Montfort avait été le théâtre. Attentif, il fut donc étonné de la voir s'éclipser dans la tente pour en ressortir avec un imposant filet à provisions rempli de tomates, échalotes, poivrons et céleris.

— Tu ne pensais pas que j'allais t'inviter à déjeuner sans te mettre à contribution ? plaisantait-elle en lui donnant un couteau. Aide-moi à préparer cette salade et écoute : je suis arrivée avant-hier, ici, à la nuit tombée. Ma tente dressée et ayant dîné d'un sandwich, je me suis promenée sur la route en fumant une cigarette. Je marchais en direction du village, admirant la masse imposante du château qui domine toutes les maisons de Montfort.

Il était environ vingt-trois heures lorsque mon attention fut attirée par une lueur bleuâtre, fugitive, qui semblait avoir pris naissance au pied du château, en partie caché par la ferme située face à lui... Connais-tu les lieux, Gilles ?

— Non. J'ai évité de m'y rendre en plein jour, mais je me propose d'aller faire un tour dans ces parages, discrètement.

— Discrètement, cela m'étonnerait. La commanderie est située à l'extrémité nord du village, qu'elle domine entièrement. On ne peut pas s'y promener « par hasard », à moins de se rendre directement à la ferme située juste en face de la commanderie. Aller prendre de l'eau à la fontaine qui jouxte la commanderie ? Pourquoi grimper si haut alors que d'autres fontaines existent, dans le village même ?

— Enfin, il se trouve certainement des touristes pour aller se promener jusqu'à ce château, non ?

— Bien sûr, et nombreux sont ceux qui voudraient en franchir la porte mais, tu ne l'ignores pas, c'est une propriété privée qu'on ne visite pas..., et pour cause.

— Et pour cause, abonda-t-il pour paraître averti.

— Notre frère Bernard Laurent ne tient pas, en effet, à voir sa demeure envahie par des badauds ignares..., ou par de faux touristes un peu trop curieux, tu le conçois parfaitement.

— Parfaitement, fit-il d'un air non moins entendu. Alors, qu'était-ce donc, cette lueur bizarre ?

Tout en assaisonnant la salade, Sylvia eut une moue dubitative.

— Je ne sais qu'en penser, Gilles, mais cette sorte d'éclair m'intrigue ; cela ne correspond à rien de normal..., ou de prévu par nous.

— Peut-être un touriste a-t-il pris une photo nocturne avec un flash ? En dehors de toute préoccupation professionnelle, cela m'arrive de photographeur, de nuit, un beau monument, une vieille bâtisse.

— Je me suis mal exprimée, Gilles. Il ne s'agissait pas exactement d'un éclair, mais d'une espèce de lumière dirigée, un trait lumineux très bref, moins aveuglant aussi qu'un éclat de flash.

— A défaut de pouvoir jouer les touristes en plein jour aux abords de la commanderie, j'irai cette nuit faire une petite reconnaissance des lieux.

— Excellente idée. Je t'y accompagnerai.

— Serait-ce bien prudent, Sylvia ?

Amusée, elle se dressa de toute sa stature, les mains sur les hanches, les seins nus pommelés, dans une pose qui faisait ressortir ses formes irréprochables et sa musculature harmonieuse.

— Franchement, ai-je l'air d'une faible femme ? A Glasgow, je suis professeur d'éducation physique et je pratique le judo et le karaté depuis l'âge de quinze ans !

Gilles s'inclina.

— Tu es dans une forme éblouissante et...

— Merci, le coupa-t-elle. Qu'il y ait du danger à rôder la nuit autour de la commanderie, cela me paraît improbable ; et si tel devait être le cas, je me sens capable de l'affronter aussi bien que toi-même, n'en doute pas.

— Soit, agréa-t-il. Cet échange de compliments terminé, as-tu remarqué autre chose d'inusité, depuis ton arrivée ?

— Oui ; un rôdeur est venu autour de ma tente, la nuit dernière. Sans éclairer ma lampe, j'ai bondi comme un diable hors de sa boîte, mais l'animal a détalé et s'est perdu à travers les fourrés. Dans le faisceau de ma torche, j'ai pu distinguer la silhouette d'un homme disparaissant vers la rivière. Arrivée sur la berge, impossible de savoir où il était passé.

— Sans doute un simple rôdeur, comme tu l'as dit. Une femme seule faisant du camping, cela peut fort bien attirer un détraqué.

— Tu n'envisages pas... l'autre possibilité ? s'étonna-t-elle. Car, enfin, même si notre Ordre n'a point d'activité visible, d'existence publique, il ne fait aucun doute qu'il a des ennemis, et non des moindres !

— Certes, certes, s'empressa-t-il d'opiner. Mais tu conclus peut-être un peu hâtivement en accusant ce rôdeur d'être l'un de nos ennemis. Comment ceux-ci pourraient-ils savoir que des représentants de l'Ordre vert sont venus isolément camper proche de Montfort en attendant le fameux jour J ?

— Pour des gens au fait du symbolisme et de l'ésotérisme, il est bien connu que nombre de groupements ou sociétés plus ou moins occultes se réunissent spécialement, chaque année, à la date de la Saint-Jean, fête solsticiale célébrée par la plupart des sociétés initiatiques.

Restait évidemment à expliquer comment l'adversaire en question aurait pu avoir connaissance du lieu de réunion extraordinaire — c'est bien le mot — du Grand Conseil Capitulaire de l'Ordre Vert en la commanderie templière de Montfort-sur-Argens !

— Mm, mm, rumina Gilles, je me demande, en effet, comment « ils » auraient pu l'ap-

prendre...

— Laissons pour l'instant de côté nos problèmes et mangeons, proposa l'Écossaise. Ce soir, en nous rendant au château, nous aurons le temps d'y repenser...



Après l'excellent déjeuner préparé par Sylvia, Gilles regagna son campement, peu désireux d'aller se promener dans le village et, surtout, d'y rencontrer éventuellement l'envoyé de Paris auquel il s'était un peu inconsidérément substitué.

Une chaleur étouffante régnait sous la toile ; il ôta sa chemise, son short et, en slip de bain, s'étendit, un livre à la main. Avec une rapidité fort inhabituelle chez lui, le sommeil le gagna et sans qu'il s'en rendit compte, le livre tomba sur le sol...

Du tréfonds de son inconscient s'élevait peu à peu un étrange murmure tissant des images-pensées, puis des mots, des phrases lentes et persuasives...

Tu as accompli le voyage et suivi nos directives à la lettre.

Tu es parvenu aux abords de Montfort-sur-Argens.

Là réside la clef... Là, tu dois la trouver pour franchir les colonnes du Temple.

Mais la route est semée d'embûches et de périls.

Tu n'es pas seul, cependant, les autres te seront hostiles, ignorant que tu as agi selon ta conscience et persévéré sur la voie que tu as choisie.

Cette voie est la bonne, même si elle s'écarte du départ de la leur.

Eux aussi sont sur la voie de la vérité menant au règne de justice.

Eux aussi sont dignes d'accéder au grand secret.

Nous avons voulu que tu sois étranger à eux-mêmes et très proche à la fois de leur cœur.

La montée sera dure ; tu la graviras au péril de ta vie.

Tu dois y parvenir, il le faut.

Sans cela, eux et toi serez pour longtemps séparés de nous.

L'Ere de la Lumière approche ; pour aider à son avènement, tu dois agir en savoir et connaissance..., même si ton savoir te paraît faible au regard de ce qu'il te reste à apprendre, sur le chemin tortueux de l'initiation, de la lente montée des ténèbres vers la lumière...

« Vers la lumière, par les quatre éléments indissolubles de toute initiation... Par l'eau bien-faisante qui s'oppose au feu, complémentarité de la terre et de l'air... »

Gilles rouvrit les yeux sur ces dernières pensées, issues de son moi, de son rêve et non plus des pensées étrangères qui peuplaient son sommeil. Il vit alors avec surprise Nancy Bradley penchée sur lui, une serviette humide dans la main, en train d'éponger son visage, son cou, son torse inondés de sueur !

Il finit par répondre au sourire rassuré de la Belle Eurasienne.

— Bienvenue sous mon toit, Petite Fleur du Pays du Matin Calme...

— A la bonne heure ! Si tu plaisantes, c'est que tu n'es pas aussi malade que je le craignais.

— Malade ? Explique-toi, Nancy, fit-il en achevant de s'essuyer pour se frictionner ensuite avec son eau de toilette Vétiver.

— En passant près d'ici pour aller prendre un bain, je t'ai entendu gémir. Ne répondant pas à mes appels, inquiète, je suis entrée dans ta tente : tu te débattais dans un affreux cauchemar et ruisselais de transpiration. Je suis allée mouiller cette serviette à la rivière et t'ai doucement

épongé le visage... Voilà, c'est tout.

— Un cauchemar ? Curieux, je n'ai aucune souvenance d'avoir fait un mauvais rêve. Cela laisse pourtant un souvenir désagréable. Ce n'est pas mon cas.

— Peut-être n'était-ce pas un cauchemar... comme les autres ? Cela m'est arrivé, à moi aussi, récemment. C'était un rêve étrange...

— Et à ton réveil, Nancy ?

— Seul subsistait un souvenir confus, hanté par des idées... bizarres, répondit-elle en soutenant son regard sans manifester l'intention d'en dire davantage.

Devinant son trouble devant cette confiance, il lui prit la main, la força à s'asseoir sur le lit de camp, près de lui.

— Et que te disait cette voix qui hantait ton subconscient ?

— Je n'ai pas parlé de... de « voix », fit-elle un peu vivement.

Gilles comprit qu'il avait touché juste et insista :

— Tu sais bien, Nancy, cette voix mystérieuse qui, à travers ton inconscient, discourait sur la lente montée des ténèbres vers la lumière et annonçait la découverte d'un grand secret..., non loin d'ici ?

Le journaliste poursuivit en fixant son regard :

— Tu as fait, j'en ai la conviction, le même type de rêve, assorti de consignes venues je ne sais d'où..., ni de qui. Pourquoi ne pas le reconnaître aussi franchement que je l'ai reconnu ?

— Soit, finit-elle par avouer. Nous avons eu la même expérience... Cette voix mystérieuse me parlait effectivement d'un grand secret résidant à Montfort ; la route qui y mène est jalonnée d'embûches et de dangers. La voix parlait aussi d'une hostilité qui se manifesterait entre nous, les membres de l'Ordre Vert, et un adepte inconnu, bien que les chemins suivis par nous et par lui soient parallèles.

Le reste est confus, dans mon esprit. C'est peu après ce rêve que j'ai reçu mission de me rendre en France, pour participer à l'assemblée extraordinaire du Grand Conseil Capitulaire de notre Ordre.

— Pour moi, les choses se sont passées d'une manière identique...

En affirmant cela, Gilles négligeait de préciser qu'il n'avait reçu aucune consigne : seule l'étrange impression laissée par un premier rêve l'avait incité, sous prétexte de vacances, à venir camper dans la région.

Ce premier rêve — ou message ? — l'avait hanté durant sept nuits consécutives, le harcelant, lui intimant de se rendre à Montfort-sur-Argens pour en percer le grand secret... Il ne savait lequel mais inclinait à penser que ledit secret était directement lié à l'assemblée solsticiale de l'Ordre vert...



La lune éclairait la campagne, découpant sur le sol l'ombre des arbres et des buissons. En d'autres circonstances, Gilles eût apprécié ce paysage baigné de lune mais, cette nuit, il eût de beaucoup préféré un temps couvert !

La courroie de son fourre-tout renfermant son matériel photo suspendu à l'épaule, il avait fait un crochet par le petit bosquet afin de jeter un coup d'œil à la tente de la jeune Eurasienne. A travers la toile brillait la lumière d'une lampe accrochée au mât : Nancy devait lire en attendant le sommeil.

Satisfait, le journaliste gagna la route. Arrivé à la tente de l'Écossaise, il fut surpris de n'y point voir briller de la lumière. Il appela à mi-voix et Sylvia lui répondit aussitôt, l'invitant à entrer.

Toujours simplement parée de son mini-slip, la jeune femme était étendue sur son matelas pneumatique, les bras le long du corps.

— Tu t'étais endormie ?

— Non, je me relaxais. Excellent avant de passer à l'action ... Pour le cas où cette nuit serait mouvementée !

Elle passa sur son maillot un short très court, enfila un chandail de laine et, avisant le fourre-tout du journaliste, s'enquit :

— Tu comptes faire de la photographie ?

— Pas exactement, et s'il y a bien mon appareil avec flash dans cette sacoche, il y a aussi ... autre chose, dont nous pourrions avoir besoin. Une torche, par exemple.

— Ben voyons, fit-elle, faussement candide, en passant dans son ceinturon la gaine d'un couteau de chasse.

— Pour cueillir de la salade des champs, sans doute ? ironisa-t-il.

— Tout comme ton appareil ... « et autre chose aussi » sagement casés dans ton fourre-tout !

Ils rirent en silence et quittèrent la tente pour gagner, de l'autre côté de la route, un petit chemin où Sylvia Norton avait garé son Austin.

Le village de Montfort dormait du sommeil du juste, ses paisibles habitants ne soupçonnant en rien les grands courants occultes qui, bientôt, bouleverseraient plus d'un pays ...

Au virage en épingle à cheveux de la route menant au château, Sylvia fit une série de manœuvres pour garer sa voiture en retrait et dans le sens de la descente. Une précaution qui pouvait ne point s'avérer superflue !

Grimpant le raidillon, Sylvia avait pris le bras gauche de Gilles dans un geste très naturel mais, au bout d'un moment, elle promena ses doigts sous son aisselle.

— Curieux endroit pour suspendre un ... sac de berlingots de fort calibre !

Gilles renonça à nier l'évidence et sourit.

— Je n'aime pas abandonner cette arme dans ma boîte à gants, lorsque je laisse ma voiture dehors.

— Très juste et là, sous ton bras, dans un holster douillet, elle ne risque pas de prendre froid ! Mais alors, dans ton fourre-tout, il y a vraiment un appareil photo ?

— Je l'ai laissé dans la voiture et mis à la place un rouleau de cordelette nylon, une torche — ça, je te l'ai dit — et un tas de petites clefs ... Très pratique, d'en avoir à sa disposition toute une collection ...

— Pour le camping, c'est indispensable, chacun sait ça.

Chaussés de sandales, ils arrivèrent sans bruit aux abords de la commanderie, passèrent devant la fontaine qui faisait entendre son glouglou régulier et s'arrêtèrent. Nulle lumière ne brillait aux fenêtres de la ferme, face au château. A leur droite, par-delà le parapet, s'étendait la campagne baignée de lune et, plus à gauche, le village endormi, au pied de la butte où se dressait la commanderie.

— Sais-tu si le châtelain est chez lui, Sylvia ?

— Bernard Laurent demeure à Marseille et ne vient à Montfort que pour les week-ends, répondit-elle à voix basse. Néanmoins, en raison de la proximité de notre assemblée sous son toit,

il a pu arriver dans la journée. Hier, en tout cas, les fenêtres ne laissaient filtrer aucune lumière. Non plus que ce soir, avant que tu viennes me rejoindre.

— Tant mieux ; il arrivera probablement demain. Maintenant, voyons, Sylvia, peux-tu me situer l'endroit d'où est parti ce bizarre trait lumineux ?

— Je crains que non, Gilles. Il prit naissance vers la gauche, me sembla-t-il, là, avant le perron flanqué de quatre marches. Le phénomène s'est produit vers 23 h. Or, il est à peine 22 h. Allons nous asseoir sur ce tronc d'arbre qui sert de banc, à côté de la ferme, face à l'entrée du château et attendons. A condition de parler bas — et de ne pas fumer — notre présence passera inaperçue.

Ils allèrent donc s'asseoir sur ce vieux tronc disposé devant l'appentis de la ferme abritant une sulfateuse, des outils de jardinage et un vieux fût qui achevait de pourrir.

Cinq mètres à peine les séparaient du perron de la commanderie templière dont l'immense et haute façade percée de fenêtres s'étendait devant eux. Hormis le faible chant monotone de la fontaine, le calme était complet. Parfois seulement, le lointain aboiement d'un chien ou le crissement d'un insecte troublaient la nuit.

— Quelle paix merveilleuse dans cette campagne, murmura Gilles en respirant à pleins poumons les senteurs balsamiques où se mêlait une bonne odeur de verdure qu'exhalaient l'herbe et les buissons d'aubépine, au bas de la butte.

Comme pour démentir ses paroles, une vibration bizarre s'éleva doucement, sur un rythme variant d'amplitude.

— Est-ce une voiture, au loin ? murmura Sylvia.

— Non, c'est autre chose... Cela semble provenir de la commanderie elle-même. Curieux...

Ils finirent par remarquer une faible lueur, sourdant d'une fenêtre située à deux mètres du sol, à gauche du perron. De concert, ils s'approchèrent, levant les yeux vers cette fenêtre derrière laquelle pulsait une lueur bleutée.

— J'ai bien l'impression que c'est de là que partit ce...

Ils se reculèrent instinctivement : avec une rapidité extraordinaire, l'anémique lueur venait de se transformer en un étroit faisceau luminescent qui passa au-dessus d'eux, jeta un éclat blafard sur la façade et s'éteignit.

Sylvia serra le bras du journaliste, vaguement inquiète.

— As-tu une idée de ce que cela peut être ?

— Pas la moindre, mais je n'ai jamais vu une chose aussi... aberrante pour l'esprit : cette lueur diffuse s'est d'abord concentrée en un trait de lumière pour, ensuite se courber et s'étaler fugitivement sur la façade du château !

Physiquement, cela paraît impossible d'imprimer une telle courbure — dans l'air — à des ondes lumineuses ! C'est pourtant bien ce que nous avons vu !

— Et cette vibration, dont l'intensité variait d'une façon irrégulière ?

— Elle était probablement liée à cette lueur. Mais que signifie tout cela ? Je n'en sais fichtre rien.

— Et ce n'est pas en restant là à nous poser des questions que nous en apprendrons davantage. Si tu essayais un peu les clefs de ta boîte à malice, Gilles ? Peut-être en trouveras-tu une dont la serrure du château pourrait se contenter pour nous livrer passage ?

— N'en doute pas, sourit-il. Et si le châtelain a la malencontreuse idée de débarquer en pleine nuit, nous pourrons lui prouver que nous ne sommes pas des cambrioleurs.

— Resterait encore à lui expliquer pourquoi nous nous sommes introduits chez lui avec autant de sans-gêne !

Après un coup d'œil à la ferme, toujours aussi silencieuse, ils gravirent les quatre marches du perron et Gilles entreprit de sortir son trousseau de passe-partout en évitant de les faire tinter les uns contre les autres. C'est alors que sa compagne étouffa une exclamation.

— Vois, Gilles, la porte n'est pas fermée !

Elle poussa doucement et l'épais vantail de chêne clouté de fer s'écarta en grinçant sur ses gonds.

La torche en main, Gilles éclaira l'amorce grimpante d'un escalier en colimaçon avec, à droite, une porte et, à gauche, un passage voûté menant à quelques marches de pierres usées.

Sylvia referma rapidement derrière eux afin de masquer l'éclat de la lampe.

Tous deux descendirent les marches sous la voûte et se trouvèrent dans une grande salle au plafond en ogive avec, à gauche, une monumentale cheminée surmontée d'un blason. A l'autre extrémité de cette salle imposante, ils remarquèrent une porte, sur la droite et, peu après celle-ci, sept marches descendant vers une autre pièce, de moindre dimension, semblait-il.

De part et d'autre du manteau de la cheminée, à deux mètres du sol dallé, s'ouvraient deux fenêtres.

— C'est à l'une de ces fenêtres, celle de gauche, que nous avons aperçu la lueur, chuchota Sylvia.

— Pourtant, cette vaste pièce est vide, fit Gilles en balayant les murs avec le faisceau de sa torche.

Il arrêta le pinceau lumineux vers le milieu du mur, à leur gauche, et s'approcha, intrigué : une coquille Saint-Jacques, grandeur nature et sculptée dans la pierre, était scellée dans le mur. Un « signe » ou symbole inattendu sur lequel le journaliste n'avait guère le temps de méditer. Avec sa compagne, il se dirigea vers l'extrémité de la grande salle, hésita à pousser la porte de droite, assez basse, et se résolut à descendre les sept marches qui s'amorçaient un peu plus loin. Ils arrivèrent ainsi dans une pièce rectangulaire, basse de plafond, ressemblant à une crypte. Elle était nue avec, sur le mur du fond, une croix blanchâtre, en métal, fixée dans la pierre ; une croix ancrée, c'est-à-dire dont les extrémités se divisaient en fourches aux pointes arrondies.

— Rien, là non plus...

Gilles éteignit soudain sa lampe et posa sa main sur le bras de l'Écossaise pour lui intimer le silence. A son oreille, il articula dans un souffle :

— Garde la lampe et ne bouge pas...

Le faible craquement que Gilles avait perçu se reproduisit, tout proche : très doucement, quelqu'un tentait d'ouvrir la petite porte qui se trouvait au haut des marches et devant laquelle ils étaient passés une minute plus tôt.

Le journaliste monta les sept degrés, palpa à tâtons les pierres apparentes du mur, puis rencontra enfin le bois de la porte basse. Dos au mur, il écouta : avec des craquements imperceptibles, le battant continuait de s'ouvrir. Puis le souffle léger d'une respiration contenue lui parvint : l'intrus quittait sa cachette et, dans l'obscurité, allait fuir.

Gilles bondit et saisit à bras-le-corps l'inconnu qui se débattit furieusement sans toutefois proférer le moindre cri. Le journaliste fut un instant surpris de ne pouvoir trouver de prise sur les vêtements de son adversaire, lequel devait porter une combinaison lisse ou un fourreau. Soudain, au cours de cette lutte silencieuse dans le noir, Gilles, stupéfait, réalisa successivement que l'intrus exhalait un parfum très féminin — Ma griffe, de Carven — et qu'« il » était doté de seins voluptueux ! Profitant de la seconde de relâchement dû à la surprise, la jeune femme amorça une prise de judo qui faillit bien envoyer Gilles sur les dalles ! Rompu à ce genre de sport, il esquiva

la prise et bloqua son adversaire dans l'étau de ses bras.

Attirée par cette lutte ponctuée de sons rauques, Sylvia braqua sa torche... sur le visage de Nancy Bradley ! La jeune Eurasienne cligna des yeux, médusée de sa rencontre un peu brutale avec Gilles ! Celui-ci la libéra et la vit faire une grimace en se massant les côtes ; elle était vêtue d'un collant noir mat, en nylon opaque, qui moulait son corps de déesse semblant surgie d'un temple païen... Ce qui n'ôtait vraiment rien à sa sculpturale beauté !

Nancy considéra tour à tour l'Ecosaise et le journaliste pour lancer ensuite cette boutade :

— La surprise-partie manque un peu de coordination, vous ne trouvez pas ?

— Dame, quand les participants ne sont ni les uns ni les autres invités, cela peut provoquer de mauvaises rencontres ! Mais que fais-tu ici, en « rat de château » ?

— Et vous deux ? répliqua-t-elle sans se démonter.

— A ce jeu des questions s'opposant entre elles, nous risquons de passer la nuit à parler pour ne rien dire, Nancy. Jouons cartes sur table, proposa Gilles Novak. D'accord ?

— Je suis d'autant plus d'accord que franchise et solidarité fraternelle sont de rigueur, au sein de l'Ordre Vert. La nuit dernière, j'ai observé une lueur bizarre, sur la façade du château, depuis mon campement. Tout à l'heure, avant de quitter ma tente, j'ai pour donner le change laissé ma lampe éclairée. Peut-être l'as-tu remarquée, en passant ? C'est donc à ma curiosité que vous devez de m'avoir trouvée là, cette nuit.

— Notre présence au même endroit n'a pas d'autres raisons, Nancy. As-tu fait une découverte intéressante ?

— Rien, sinon qu'en me dissimulant dans ce réduit, j'ai éprouvé une sensation... étrange.

— Explique-toi, conseilla Sylvia, intriguée.

— Je préfère ne rien vous dire, ne pas vous influencer et vous laisser vérifier par vous-mêmes. Nous confronterons ensuite nos impressions. Venez...

Ils la suivirent dans cette petite salle au plafond voûté, percé à son sommet d'une ouverture rectangulaire. Tout comme pour la crypte voisine, les murs aux pierres apparentes étaient nus.

Songeur, le journaliste examina ce réduit peu commun :

— Cette petite pièce a dû servir de cabinet de réflexion, de méditation, où les chevaliers templiers devaient se concentrer avant de subir leur initiation secrète, pour accéder aux rangs d'Elus ou de Consolés. Ces grades et qualités étaient conférés exclusivement aux initiés supérieurs, possédant un très haut niveau de connaissances, en vertu des règles secrètes élaborées par le maître Roncelin de Fos...

— C'est très probablement cela, Gilles, approuva l'Eurasienne. Veux-tu éteindre la torche ? Restez immobiles, décontractez-vous, faites le vide dans votre esprit...

Ils se conformèrent à ces conseils et seule leur respiration troubla le silence sépulcral qui régnait en ce lieu. Peu à peu, ils ressentirent une oppression indéfinissable : les murs, le plafond semblaient peser sur leurs personnes, exercer une emprise qui les écrasait, accélérât leurs pulsations cardiaques. Influence d'autant plus étrange qu'ils parvenaient difficilement à l'analyser.

— Vous éprouvez quelque chose ?

— Oui, Nancy, mais c'est difficile à... définir. On dirait que ces pierres sont « chargées » ; elles recèlent une quantité d'énergie ou d'images confuses qui s'infiltrèrent lentement en nous sans pour autant se résoudre en... clichés ou symboles psychiques.

— C'est bien ça, approuva Sylvia Norton, troublée. Et cette influence bizarre agit aussi sur notre rythme cardiaque, mais faiblement. Et toi, Nancy, qu'as-tu éprouvé, la première fois ?

— Exactement les mêmes sensations, mais c'est là seulement la phase initiale de mon expé-

rience... involontaire. Allumez la torche et venez, nous allons passer dans la crypte qui est en contrebas.

Parvenus dans cette salle nettement plus grande, Nancy leur conseilla de braquer la torche sur la croix ancrée.

— Regardez cette croix, puis éteignez la lampe... Vous verrez alors qu'elle est phosphorescente...

Sylvia éteignit la torche et, dans les ténèbres, apparut la phosphorescence de la croix.

— Ne bougez plus et regardez... Regardez attentivement...

Au bout de quelques minutes, ils éprouvèrent une sensation analogue à celle qu'ils avaient ressentie dans le cabinet de réflexion ; ici, pourtant, elle était considérablement amplifiée ; leurs pulsations cardiaques et leur respiration s'accéléraient à un rythme rapide. Parallèlement, ils commençaient à voir la croix s'animer d'un lent mouvement de rotation ; une rotation incomplète qui induisait une auréole bleutée. Un autre phénomène optique — ou psychique ? — lié à ce mouvement dextrogyre, semblait emprisonner la croix dans un cercle de lumière, plus exactement de lueurs indécises.

Gilles dut faire un effort sur lui-même pour résister à la sorte d'envoûtement qu'exerçait cette croix. Malgré cela, les battements de son cœur, sa respiration s'accéléraient dangereusement. A ses côtés, Sylvia exhala une faible plainte, luttant elle aussi pour dominer cette emprise tandis que Nancy, en proie au même trouble, s'agrippait au bras du journaliste.

C'est alors qu'un faisceau de lumière, dirigé dans leur dos, projeta soudain leurs ombres sur le mur de pierre, dissipant instantanément le malaise provoqué par la mystérieuse croix ancrée...

CHAPITRE III

Ils se retournèrent en bloc, aveuglés par la lumière d'une torche électrique braquée sur eux depuis le haut des marches.

— Vous êtes curieux, indiscrets... Et bien imprudents de vous livrer à ce genre d'expérience sans le concours d'un... guide averti !

La voix qui venait de prononcer ces paroles était celle d'un homme ; une voix calme et bien timbrée.

— Sortez de la crypte et alignez-vous au milieu de la salle des gardes, à deux mètres de la cheminée, intima l'inconnu en se reculant.

Le journaliste et les deux jeunes femmes obéirent tandis que l'inconnu déposait sa torche sur une pierre en saillie afin d'éclairer la salle et se montrer à eux.

En robe de chambre, celui qui les avait surpris accusait une quarantaine d'années. Svelte, racé, très brun, le visage énergique, il tenait négligemment en main un énorme revolver, modèle 92 qui, pour n'être point moderne, devait pouvoir encore accomplir de bons et loyaux services !

L'homme les considéra longuement en silence, nullement impressionné, et ajouta :

— Puis-je savoir à quel... heureux hasard je dois d'être honoré de votre visite ? Vous aurais-je invités... par inadvertance ?

— Bernard Laurent, sans doute ? fit Gilles.

— Lui-même, monsieur. Mais je crains de ne pas avoir très bien entendu votre nom ?

L'atmosphère se détendit alors chez les intrus qui se nommèrent en exécutant le signe de reconnaissance. Le châtelain cilla, répondit finalement à leur salut et, rangeant le barillet dans la poche de sa robe de chambre, il vint leur serrer la main.

— Voilà qui met déjà certaines choses au point, sourit-il. Encore que votre visite nocturne me paraisse un peu prématurée ! La Saint-Jean, sur mon calendrier, tombe seulement dans quarante-huit heures. S'agirait-il d'une erreur d'impression ?

— Ton calendrier n'est pas en cause, Bernard, répondit Gilles sur le même ton badin avant de lui révéler très franchement les raisons de leur intrusion passablement cavalière.

« N'ayant pas remarqué de lumière, aux fenêtres de la commanderie, et ce depuis deux nuits consécutives, nous étions fondés à penser que tu n'étais pas encore arrivé. C'est donc pour tenter d'élucider l'origine de cette mystérieuse lueur que nous avons décidé de risquer cette visite nocturne. Nos sœurs Norton et Bradley m'ont accompagné, mais c'est moi, surtout, qui tenais à

cette... exploration indiscreète. Rien ne me passionne autant que les faits mystérieux et... »

— Je le sais, Gilles, sourit leur hôte. Je te connais depuis longtemps par tes écrits et je conçois parfaitement que cette lueur énigmatique ait pu t'attirer ici. Ce genre de manifestation n'est pourtant qu'une anodine facette des phénomènes de... hantise dont ce château est le théâtre depuis des lustres. Autant que toi, je me passionne pour ces phénomènes, mais je n'ai pu, à ce jour, leur trouver une explication satisfaisante.

— De quelles autres manifestations parlais-tu, Bernard ? s'enquit la jeune Eurasienne, intriguée.

— J'y reviendrai tout à l'heure, Nancy. Pour l'instant, parlons un peu de votre propre expérience, dans le cabinet de réflexion d'abord, dans la crypte à la croix ancrée, ensuite. J'ai cru devoir intervenir, interrompre le... phénomène, voici un instant, car vous n'êtes pas préparés à ce type d'épreuve...

— Epreuve est le mot qui convient, approuva Gilles. Cela menaçait de devenir rapidement insupportable... Quelle étrange sensation !

— Ces vieilles pierres sont chargées, imprégnées des innombrables sources d'énergie psychique de ceux qui, au XII^e, XIII^e et XIV^e siècle, subirent ici l'initiation aux plus hauts degrés. Car, à Montfort siégeait une commanderie maîtresse. Officiellement, certes, le fief templier était à Riou, plus au nord, mais, en fait, la véritable commanderie occulte se trouvait à Montfort-sur-Argens.

Vous le savez, l'Ordre du Temple avait une double articulation : l'une visible, officielle, se composant de moines-chevaliers, valeureux au combat — Des lions pour leurs ennemis, des agneaux pour leurs amis — et l'autre, ultra-secrète, comprenant des dignitaires de l'Ordre initiés aux mystères, détenteurs de secrets, de connaissances transcendantes héritées du plus lointain passé et transmis par une chaîne initiatique ininterrompue.

C'est ici, à Montfort-sur-Argens, que l'Ordre du Temple, à la veille de la forfaiture de Philippe le Bel, fit d'abord transporter des documents secrets, les règles occultes de l'Ordre⁽⁴⁾ et peut-être, une partie de ses trésors. L'arrestation des templiers sur ordre de Philippe IV le Bel eut lieu durant la nuit du 13 octobre 1307. Si la consigne fut exécutée à l'heure dite sur l'ensemble du territoire, il n'en alla point de même avec la Provence qui, sous la tutelle de Charles II, roi de Naples et comte de Provence, échappait au contrôle direct du roi de France ; plusieurs mois s'écoulèrent avant que la rafle géante ne s'abatte sur notre province méridionale.

Ainsi, lorsque le 24 janvier 1308, à l'aube, les archers et les officiers royaux venus de Brignoles encerclèrent le château de Montfort, ils n'y trouvèrent plus qu'un seul frère : le chevalier Pierre Borgandion, de la famille des vicomtes de Marseille. A leur sommation, les officiers royaux furent surpris de voir paraître, sur le perron, cet unique chevalier : Pierre Borgandion, drapé dans son blanc manteau frappé à la croix pattée de l'Ordre, les attendait, bras croisés, hiératique. Plein de dignité, le chevalier n'opposa aucune résistance. La commanderie fut fouillée de fond en comble, mais elle était vide. Les archers ne trouvèrent que deux épées croisées, accrochées au mur, sur la cheminée de cette salle des gardes où nous sommes présentement.

Seul occupant de la commanderie vide de tout trésor ou document, le chevalier fut conduit à Meyrargues, près d'Aix-en-Provence et fut emprisonné dans les caves du château..., sur les murs duquel il grava des signes mystérieux, les fameux signes de la cryptographie templière demeurée indéchiffrable. Puis il s'évada, se réfugia dans une baume de Châteauneuf-les-Moustiers, près de

4 On trouvera dans le n° 20 de « *La voix solaire* » (revue publiée par le groupe d'étude « *Histoire & Tradition* », 34, rue Godot-de-Mauroy, 75009 Paris), d'intéressantes précisions sur ces « Règles secrètes du Maître Roncelin de Fos ».

Lapalud, dans les gorges du Verdon. Les paysans, les serfs du canton, le prenant pour un ermite, lui apportaient des vivres et, un jour, il mourut. On trouva son corps roulé dans un manteau blanc orné de la croix rouge ; les serfs surent alors qu'il avait été l'un de ces valeureux chevaliers de l'Ordre du Temple que tout le peuple aimait, ce qui n'était pas du goût de Philippe le Bel et de ses complices, hostiles à la synarchie templière qui visait au bien du peuple⁽⁵⁾.

De quels fabuleux secrets le chevalier Borgandion, qui mourut en ermite, était-il détenteur ? A qui — et où — ces secrets furent-ils transmis ? Nous l'ignorons. En tout cas, l'épisode de l'arrestation du dernier templier de Montfort est une espèce de jalon laissé ostensiblement par le Temple pour indiquer, sans erreur possible, que ces secrets ont été préservés, mis à l'abri. La reddition du dernier templier, qui attendait calmement les archers, prouve que le vide avait été fait — et bien fait — avant leur venue.

D'autres jalons, d'autres symboles existent, qui constituent autant d'éléments d'un puzzle dont, hélas ! bien des morceaux font défaut. Les siècles ont passé et le village de Châteauneuf-les-Moustiers s'engourdit peu à peu, s'étirole, abandonné par ses habitants ; depuis trente ans, c'est un village mort et nul — ou presque — ne se souvient plus qu'il fut la dernière demeure du dernier templier de Montfort.

Pourtant, cet oubli n'est pas total ; certains, dans des buts infiniment moins nobles que ceux que poursuit notre Ordre Vert, s'intéressent à Châteauneuf-les-Moustiers. C'est ainsi que les cloches de l'église en ruine ont été volées ; ses autels ont été détruits par des inconnus, lesquels ont également vidé de leurs archives les armoires de la mairie, laissée à l'abandon. Mieux, le 25 novembre 1967, le vieux cimetière, près de l'église, fut dévasté, les tombes éventrées ; les crânes ont disparu et les croix funéraires furent retrouvées fichées en terre..., mais à l'envers ! Détails curieux, ce sont les tombes des personnes inhumées en 1902 qui subirent les plus graves dégâts et profanations⁽⁶⁾. Qui cherchait quoi ? Telle est la question que l'on peut se poser.

— Il est permis d'imaginer que, parmi ces personnes décédées en 1902, l'une d'elles devait détenir un secret, lié à l'Ordre du temple, émit Gilles Novak. Sauf chez les historiens bien-pensants, il ne fait aucun doute que l'Ordre du Temple ne s'est pas éteint après les massacres perpétrés par l'infâme Philippe le Bel. Cela étant admis par la plupart des sociétés initiatiques, il est certain que le flambeau fut transmis d'âge en âge au long de cette chaîne d'initiés à laquelle tu faisais tout à l'heure allusion, Bernard. Il n'y a pas eu de cassure, après l'arrestation des templiers, en 1307 et 1308, mais entrée dans l'ombre de l'Ordre du Temple qui œuvra désormais dans le plus grand secret, cela jusqu'au jour où, les temps étant venus, il pourra de nouveau ressortir à la lumière.

Depuis trois décennies, des chercheurs parlent de plus en plus de la résurgence du Temple — certains pouvant être d'ailleurs « inspirés », « manipulés » psychiquement à leur insu pour distiller graduellement, à petite dose, cette vérité occulte. C'est là une... éventualité que j'ai toujours admise ; mieux, dans mon esprit, ce n'est même pas une éventualité : c'est une certitude ! Et ce ne sont pas mes amis Robert Charroux et Serge Hutin qui me contrediront !

Bernard Laurent approuva d'un hochement de tête.

— Je ne doutais pas de te voir adopter cette opinion, Gilles Novak. Sans cela, serais-tu membre de l'Ordre Vert ? N'est-ce pas cette certitude qui nous fit nous grouper dans cet Ordre destiné, sinon à faire revivre l'Ordre du Temple, du moins à préparer les structures de sa résurgence, lorsque les temps seront venus ?

5 Ce bref historique de Montfort et du chevalier Pierre Bourgandion est authentique.

6 Rigoureusement authentique... et inexplicable ! Cf. : *Le livre du paranormal*, Jimmy Guieu, Diffusion Dervy, Paris.

Gilles Novak opina très naturellement, assez remué cependant par ce qu'il venait d'apprendre : ainsi donc, l'Ordre Vert était d'obédience templière ! Se prévalait-il simplement de l'esprit initiatique templier, d'une filiation purement affective, ou bien était-il réellement l'héritier occulte de cet Ordre médiéval entré dans la clandestinité ? Le journaliste se morfondait de ne pouvoir, sous peine de trahir son imposture, interroger plus avant le châtelain. Fort heureusement, lancé sur ce sujet qui le passionnait, celui-ci ajouta, avec dans la voix une pointe de mélancolie :

— Pussions-nous, de notre vivant, voir naître l'avènement du Temple restauré au grand jour ! Et espérons que nos activités, bien que secrètes, soient finalement connues des véritables héritiers de l'Ordre du Temple ; cet Ordre auquel, du plus profond de notre cœur, nous aspirons à adhérer, dans un esprit laïc, marqué au coin de la fraternité universelle, puisque l'Ordre Vert rassemble des adeptes de tous horizons, sans distinction de race, de couleur ou de confession.

Il avait achevé ces mots en décernant un sourire à l'intention de la jeune Eurasienne moulée dans son étroit fourreau noir.

Un peu confuse de son accoutrement et, avec quelque retard, Nancy déclara :

— Pardonne-moi, Bernard, cette tenue n'est guère conforme à la solennité du lieu ! J'ai laissé mon sac, avec ma robe, derrière le vase de pierre qui orne la première marche de l'escalier, dans l'entrée. Je vais aller troquer ce... collant de cambrioleur pour une tenue plus féminine !

Plus féminine, elle l'était effectivement avec cette adorable robe bleu pastel qui soulignait ses formes et la faisait ressembler à une figure de mode, élégante et saine et non point à ces mannequins « fildeferiformes », l'air stupidement snob et dont les postures grotesques passent pour géniales aux yeux de certains modélistes hautement délirants !

Captivée comme ses compagnons par le récit du châtelain, l'Ecossoise Sylvia Norton lui rappela sa promesse :

— Au début de notre rencontre, Bernard, tu faisais allusion à d'autres formes de hantises, lorsque nous t'avons signalé cette bizarre lueur bleutée. Peut-être pourrais-tu nous en parler, à présent ?

— J'allais y venir, fit-il en montrant, sur le mur, la coquille Saint-Jacques sculptée dans la pierre. Il s'agit là d'un... support psychique assez extraordinaire, mes amis. Attendez une minute... en vous disposant face à cette coquille Saint-Jacques.

Il alla décrocher une épée fixée à droite de la cheminée monumentale et, de la pointe de la lame, il traça sur le sol un cercle autour des trois adeptes avant de se placer lui-même derrière eux.

— Maintenant, concentrez-vous, décontractez-vous et regardez attentivement cette coquille, conseilla-t-il, dans leur dos. Et ne vous préoccupez pas de moi...

Plusieurs minutes s'écoulèrent, dans un silence que troublait imperceptiblement leur seule respiration. Gilles fut un instant distrait, troublé par le parfum Ma Griffe de Nancy. Il sut s'en détacher, mobiliser sa volonté de concentration. Graduellement, une étrange sensation les envahit tandis que les nervures de la coquille semblaient se prolonger sur le mur en fins sillages lumineux. Lentement, ces nervures s'étiraient, gagnaient la voûte, tissaient un immense éventail immatériel qui forçait nos amis à lever peu à peu la tête afin de suivre, presque involontairement, ces étranges manifestations faiblement lumineuses — réelles ou illusoire ? — imprimées à leur rétine.

Sylvia Norton sentait sa respiration s'accélérer, son cœur battre plus fort ; la tête rejetée en arrière, les yeux fixés sur la clé de voûte griffée de sillons lumineux, elle oscillait lentement, soumise à un étrange mouvement pendulaire d'avant en arrière, pendant qu'une vibration sourde naissait, venue on ne savait d'où.

D'une voix basse, calme, persuasive, le châtelain murmura :

— Décontractez-vous... Laissez-vous aller... Je vous protège... Je vous protège...

Soumise à l'amplitude croissante de ses oscillations, Sylvia Norton finit par perdre l'équilibre et, dans un état second, elle tomba à la renverse. Bernard Laurent la reçut dans ses bras, l'étendit sur le sol et murmura rapidement à son oreille :

— Reste calme... Concentre ton esprit sur ce que tu vois...

Il se releva pour empêcher in extremis Nancy Bradley de tomber : la jeune Eurasienne venait à son tour de sombrer dans ce curieux état de transe relative qui n'altérait pas, pourtant, son jugement car elle percevait, dans une demi-conscience, tout ce qui se passait.

Gilles Novak, lui, mit plusieurs minutes encore avant de perdre l'équilibre. Le châtelain l'étendit à côté de Nancy et réunit leurs mains avant d'aller s'allonger auprès de Sylvia Norton. Il prit dans sa main celle de l'Ecoissaise, serra de sa dextre la poignée de l'épée puis, luttant pour dominer l'étrange force qui le pénétrait par toutes les fibres de son être, il chuchota :

— Vous m'entendez, vous êtes conscients, mais une force inconnue vous paralyse... Ne craignez rien, je vous protège...

Insensiblement, l'intensité de la vibration qui perçait le silence monta, enfla à un rythme inquiétant. Les quatre officiants se mirent à trembler, non point de peur, mais parce que, de seconde en seconde, les vibrations se communiquaient, du sol aux murs énormes de la commanderie ! D'abord ténu, leur bruit devenait assourdissant tandis que les dents des expérimentateurs s'entrechoquaient. Leurs corps frémissaient, soumis à un tremblement qui devenait douloureux. Leurs coudes, parfois, cognaient sur le dallage, leur infligeant alors une sensation de brûlure.

Les dents soudées par la volonté, les muscles bandés pour résister à cette hallucinante manifestation de l'inconnu, Bernard Laurent parvint à lever son épée, à décrire dans l'air une série de moulinets rapides...

Les vibrations s'atténuèrent, puis cessèrent graduellement lorsque, s'étant remis debout avec peine, il décrivit un dernier moulinet au-dessus des corps de ses amis.

Gilles, le souffle court, le visage en sueur, le cœur battant la chamade, secoua vivement la tête, comme pour chasser quelque fantôme. Il vit le châtelain, penché sur l'Ecoissaise dont le visage ruisselait, exerçant au niveau de ses yeux des passes magnétiques. Agenouillé au-dessus de la jeune femme, à califourchon à hauteur de ses genoux, il effleura rapidement, doigts écartés, son visage, prolongea des passes plus appuyées sur ses épaules et le long de ses bras, secoua ses mains, comme pour se débarrasser d'un fluide malsain et recommença ce traitement durant plusieurs minutes. Après de lui, Gilles accomplissait les mêmes passes de réanimation classiques sur Nancy Bradley.

Au bout de quatre à cinq minutes, les deux jeunes femmes revinrent à elles, gardant encore dans le regard une lueur d'angoisse et d'incompréhension. Remise sur pied, l'Eurasienne tituba et dut s'appuyer au bras du journaliste.

— Quelle extraordinaire expérience, Gilles ! Je me sens faible, littéralement vidée de mon énergie⁽⁷⁾ !

— Le contraire eût été surprenant, l'apaisa le châtelain en soutenant Sylvia Norton. C'en est assez pour cette nuit, mes amis. Vous dormirez chez moi ; il y a une demi-douzaine de chambres,

7 Une expérience assez semblable à celle-ci se déroula réellement, dans la salle des gardes de la commanderie de Montfort, en 1967. Bien que fantastiques, les effets décrits ici ont été éprouvés, vérifiés par les expérimentateurs ; l'un d'eux garda, au niveau du coude, une ecchymose dont la douleur se prolongea durant plusieurs mois. (J.G.)

au deuxième étage. Venez avant toute chose prendre un remontant, cela s'impose !

Ils gravirent péniblement l'escalier en colimaçon et pénétrèrent dans l'immense salle d'apparat, au second étage, admirable avec ses poutres et solives apparentes, sa longue table en chêne patinée par les ans, ses cathèdres, son bahut médiéval, ses panoplies murales d'armes blanches : épées, dagues, poignards, alternant avec des écus, des parchemins séculaires et maints souvenirs du passé qui eussent fait rêver le plus blasé des antiquaires !

Gilles et les deux jeunes femmes se laissèrent choir sur les cathèdres, aux dossiers et appui-bras sculptés, tandis que leur hôte apportait un plateau avec des coupes et un champagne Taittinger à la bouteille « collection » artistiquement décorée de violons d'or par le peintre Arman. Un joyau pour les yeux, une saveur incomparable pour le palais !

— Avant que nous allions nous coucher, déclara Bernard Laurent, il est nécessaire que nous confrontions nos sensations, durant cette séance assez pénible. Toi, Sylvia, veux-tu commencer ?

— Soit, Bernard. Tout d'abord, j'ai à peine réalisé que je perdais l'équilibre, entraînée par ces... volutes faiblement lumineuses qui ondulaient, se recourbaient autour de la clef de voûte centrale. A ce propos, est-ce une illusion d'optique ou bien, réellement, y a-t-il une particularité architecturale..., bizarre, dans cette salle des gardes ?

— Ce n'est pas une illusion d'optique, Sylvia. Il y a vraiment un « décrochage des voûtes » et du mur sud, qui, lui, « décroche » de dix-huit degrés par rapport à la perpendiculaire de la façade. Il y a une raison à cela, peut-être une fonction de résonance cosmo-tellurique influant sur le psychisme placé dans certaines conditions propices ? Je ne sais, mais c'est là l'une des nombreuses énigmes de cette commanderie⁽⁸⁾. Mais continue, Sylvia.

— Lorsque j'étais couchée sur le dallage, les vibrations s'intensifièrent au point que tout mon corps paraissait vibrer réellement...

— Mais il vibrait, Sylvia ! s'exclama Gilles. Nous vibrions littéralement sur le sol !

— Exact, confirma le châtelain.

— Dans mon esprit, poursuivit l'Écossaise, je voyais peu à peu se former l'image d'une sorte de cube dont la brillance augmentait pour devenir aveuglante..., alors que, autour de ce cube, ce n'était que ténèbres...

— Ensuite ?

— C'est tout, Bernard. Mes souvenirs s'arrêtent à cette vision bizarre, confuse.

— Et toi, Nancy ?

— J'ai perçu la même chose, à la différence près que ces ténèbres, dans mon esprit, étaient celles d'une crypte, d'un souterrain. Cela, je le savais, intuitivement. Il m'a semblé, mais je ne pourrais l'affirmer, qu'une zone d'ombre subsistait, à la base de ce cube, dont je ne pourrais pas davantage dire quelles étaient ses dimensions. Peu après, j'ai perdu conscience, tout comme Sylvia.

Le châtelain se tourna alors vers Gilles, pour solliciter son témoignage.

— Mêmes sensations, pour moi, expliqua-t-il en se frottant machinalement le coude. Ces vibrations m'ont tellement secoué que j'ai donné un violent coup de coude sur le dallage. Quant au cube mystérieux, je distinguais fort bien un rectangle noir à sa base, un peu comme une niche ou une petite porte. Les ténèbres environnantes, chez moi aussi, évoquaient une crypte, un souterrain.

Il fit une pause, fouillant dans ses souvenirs, et précisa :

— Oui, je crois pouvoir dire qu'il s'agissait d'une crypte à laquelle on accède par un souter-

8 Authentique.

rain. Je suis certain, même — autant qu'on peut l'être, naturellement, dans ce genre d'expérience paranormale — que ce souterrain était proche... Très proche de nous.

Bernard Laurent le considéra longuement avant de déclarer :

— J'ai vécu, plusieurs fois déjà, des épreuves analogues, Gilles, et le médium que j'utilisais alors eut lui aussi cette sensation de proximité. Mais ce médium — une jeune femme, étrangère à l'Ordre Vert et à la symbolique templière — n'a pas vu, aussi distinctement que toi, cet orifice rectangulaire, cette cavité dans le cube qui, selon son mental, affectait l'aspect d'une sphère diffuse.

La tradition veut que la commanderie de Montfort ait été bâtie sur un aven, un gouffre auquel l'on accède par un souterrain..., dont l'entrée fut perdue. Dans nos perceptions extra-sensorielles, cette crypte désigne-t-elle, par symbole, ce gouffre inconnu ? Là aussi nous en sommes réduits aux hypothèses.

Le journaliste fit circuler son paquet de M.S., puis, songeur, il rumina :

— Ce sont ces vibrations, Bernard, qui surtout me tracassent. Leur intensité était telle que les murs eux-mêmes vibraient ! Je ne crois pas pouvoir mettre cela sur le compte de l'autosuggestion..., pas plus que l'ecchymose que je porte au coude ! Or, je me refuse à admettre qu'un phénomène de hantise puisse affecter à ce point des murs aussi épais que ceux de ton château !

Il y a donc là une cause physique, matérielle et non pas seulement quelque action mystérieuse venue de ce que l'on nomme le « monde surnaturel », à défaut de pouvoir lui attribuer un nom plus rationnel.

— Une cause physique ? s'étonna la jeune Eurasienne. Qu'entends-tu par-là ?

— « On » a délibérément provoqué ces vibrations, peut-être pour ajouter à notre transe, pour nous permettre d'atteindre un niveau de conscience tel qu'il nous soit possible de percevoir, plus distinctement, ce cube énigmatique percé d'une cavité.

— Mais qui, « on » ? fit Sylvia Norton, ahurie par cette hypothèse.

— Le même « on » qui, voici une douzaine de jours, provoqua en nous d'étranges visions nocturnes, qui n'étaient ni rêve ni cauchemar et où « on » nous suggérait de nous rendre à Montfort-sur-Argens.

Bernard Laurent tiqua, intrigué :

— Voyons, Gilles, c'est sur convocation de l'Ordre Vert que nous allons nous réunir chez moi, à la Saint-Jean...

Gilles Novak n'avait point commis là une erreur en avouant ce rêve étrange ; il savait ne pas avoir été le seul à le « vivre ».

— Nancy Bradley et moi, durant notre sommeil, avons reçu un message bizarre, voilé, nous intimant de devoir nous rendre à Montfort. En ce qui me concerne, c'est seulement deux ou trois jours après ce... pseudo-rêve que j'ai reçu la convocation, mentit-il.

— Moi, ce fut le surlendemain, avoua Nancy, en dégustant à petites gorgées sa coupe de Taittinger.

Tous deux expliquèrent alors la nature insolite, sibylline de ces images-pensées suggérées durant leur sommeil.

— Ca, c'est extraordinaire, admit le châtelain. Ce... « on » mystérieux vous a donc suggéré de venir ici avant que vous ne soyez au courant de notre assemblée ?

Il se mordilla pensivement la lèvre inférieure puis s'exclama, effaré :

— Bonté divine ! Cela voudrait-il dire que... les initiés, les véritables tenants de la tradition templière, l'Ordre occulte, ont la faculté de nous suggérer certaines choses par télépathie ? Les

temps seraient donc venus, pour nos maîtres, de se révéler à nous ?

Gilles fit tourner pensivement son briquet sur la table avant de répondre, perplexe :

— Possible. Mais une chose me tarabuste : l'imbrication des contacts mentaux durant notre sommeil et ces effets physiques étranges que nous venons de vivre, dans la salle des gardes. Pourquoi les héritiers spirituels de l'Ordre du Temple ne prendraient-ils pas plus simplement un contact direct avec nous, plutôt que d'user de tous ces procédés bizarres et de ces phénomènes entrant dans le domaine des hantises ?

— Je ne le sais pas, Gilles. En tout cas, Montfort est hanté depuis des siècles ; les écrits de mes ancêtres en font foi et mes expériences personnelles — que vous venez de partager — le confirment. Est-ce à dire que l'esprit, l'âme des templiers morts, erre dans ce château ? Je n'irais pas jusqu'à l'affirmer, néanmoins, les faits sont là, irréfutables, quotidiens et...

Il n'acheva pas, interrompu par un fracas de verre brisé.

Tous s'étaient retournés vivement : dans l'angle de la vaste salle d'apparat, à droite de l'entrée, une bouteille vide venait de se renverser sur une petite table avant de rouler, puis se briser sur le parquet.

Si une vive émotion étreignait les jeunes femmes, Gilles, en revanche, considérait le phénomène avec une curiosité dépouillée d'inquiétude, tout comme le châtelain, d'ailleurs, qui haussa les épaules :

— Un « signe » supplémentaire, comme pour confirmer ce que je vous disais. Il y a tant et tant de manifestations paranormales, dans cette commanderie, que plus rien ne m'étonne. Très souvent, c'est dans cet angle de la salle d'apparat que se produisent..., ou plutôt que s'amorcent les manifestations.

Un soir, nous dînions ici avec des amis étrangers à l'Ordre Vert mais dont certains, pourtant, s'intéressaient à l'Ordre du Temple. Il y avait, sur la petite table d'où cette bouteille vient de choir, deux pots d'olives, vertes et noires, pas autre chose. Or, le chien de l'un des convives, un teckel des plus sympathiques et nullement grognon, se mit soudain en arrêt devant la table, paraissant fixer quelque chose qu'il était seul à voir. Brusquement, le teckel s'enfuit comme une flèche et se rua vers cette porte, fit-il en désignant la porte à double battant, située à l'autre extrémité de la pièce. C'était la chambre du commandeur, du temps de l'Ordre du Temple ; c'est maintenant la mienne.

Le chien restait en arrêt, grognant, comme irrité par une présence derrière l'huis, alors que la chambre était absolument vide. Puis il repartait, allait se figer, inquiet, devant la table et ses pots d'olives. Durant ce manège, l'une des jeunes femmes de l'assistance entendit, très distinctement, tousser derrière elle alors qu'une autre, plus éloignée, percevait une sorte de respiration sourde, comme un râle⁽⁹⁾. Rien d'autre ne se produisit, ce soir-là.

Gilles rejeta songeusement la fumée de sa M.S., puis :

— J'ai toujours admis pour réels les phénomènes dits surnaturels, encore que, selon moi, ces phénomènes ne sont surnaturels que dans la mesure où notre ignorance n'a pu leur fournir une explication naturelle. Cependant, cette persistance des phénomènes de hantise, dans certains lieux privilégiés — pas pour leurs occupants terrorisés, en général — m'incite à penser que ces lieux sont baignés par un... nœud de forces, au cœur d'une zone d'intensité maximale des courants telluriques et du champ magnétique terrestre.

Que ces hauts lieux aient été délibérément édifiés dans ces zones de focalisation cosmo-tel-

9 Authentique. L'auteur était au nombre des convives qui, au cours d'un dîner analogue, vécurent ces mêmes phénomènes. (Cf. : *Le livre du paranormal*, Jimmy Guieu, Diffusion Dervy, Paris.)

lurique dénote une intention, de la part des maçons opératifs du Moyen Age et de leurs maîtres architectes initiés.

— Une intention ? Mais laquelle ? s'enquit l'Écossaise.

— Peut-être ces « foyers énergétiques » favorisent-ils certaines orientations de l'âme humaine vers le beau et le bon ? Peut-être lui donnent-ils la possibilité de s'élever, d'engendrer un égrégora bénéfique, une aura invisible mais capable d'attirer les esprits les plus ouverts, les plus aptes à recevoir pour restituer ensuite tel ou tel enseignement ?

La cathédrale de Chartres et la plupart des autres cathédrales médiévales furent justement érigées sur ces centres de forces et, toutes, de par leur implantation, sont liées au vieux culte solaire. Nombre de sites templiers sont naturellement dans ce cas.

— Et Montfort en particulier⁽¹⁰⁾, Gilles, confirma Bernard Laurent. La preuve en est de cette stèle, qualifiée de mystérieuse qui, découverte à proximité du village, dans le vallon de Robernier, se trouve actuellement au musée de Saint-Germain-en-Laye. Décorée d'un jument, d'un poulain et d'un animal difficilement identifiable, portant aussi divers signes, dont un svastika et des arcs de cercles concentriques, cette stèle prouve qu'à une époque extrêmement reculée, un culte solaire était pratiqué en ce point précis de la vallée de l'Argens. Beaucoup plus tard, les Romains y auraient édifié un temple et plus tard encore — c'est-à-dire plus proche de nous — un prieuré s'y éleva qui, au XI^e siècle, fut concédé par l'évêque de Fréjus aux moines de Saint-Victor. Vint ensuite, dominant le village même, l'édification de la commanderie templière de Montfort.

— Cette longue lignée d'édifices hors du commun, cette continuité d'utilisation de ce haut lieu à des fins sacrales est bien l'exemple type du site prédestiné, souligna Gilles Novak. Il semblerait, même, que ces « nœuds de forces » puissent être considérés comme de véritables « réservoirs d'énergie » dont seule une faible partie aurait été exploitée, tant sur le plan spirituel que sur celui de sa résonance avec la masse de l'édifice.

— Mais cette extraordinaire source de forces cosmo-telluriques — car il y a harmonie entre le cosmos et la Terre dans le cas de ces sites prédestinés, de ces constructions minutieusement orientées, astronomiquement parlant — cette énergie focalisée, à quoi la destinait-on ? demanda Nancy Bradley.

— Là, nous en sommes réduits aux hypothèses, avoua le journaliste. Ces nœuds d'énergie cosmo-tellurique n'ont dû être utilisés que très partiellement par les bâtisseurs de cathédrales et les maîtres architectes de l'Ordre du Temple. Peut-être sont-ils destinés à une utilisation... future, insoupçonnable ?

— A quelles fins, Gilles ?

— Qui sait, pour imprimer par exemple de fantastiques vibrations à ces édifices, mais cela dans un but qui nous échappe. N'est-ce pas ce que nous avons vécu, cette nuit, dans la salle des gardes ?

— Mais qui provoquerait ces manifestations ? Et pourquoi ?

Gilles posa sa main sur celle de la jeune Eurasienne et secoua la tête, amusé :

— Ma petite Nancy, je ne puis te répondre, n'ayant pas eu le temps de consulter Mme Thappe-Dhur, la voyante extra-lucide « de naissance », comme l'annoncent les placards publicitaires de certains journaux. Pour l'instant, j'en suis au stade de la confrontation des hypothèses rationnelles, m'écartant ainsi du « surnaturel » qui me gêne aux entournures. Plus tard, espé-

10 Le 29 septembre 1968, à la Saint-Michel, l'écrivain Louis Charpentier, auteur des remarquables ouvrages *Les mystères de la cathédrale de Chartres* et *Les mystères templiers* (Ed. Robert Laffont), donna en la commanderie de Montfort une conférence « fermée » très appréciée sur l'Ordre du Temple.

rons-le, de nouveaux éléments viendront accréditer l'une de ces hypothèses, nous fournissant alors une explication nullement surnaturelle.

Il s'étira en soupirant pour se tourner enfin vers le châtelain :

— Mon cher Bernard, je crois me souvenir que tu nous as, très fraternellement, offert l'hospitalité... Une fois au lit, seul un tremblement de terre pourrait m'en faire sortir, tellement je suis fourbu !

Il n'y eut pas de tremblement de terre.

Il y eut autre chose !

CHAPITRE IV

Vers trois heures, Gilles s'éveilla en sursaut ; il mit plusieurs minutes avant de réaliser qu'il n'était point sous sa tente, mais bien au château de Montfort, dans un lit confortable. A la faible clarté lunaire que laissaient filtrer les volets à jalousie de la fenêtre, il discernait les contours des meubles.

A quoi devait-il ce réveil en sursaut ? Tout était calme, silencieux.

Un bruit faible, un raclement lui parvint, d'une pièce voisine. Renonçant à éclairer, il chaussa rapidement ses espadrilles, passa son short et, l'automatique en main, il sortit doucement sur le palier du second étage... et se trouva presque nez à nez avec Nancy Bradley, portant en guise de pyjama une unique veste d'intérieur — bien trop grande pour elle — que lui avait prêtée le châtelain.

— Gilles ! chuchota-t-elle. Tu as donc, toi aussi, entendu ce bruit bizarre ?

— Oui, une sorte de choc sourd, quelque part dans le château. Peut-être nous alarmons-nous inutilement puisque, selon notre hôte, les manifestations sonores et même visuelles ne sont pas rares, ici. Néanmoins, mieux vaut être prudent et ne pas déranger pour rien nos amis ; veux-tu aller réveiller Bernard et Sylvia ? A toutes fins utiles, je reste sur le palier pour contrôler l'escalier.

Elle revint une minute plus tard avec eux. Gilles, d'un « chut ! » impératif, leur intima le silence : légers, des craquements montaient des ténèbres.

— Cela vient de la salle des gardes, indiqua Bernard Laurent, dans un souffle. Il n'y a peut-être pas lieu de s'inquiéter ; presque toutes les nuits d'étranges bruits, des raclements, des râles parfois se font entendre.

— On ne sait jamais, Bernard. Allons jeter un coup d'œil... sans bruit. Quelqu'un a-t-il une lampe ?

— Moi, annonça Sylvia.

— Parfait. Tu ne l'éclaireras que lorsque je te le demanderai. Venez, guidons-nous en suivant le mur à tâtons.

Ouvrant la marche, il descendit lentement l'escalier en colimaçon dont les degrés de pierre s'incurvaient, usées en leur milieu. Le petit hall d'entrée, au bas des marches, recevait une faible clarté : celle de la lune qui, par les fenêtres de la salle des gardes, à droite, dissipait — très relativement — l'obscurité.

Aux aguets, Gilles finit par entrevoir une silhouette confuse qui s'avavançait prudemment, tra-

versant la salle des gardes. Sans la quitter des yeux, il chercha de la main, derrière lui, et rencontra la cuisse nue de l'Eurasienne qui se pencha alors vers lui. Dans un souffle à peine audible, il lui demanda :

— Passe-moi la torche, vite...

La torche, à son tour réclamée par Nancy à Sylvia, lui parvint alors que l'inconnu n'était plus qu'à trois mètres. Dans le faisceau de lumière, il tressaillit et bondit en arrière. Interdits, Gilles et ses amis reconnurent en lui un Asiatique, vêtu d'un complet sombre. Trapu, de larges épaules, le visage luisant de sueur, il portait, au niveau des genoux et sur les manches de son costume, des traces de terre ou de poussière.

— Qui êtes-vous ? interrogea le journaliste. Et n'allez pas prétendre que vous êtes ici... par hasard !

Le Jaune, qui se remettait peu à peu de ses émotions, esquissa une courbette et répondit par une question :

— Êtes-vous... monsieur Bernard Laurent ?

Le châtelain vint se placer à la droite de Gilles.

— Je suis Bernard Laurent.

Dans un geste qui, aux yeux d'un profane, eût pu passer pour naturel, l'Asiatique s'inclina derechef en portant sa main droite à son épaule gauche.

— Pourrais-je m'entretenir un instant avec vous, monsieur Laurent ?

Surpris par ce signe de reconnaissance, le châtelain et ses amis y répondirent. Le Jaune parut alors soulagé :

— Un entretien privé est donc superflu, frères et sœurs. Mon nom est Kian Shing Pao et mon Lotus vient de Bangkok. C'est par conséquent sans difficulté que je vous donnerai les raisons de mon intrusion dans cette respectable demeure où nos frères élus de tous horizons tiendront leur Grand Conseil Capitulaire, en la nuit solsticiale prochaine.

Tout à l'heure, ne pouvant m'endormir, je quittai ma tente, plantée aux abords du village et décidai de me promener dans la campagne environnante. Mes pas me conduisirent machinalement vers ce château. Je m'apprêtais à m'en retourner lorsque j'entrevis une ombre, une silhouette qui se glissait furtivement dans ta demeure, frère Laurent. Intrigué par son attitude, je l'ai suivie.

— Et cette... silhouette, qu'est-elle devenue ? s'enquit le châtelain.

— J'ai erré dans cette grande pièce, et à travers les deux cryptes, là-bas ; je n'avais pour m'éclairer qu'un briquet... Sans doute l'inconnu a-t-il pu s'enfuir ? Y a-t-il une autre issue que celle du perron ?

— Aucune autre, Kian. Et si cette ombre est bien réelle, nous devons la retrouver ici au rez-de-chaussée, car elle n'a pu emprunter l'escalier.

Le journaliste considéra avec insistance les traces de terre et de poussière qui, aux genoux et aux avant-bras, maculaient le costume de l'Asiatique. Remarquant l'examen dont il était l'objet, Kian Shing Pao s'épousseta avec un sourire d'excuse.

— Dans l'obscurité, je me suis heurté aux murs, à diverses reprises.

Gilles ne parut pas convaincu par cette explication ; dans quel but un adepte de l'Ordre Vert aurait-il imaginé ce scénario ?

— Pardonne ma suspicion, Kian, amorça Gilles Novak. Tu dis t'être heurté aux murs ; je veux bien le croire et cela pourrait expliquer les traces que tu portes aux genoux. Mais comment expliquer celles de ton veston, sur le dessus des avant-bras ? Un choc contre le mur n'aurait absolument pas pu laisser de telles traces.

— Ces insinuations me blessent, venant de toi, mon frère, protesta le Jaune. Je ne sais comment cela a pu se produire mais, dans l'obscurité, j'ai dû ...

— Tu viens de nous dire que tu avais cherché... l'inconnu à la flamme de ton briquet, remarqua incidemment Nancy Bradley.

Il considéra longuement l'Eurasienne et soupira :

— Ma sœur Bradley me peine, elle aussi. Tout cela est ridicule et humiliant pour moi.

La jeune Eurasienne le fixa avec insistance :

— Donne-moi la seconde Authioth, je te donnerai la troisième.

Bien qu'affectant d'être simplement attentif à la réponse du Jaune, le journaliste ne laissait pas d'être alarmé à l'idée que cette phrase de reconnaissance aurait pu, tout aussi bien, lui être destinée ! Certes, ses connaissances en matière cabalistique lui permettaient de comprendre le mot Authioth qui désigne les vingt-deux lettres ou signes hébreux du Sepher Yetsira, le livre sacré de la cabale⁽¹¹⁾. Toutefois, s'il avait souvenance de quelques-uns de ces signes symboles, il eût été bien incapable de les réciter et par cœur et dans l'ordre ! Or, telle était la question — le tui-lage — du moins pour les premières Authioth, que Nancy venait de poser à l'Asiatique.

Une fugitive lueur de désarroi passa dans le regard de ce dernier ; son silence équivalait à un aveu d'imposture !

Profitant de l'occasion qui allait le servir — tout en se gardant de révéler ses connaissances par trop embryonnaires ! — Gilles hasarda :

— Peut-être le « frère » Kian Shing Pao a-t-il une mauvaise mémoire ? Donne-lui toujours la première Authioth, qui est Aleph ...

Devant son embarras croissant, l'Eurasienne répliqua :

— Ta ruse est superflue, Gilles. Ce traître ne sait même pas que nous épelons les Authioth à l'envers !

Gilles déglutit avec peine : ce que Nancy avait pris pour une ruse de sa part n'était qu'une bourde monumentale. Sans cette méprise chez la jeune Eurasienne, il se fût trahi comme venait de se trahir l'Asiatique !

— Cet examen est injurieux pour moi ! protesta le Jaune en faisant un pas vers eux, drapé dans sa dignité offensée.

Gilles Novak leva son arme :

— A ta place, je resterais bien sagement immobile ! Ton incapacité à répondre dans le sens attendu prouve bien que tu es un traître !

— Vos rites occidentaux diffèrent des nôtres, vous semblez l'oublier !

— Tu mens ! s'exclama Nancy Bradley. J'ai été initiée au rituel de l'Ordre Vert à Séoul ; j'ai participé à des « tenures » — des réunions, si ce mot ne te dit rien — à Bangkok, et à Kyoto, au Japon ! Les rites y étaient identiques et les participants s'y pliaient sans effort, en leurs grades et qualités !... Tu es un imposteur Kian Shing Pao, et tu n'as même pas pris la peine de changer d'identité ! Car ton nom est chinois, pas thaïlandais ! Ton faciès, ton aspect général, ton accent, qui perce sous ton français, sont autant de détails propres à un Chinois, pas à un originaire de Bangkok ni d'une quelconque région de l'ex-Siam !

11 Ouvrage de base, « *livre de la structuration de l'énergie* », aide-mémoire pour cabalistes avertis, réédité en 1968 par Carlo Suarès (Ed. du Mont-Blanc, Genève). Par des signes (alphabétiques, mathématiques) la cabale pose des équations se rapportant à la vie, l'existence, dans les diverses sphères de la manifestation ; signes liés à une valeur « énergétique », « vibratoire » qui transcende le connu, les apparences premières.

Malgré l'aspect cocasse que lui donnait cette veste d'intérieur trop grande pour elle, la rage froide qui animait Nancy la rendait plus belle encore.

— Je vais te dire qui tu es..., *Wang pa tan*⁽¹²⁾ ! Tu es un Hong ! Un membre de la Triade dégénérée, émanation criminelle de cette secte chinoise qui, à ses activités de brigandage, ajouta des actions politiques et terroristes inspirées du maoïsme !

Soudain, la porte du cabinet de réflexion s'ouvrit avec fracas, faisant sursauter les protagonistes de cette scène dramatique. Mettant à profit cette diversion inexplicable, le Jaune fonça sur le groupe, les bras en avant, l'un légèrement en retrait de l'autre, les doigts joints, le pouce rabattu sur la paume, en position meurtrière de karaté.

Sylvia Norton eut alors une réaction foudroyante : ses bras et ses jambes semblèrent décrire des mouvements désordonnés, d'une rapidité telle que l'œil ne parvenait point à les décomposer. L'Asiatique poussa un rauquement bref et fut catapulté sur le dallage où il resta sans connaissance. L'instant de surprise passée, nos amis firent converger leurs regards vers cette porte qui s'était ouverte avec violence, au fond de la salle des gardes. Ils demeurèrent sur l'expectative, mais nulle silhouette ne parut dans l'encadrement.

— Serait-ce encore l'une de ces... manifestations dites surnaturelles ? questionna Sylvia, impressionnée.

— Possible, admit le châtelain. Une nuit, alors que j'étais absolument seul, j'ai vu la porte de ma chambre s'ouvrir lentement, puis se rabattre avec force contre le mur⁽¹³⁾. Peut-être est-ce une réédition de ce phénomène ? Je vais le vérifier... Surveillez notre « hôte » pendant son sommeil, sourit-il nullement ému.

Sylvia l'accompagna, restant sur le seuil du réduit afin d'éclairer avec la torche sans pour autant priver les autres de lumière.

Bernard Laurent ressortit, dubitatif.

— Rien. Le cabinet de réflexion est vide..., hormis une sorte d'échelle en tube d'aluminium démontable. Manifestement, Kian Shing Pao amena cette échelle avec lui pour tenter d'atteindre l'orifice rectangulaire qui s'ouvre au milieu du plafond voûté.

Il alla prendre l'échelle double, haute d'un mètre cinquante, et la posa contre le mur.

— Que manigançait-il, avec ce machin-là ? maugréa Gilles. Et où aboutit l'orifice rectangulaire du plafond ?

— Tu n'as pas été sans remarquer l'énorme épaisseur des murs de la commanderie, Gilles. La plupart d'entre eux possèdent des conduits, des caches, des passages secrets reliant entre elles certaines pièces. Cet orifice — une cheminée verticale — mène dans un conduit perpendiculaire qui longe la salle d'apparat, au deuxième étage. Kian cherchait-il un trésor, des documents secrets ayant appartenu aux chevaliers du Temple ? fit-il avec un haussement d'épaules. Je ne l'ai pas attendu, comme bien tu penses ! J'ai visité ces passages fort souvent, sans succès hélas ! Nos maîtres spirituels ont mis leurs secrets en lieu sûr, probablement hors de ce château.

— Celui-ci est immense, Bernard, objecta le journaliste. D'autres caches peuvent exister, qui auront échappé à tes investigations.

— C'est possible, après tout, reconnut-il en essayant de découvrir le système de déblocage des éléments de cette échelle ultra-légère.

Il suspendit ses efforts, prêtant l'oreille : une vibration naissait peu à peu, dans le sol et les

12 « *Oeuf de tortue* », injure grave en chinois.

13 Authentique ; c'est là l'une des fréquentes manifestations paranormales constatées à la commanderie de Montfort.

murs à la fois. Il consulta du regard Gilles et Nancy, restés de l'autre côté de la salle des gardes et, brusquement, lâcha l'échelle qui se mit à flotter, à un mètre du sol !

Sous leurs pieds, le dallage vibrait sourdement tandis que l'Asiatique, lentement, revenait à lui. Il remua, sa tête, dodelinant par saccades ; ses yeux, ouverts, fixaient le plafond avec une expression absente cependant que ses lèvres balbutiaient :

— J'ai tué Kian Shing Pao, l'adepte chinois de l'Ordre Vert établi à Bangkok. Je suis affilié à la Triade des Hongks. Nous n'avons pas pu arracher grand-chose à Kian Shing Pao. Même en état d'hypnose il ne nous a pas révélés les secrets de l'Ordre Vert, seulement le signe de reconnaissance. La torture, non plus, n'a rien pu nous apprendre ; il l'a subie pendant trois jours... Courageux, Kian Shing Pao, très courageux. Ces tourments lui furent infligés au cours d'une épreuve destinée à former les jeunes Hongks ; ceux-ci doivent apprendre les techniques de la torture, cela fait partie de leur initiation pour lutter contre l'hégémonie de l'Occident et de ses alliés asiatiques, traîtres à leur race.

Les vibrations s'intensifièrent, mais elles paraissaient se concentrer sur les dalles où le Jaune était étendu, comme en état d'hypnose. Puis, du cabinet de réflexion, leur parvint un bruit sourd, accompagné de raclements. Gilles et ses compagnons virent alors paraître, flottant à un mètre du sol, un caisson métallique, muni de poignées latérales. L'objet mystérieux, de la taille d'une valise, traversa lentement la salle des gardes et vint se poser sur la poitrine du Jaune.

Celui-ci reprit son étrange confession, en haletant sous le poids qui l'oppressait :

— Cette bombe devait détruire la salle du deuxième étage, lors du rassemblement des dignitaires de l'Ordre Vert. J'avais pour mission d'en télécommander l'amorçage, depuis ma tente, une heure après l'ouverture du Grand Conseil Capitulaire.

— Délicate attention ! s'exclama Bernard Laurent. Nous l'avons échappé belle, Gilles, grâce à toi et à Nancy qui avez été réveillés par ce scélérat occupé à caser sa bombe !

— Si, comme toi, nous avons été habitués à tous ces bruits bizarres, ces manifestations supranormales, les chocs entendus ne nous auraient pas réveillés, répondit le journaliste. Mais comment, diable, cette bombe a-t-elle pu quitter sa cachette pour venir se poser là, sur le pseudo-Kian Shing Pao ?

— Et ce toute seule !

— Pas toute seule, Sylvia. Bien sûr, il existe des phénomènes de Poltergeist ou déplacement d'objets sans contact physique, dans les lieux réputés hantés. Mais ici, c'est différent. Même si cette commanderie présente toutes les caractéristiques des phénomènes de hantise ou de métapsychie, je demeure persuadé qu'il y a là-dessous autre chose.

Les vibrations furent portées à un régime plus intense, emplissant l'air d'un bourdonnement pénible, et tout à coup, sans perdre sa position allongée, le corps du Jaune se souleva, malgré le poids du caisson qui pesait sur sa poitrine. Les yeux grands ouverts, mais inconscient, l'Asiatique glissait lentement vers les marches.

Gilles et Nancy s'écartèrent vivement tandis que, dans leur dos, la porte du château s'ouvrait d'elle-même ! Le Jaune, supportant la bombe, passa devant eux, à moins d'un mètre ; ils éprouvèrent alors une étrange sensation de froid, un froid glacial accompagné de picotements sur tout leur épiderme. La jeune Eurasienne s'était instinctivement réfugiée dans les bras du journaliste.

Rejoints par Laurent et Sylvia, ils sortirent pour voir ce corps en état de léthargie flotter vers le parapet qui, devant le château, surplombait le vide. Ce singulier équipage s'éloignait, flottant dans l'air comme l'eût fait un ballon. Auréolé bientôt d'une curieuse luminescence verte, il s'éloignait de plus en plus vite au-dessus des bois situés à un bon kilomètre. Subitement, la faible lueur

verte se transforma en un éclair aveuglant, immense, teinté de pourpre auquel succéda, après quelques secondes, une formidable déflagration : la bombe avait explosé, pulvérisant l'Asiatique au-dessus d'une région boisée fort heureusement déserte !

Entourant de son bras les épaules de Nancy, qui frissonnait, Gilles lança au châtelain :

— Que penses-tu de ça, Bernard ? Crois-tu pouvoir sincèrement mettre ce « phénomène » sur le compte des manifestations supranormales ?

— Je ne suis pas borné à ce point ! se défendit-il. Pourtant, même si des réduits ou souterrains ont échappé à mes recherches, dans ce château, je ne puis me résoudre à admettre que des... inconnus aient pu y élire domicile, fût-ce temporairement, pour manigancer ce genre de... d'intervention !

— Quelle que soit leur origine, ces manifestations — la « lévitation » du Chinois et de la bombe..., sans oublier l'échelle ! — ne sont pas le fait des esprits ! rétorqua Gilles Novak. Tout cela témoigne d'une technologie très supérieure à celle que nous connaissons, mettant en action des champs de forces d'une mobilité ahurissante et des installations telles qu'elles ne pourraient trouver place dans un réduit, un souterrain, voire une crypte secrète du château.

— Alors, que proposes-tu ? demanda Nancy, vivement intéressée.

Etouffant un bâillement, Gilles donna cette réponse très prosaïque, mais sage :

— D'aller dormir, mon chou ; demain, il fera jour !



Dans un petit bois qui dominait le grandiose paysage où s'inscrivait le barrage de Donzère-Mondragon, proche de l'usine atomique de Pierrelatte, un jeune couple de campeurs dormait sous sa tente...

Un bruit de pas, des craquements de brindilles sur le sol, réveillèrent la jeune fille qui se mit sur un coude et secoua l'épaule de son compagnon.

— Paul ! chuchota-t-elle. On marche près de la tente !

Le garçon soupira, chercha sa torche à tâtons, mais elle l'arrêta :

— Non, n'éclaire pas !

— Tu as dû rêver, Jeanne...

Un cliquetis, choc de pièces métalliques l'une contre l'autre, le détrompa.

— Ce bruit est assez éloigné et non pas proche de la tente, comme tu l'as dit. Ce n'est rien, Jeanne. Rendors-toi et ne te tourmente plus.

Ils restèrent de longues minutes immobiles, l'esprit tendu — malgré eux — vers ces bruits bizarres puis ils tressaillirent en entendant, au loin, un grondement sourd, des craquements sinistres.

Cette fois, le garçon et la jeune fille furent sur pied en un clin d'œil et quittèrent leur tente, inquiets. A cent mètres environ, sur une éminence plantée de buissons, ils distinguèrent une silhouette qui s'affairait derrière une sorte de télescope monté sur trépied.

— Drôle de coin, pour faire de l'astronomie d'amateur ! chuchota Paul. Approchons-nous sans bruit...

A contrecœur, la jeune fille le suivit. Il contournait la petite butte sur laquelle opérait l'inconnu et, bientôt, l'immense vallée du Rhône leur apparut avec, à droite, le ruban argenté du canal de Donzère et la masse claire du barrage qui paraissait blanc sous la lune.

L'inconnu pointait son « télescope » sur le barrage tout en manipulant des commandes dont

l'une scintillait, sur un petit tableau placé à l'arrière de l'appareil. Les grondements lointains re-
prirent et, dans la vallée, une sirène se mit à mugir.

Brusquement, un craquement formidable ébranla l'atmosphère et le barrage, la masse énorme
de terre accumulée s'effondra tandis que la sirène se taisait. Dans un déferlement de cataclysme,
le mur liquide s'engouffra dans la brèche en balayant une construction accrochée au flanc du ca-
nal. Tel un raz de marée, les flots déchaînés se ruèrent vers une usine, puis vers le village de Saint-
Pierre, inondant la route D17 et emportant comme fétus de paille les maisons basses du village !

L'inconnu démonta immédiatement le long tube évasé de son « télescope », le plaça dans
un coffret oblong avec le trépied et s'enfuit, sans se douter qu'il laissait derrière lui deux témoins,
deux jeunes gens pétrifiés de stupeur...



Alors que Gilles et ses amis, après cette nuit mouvementée, faisaient la grasse matinée, à des
milliers de kilomètres de Montfort, une autre tragédie se préparait.

En raison du décalage des fuseaux horaires, aux Etats-Unis, sur la rive sud de Long Island, à
une quarantaine de miles de New York, les horloges marquaient deux heures.

Sur l'autoroute n° 27 menant à Brookhaven, un camion bâché s'était arrêté sur l'accotement, à
la sortie du pont qui enjambait la Carman River. Le conducteur, les mains noircies de cambouis,
trafiquait dans son moteur, un coffre à outils disposé à ses pieds.

A cette heure de la nuit, la route était peu fréquentée mais si, d'aventure, une voiture de police
stoppait pour s'enquérir des raisons de cet arrêt, le chauffeur pourrait démontrer qu'il était réel-
lement en panne..., une panne dont la réparation, toutefois, n'exigerait que quelques minutes.

Sur le côté gauche du camion, dans le sens opposé à la circulation, la bâche fut soulevée et
un volumineux cylindre de métal noir émergea, entre les arceaux soutenant la toile. Derrière
ce cylindre, fixé à un trépied sur la plate-forme du véhicule, un homme réglait les commandes
d'un petit tableau faisant corps avec le bâti de l'appareil. L'œil rivé à l'oculaire d'un collimateur,
l'inconnu actionna une molette afin de rectifier l'élévation du « télescope ».

Dans le champ de la lunette, il cadrait à présent, à quelques miles de là, le site immense du
centre atomique de Brookhaven avec, dans son axe, les masses allongées des piles à combus-
tible dominées par une haute cheminée. Tout autour des piles, sur la vaste aire plane, s'alignaient
d'innombrables édifices de faible hauteur, des laboratoires, des locaux administratifs que sépa-
raient des massifs de verdure ; au voisinage de l'enceinte — infranchissable à toute personne non
munie d'un laissez-passer — le parking géant, pratiquement vide.

L'homme corrigea une dernière fois l'angle de l'appareil, prit dans le champ les grands bâti-
ments des piles puis, abaissant un contacteur, il tourna ensuite un bouton gradué.

A plusieurs miles de distance, une effroyable vibration naquit dans les murs de béton qui
protégeaient les piles. Rapidement, les ondes pulsées par le cylindre provoquèrent des lézardes
dans le béton tandis qu'alentour s'élevait un nuage de poussière.

Successivement, une, deux, trois sirènes firent entendre leurs mugissements. Alerte vaine
puisque, déjà, les énormes parallélogrammes de béton et d'acier, ébranlés dans leur structure
moléculaire, s'effondraient dans un vacarme de séisme cependant qu'une série d'explosions
sèches retentissaient autour des piles.

L'inconnu interrompit l'émission du rayonnement et jeta un ordre bref au chauffeur qui, une
minute plus tard, le moteur « réparé », se mettait au volant et démarrait en direction de New
York...



Après avoir fait honneur au petit déjeuner préparé par les deux jeunes femmes, le châtelain et ses hôtes passèrent en revue les singuliers événements de la nuit.

— Nous devrions écouter la radio, proposa Gilles. L'explosion de la bombe du « Chinois volant » a peut-être eu des témoins ? Je serais curieux de savoir comment l'événement sera présenté.

Laurent alla dans la chambre et en revient porteur d'un récepteur à transistors.

— Il est près de neuf heures ; nous allons donc avoir le bulletin d'informations...

Le disque qui passait sur l'antenne fut shunté pour laisser la place au journaliste de service :

« Deux catastrophes, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont mystérieuses, ont eu lieu cette nuit. La première s'est produite à une heure, dans la vallée du Rhône, avec la rupture du barrage de Donzère-Mondragon. Il est encore trop tôt pour dresser le bilan des dégâts et le nombre des victimes ; des villages entiers ont été démantelés par les eaux en furie. Détail troublant, un jeune couple de campeurs devait déclarer, aux premières équipes de secours, avoir aperçu un homme braquant sur le barrage une sorte de télescope : quelques secondes plus tard, l'énorme retenue d'eau envahissait le canal et la vallée après l'effondrement du barrage. Y a-t-il là une relation de cause à effet ? Parallèlement à l'enquête destinée à déterminer les causes de ce désastre, une enquête policière est ouverte pour tenter d'identifier cet inconnu et son... bizarre instrument. »

— Bizarre, en effet, commenta laconiquement Gilles Novak tandis que se poursuivaient les informations du journal parlé :

« La seconde catastrophe eut lieu voici une heure à peine aux Etats-Unis, soit vers deux heures, heure locale, dans la région new-yorkaise. Le centre atomique de Brookhaven a été dévasté par l'effondrement des piles à combustible, destruction qui entraîna une série d'explosions dans les laboratoires et bâtiments voisins. Les autorités de Long Island ont pris de sévères mesures de sécurité ; dans un rayon de trente kilomètres, le secteur de Brookhaven est devenu zone interdite. Par une chance vraiment providentielle, les piles de ce centre avaient été stoppées depuis quarante-huit heures et leur combustible radioactif évacué dans les blocks souterrains de stockage, en vue d'une révision technique. En conséquence, affirme-t-on dans les milieux bien informés, si les dégâts sont considérables, du moins une pollution de l'atmosphère par des émanations radioactives est exclue.

Au cours de notre prochain bulletin d'informations, notre correspondant à New York, pourra sans doute nous en dire davantage sur ce dramatique accident dont la cause demeure inexpiquée.

Mais revenons en France pour parler d'un incident qui, pour être singulier, ne présentera pas — nous l'espérons — le même caractère de gravité. Cette nuit, vers une heure, dans le Var, aux environs de Montfort-sur-Argens... »

— Ah ! Nous y voici ! fit Nancy Bradley en prêtant l'oreille.

« ... formidable explosion ébranlait l'atmosphère tandis qu'un immense éclair illuminait la campagne. Un automobiliste déclara avoir aperçu, un moment avant la déflagration, une boule de lumière verte qui, venant du nord, se dirigeait vers le sud-ouest. S'agissait-il d'un avion en flammes ou, plus simplement, d'un bolide, d'une météorite exceptionnellement brillante ? La gendarmerie a ouvert une enquête et ratisse la région à la recherche d'éventuels débris.

Abordons maintenant nos informations sportives. La crise du football... »

Bernard Laurent leva les yeux au ciel par dérision et coupa le contact.

— Curieux, n'est-ce pas ? fit-il. Je ne parle pas de l'interprétation de ce journaliste quant à la nature de la fameuse « boule lumineuse » — notre « Chinois volant » et sa bombe ! — mais de ces deux catastrophes, l'une à Donzère, l'autre aux Etats-Unis. Ton avis, Gilles ?

— Ces deux désastres sont plus que curieux ! En particulier, le témoignage de ces jeunes campeurs m'intrigue. L'hypothèse d'un astronome amateur, grimpant sur une éminence en surplomb du barrage..., pour observer ce dernier au lieu des étoiles me paraît absurde. Je ne suis donc pas loin de penser que son télescope n'en était pas un..., et que c'est à cet instrument que l'on doit la rupture du barrage !

De là à étendre ce raisonnement à la catastrophe de Brookhaven, il n'y a qu'un pas...

Bernard Laurent se leva, nerveux.

— Que des... ennemis des USA aient voulu saboter le centre atomique de Brookhaven, c'est assez gros mais admissible. Donzère, c'est invraisemblable ! Sur le plan stratégique, ce barrage n'est pas un élément vital dans l'économie de notre pays.

— C'est vrai, Bernard, mais la raison de ces sabotages — car j'incline vers cette hypothèse — est peut-être ailleurs. Si l'on pouvait mettre en évidence une corrélation entre ces deux catastrophes, nous toucherions du doigt les mobiles qui ont fait agir les coupables, partant, nous connaîtrions leurs buts et leurs desseins...



Sur une cordelette tendue entre deux arbres, près de sa tente, David Hawkins venait de suspendre sa lessive. Puis, en sifflotant, il jeta une pincée de thé dans l'eau qui frémissait sur le réchaud à gaz et alluma sa pipe en s'asseyant sur une grosse pierre. Image du parfait campeur, paisible et heureux de cette vie au cœur de la nature, bercé par le chant des cigales et le murmure de la rivière.

Un bruit de pas sur le sentier lui fit tourner la tête : deux gendarmes s'approchaient. David Hawkins se leva et répondit à leur salut.

— Nous effectuons une enquête sur une explosion qui s'est produite cette nuit, dans la région. Êtes-vous au courant ?

— Non, mais je l'ai entendue, sourit l'Anglais. On aurait dit un V2 explosant sur Londres, à l'époque du blitz ! En ce temps-là, j'étais un gosse, mais je vous garantis que jamais je n'oublierai ces terrifiantes déflagrations.

— Vous n'avez donc pas vu le... la boule lumineuse, dans le ciel ? questionna le brigadier.

— Non, je suis sorti de ma tente, mais je n'ai rien vu de semblable.

— Pas entendu non plus des... bruits de chutes, des débris qui auraient pu retomber par ici ?

— Rien de tout cela, mais il y a d'autres campeurs dans le coin. Peut-être aurez-vous plus de chance avec eux ?

— Nous les avons interrogés, sans obtenir plus de précision. Réveillés par l'explosion, ils ont scruté le ciel, la campagne, sans rien pouvoir remarquer d'anormal... Voulez-vous nous montrer vos papiers, s'il vous plaît ? Simple formalité...

Hawkins leur présenta son passeport. A la mention « profession », le gendarme lut Représentative agent.

— Vous êtes représentant de commerce ?

— En vêtements de pluie, avoua-t-il, amusé. Un job où, dans votre beau pays, je ne ferais pas de bonnes affaires ! C'est pourquoi j'ai choisi d'y passer une semaine de vacances.

Les deux gendarmes sourirent à la boutade et prirent congé de lui pour escalader le haut talus menant à la route en commentant cette rencontre.

— Avec le fichu temps qu'ils ont chez eux, je comprends que les Anglais viennent chez nous se griller au soleil.

— A en juger par tous les étrangers qui campent dans le secteur, les Anglais ne sont pas les seuls à apprécier le Midi, renchérit le brigadier. Nous avons eu un Hindou, un Allemand, une Italienne et un Américain. La vraie tour de Babel si l'on ajoute le Russe, l'Argentin et l'Israélienne que nos collègues ont interrogés, du côté de l'Espelluque, à l'est de Montfort.

Les deux gendarmes s'approchaient de leur 4L, laissée au bord de la route, lorsqu'un bruit de galop les fit se retourner. Leur surprise céda le pas à l'incrédulité devant ce cavalier qui fonçait vers eux.

Etrange cavalier en vérité ! Vêtu d'une cote de mailles, il portait à son ceinturon une énorme épée à double tranchant et un casque de fer accroché au pommeau de sa selle. Autour de lui flot-tait un manteau blanc retenu au niveau du cou par une chaînette.

Avec des yeux ronds, les deux gendarmes, bouche ouverte, considéraient ce « particulier » qui venait d'arrêter sa monture à deux pas de leur véhicule. Le cavalier, le visage couvert de poussière, les traits énergiques, examinait avec la même curiosité la 4L, puis leurs uniformes. Une expression soupçonneuse et intriguée à la fois durcit ses traits, puis il s'adressa aux représentants de la maréchaussée dans une langue qu'ils ne comprirent pas.

— Ben, ça alors ! bougonna le brigadier. On dirait... du latin !... Eh ! l'ami, où allez-vous, dans cet accoutrement ? A Saint-Tropez ou à un bal masqué ?

Le cavalier fronça les sourcils, n'ayant pas davantage compris les paroles du gendarme. Dans un français bizarre et hésitant, il articula laborieusement :

— Moul't loing, encor, la commanderie ?

— La commanderie de Montfort ? Vous voulez dire le château ?

— Oui..., des chevaliers templiers...

Les deux gendarmes échangèrent un coup d'œil perplexe : se payait-il leur tête ou bien s'agissait-il — encore ! — d'un étranger un peu fêlé ? Dame, n'existait-il pas des hippies barbus, chevelus, tout « drôles » et des punks tondus à face de clown, au blouson noir constellé de badges ? Ne voyait-on pas tous les jours Jésus-Christ... à Montfavet et d'innombrables Napoléon dans les asiles ?

— Oui, Montfort, c'est à deux kilomètres d'ici. Au tournant de la route, vous apercevrez le village, sur la hauteur. La commanderie le domine ; vous ne pouvez pas vous tromper... Maintenant, voulez-vous me montrer vos papiers ? Simple formalité...

Le cavalier, qui n'avait pas compris grand-chose à ce discours, insista :

— Montfort... Senestre ?... Dextre ?

Le brigadier commençait à s'impatienter :

— A gauche, gauche... Senestre, si vous préférez. Mais je vous ai demandé vos papiers...

— Grand merci, chevetaigne.⁽¹⁴⁾

Sur ces aimables paroles, le cavalier éperonna sa monture et s'en fut au galop, l'épée battant le flanc de son cheval.

14 Capitaine, en vieux français.

Interloqués, les deux gendarmes se précipitèrent vers la 4L mais, au moment où ils allaient effectuer la manœuvre pour tourner sur place, un autre véhicule arriva, puis une camionnette.

Lorsqu'ils purent enfin se remettre dans la bonne direction avec la ferme intention de rattraper le mystérieux cavalier et lui dire deux mots, celui-ci avait disparu.

— L'animal ! jura le brigadier. Il a dû couper à travers champs. Mais il ne perd rien pour attendre...

CHAPITRE V

Dans la salle d'apparat, alors que Gilles et ses compagnons échafaudaient maintes hypothèses sur l'origine des catastrophes rapportées par la radio, une étrange vibration s'éleva.

Interrompus dans leur conversation, ils s'entrecroisèrent, intrigués.

— Là ! Dans le coin de la salle ! cria soudain Nancy Bradley.

A l'emplacement indiqué, une petite flamme se tordait dans l'air, répandant autour d'elle une lueur bleuâtre. Non sans appréhension, ils s'en approchèrent, fascinés par ses reflets bleu-mauve.

— Et c'est encore dans cet angle de la pièce que se produit cette nouvelle manifestation, fit observer le châtelain, nullement effrayé.

La petite flamme se déplaça lentement vers le couloir, sembla hésiter puis s'immobilisa. A cet instant précis, on frappa au heurtoir de la porte d'entrée et les coups sourds résonnèrent longuement dans le couloir en colimaçon du château. A l'instant même, la flamme disparut.

— Les esprits familiers de cette vénérable demeure n'apprécient guère les visites, dirait-on, remarqua Gilles.

Le châtelain s'excusa pour aller ouvrir. Il ne fut pas longtemps absent et remonta en compagnie du brigadier de gendarmerie et de son subalterne auxquels il présenta ses hôtes, en ajoutant :

— Constatez vous-mêmes, messieurs : avons-nous l'air de tourner un film historique ?

— Peut-on savoir, Bernard ? s'enquit le journaliste.

— Certainement. Ces messieurs m'ont demandé où était l'équipe de tournage « du » film. J'ai répondu que je l'ignorais, qu'il n'y avait pas de cinéastes ici et les ai invités à venir eux-mêmes vérifier mes dires.

Au fait, fit-il en s'adressant aux visiteurs, quel est donc ce film qui vous intrigue tant ?

Réticent et gêné, le brigadier finit par narrer leur singulière rencontre avec ce mystérieux cavalier.

— Il portait, dites-vous, une cotte de mailles et une épée ?

— Oui, confirma le gendarme. Il avait aussi un ample manteau blanc avec, sur l'épaule gauche, une croix rouge.

Le journaliste et ses compagnons en furent stupéfaits.

— Le blanc manteau et la croix des chevaliers du temple ! murmura Gilles, effaré. C'est incroyable !

— Dites que nous avons bu, puisque vous y êtes ! s'insurgea le brigadier. A moins que nous n'ayons vu un fantôme !

— Cette seconde hypothèse me paraîtrait plus plausible, brigadier...

— Vous vous fichez de nous, monsieur Laurent ?

— Pas le moins du monde ! Sans préjuger de la nature exacte de ce qu'il est convenu d'appeler « fantômes », il n'est pas douteux que ce genre d'apparition a été vu, vérifié des milliers de fois au cours des siècles et des millénaires. Ici même, je vous prie de me croire, il n'est pas rare que d'étranges phénomènes se produisent : lévitation d'objets, silhouettes, ombres mouvantes, bruits insolites ou ... effrayants pour un esprit non averti.

Soupçonneux, les deux gendarmes dévisageaient ce châtelain — pourtant fort honorablement connu dans la région — qui leur parlait d'apparitions et de fantômes sur un ton des plus naturels.

— Et vous n'avez jamais porté plainte ?

— Contre qui, grand Dieu ? Contre des... « esprits » ? Vous vous seriez moqués de moi et une visite minutieuse du château ne vous aurait rien appris que je ne sache déjà, savoir qu'il est le siège de phénomènes de « hantise » et que ni la gendarmerie ni personne ne pourrait y porter remède. A ce propos, je vous conseille de lire le magistral ouvrage du commandant de gendarmerie Emile Tizané : *L'hôte inconnu dans le crime sans cause*⁽¹⁵⁾, publié avec l'autorisation du ministère de l'Intérieur, qui relate d'innombrables enquêtes, certaines absolument fantastiques, effectuées dans des maisons dites « hantées ». La matérialité des faits y est démontrée de façon irréfutable. Quant à leur donner une explication rationnelle, c'est une autre histoire !

Personnellement, tous ces bruits, toutes ces manifestations qui effraient le commun ne me gênent pas. En ce cas, pourquoi m'en plaindrai-je ?

La logique de cette argumentation n'autorisant aucune contradiction, les deux gendarmes prirent le parti de se retirer, raccompagnés par leur hôte et ses amis.

Alors qu'ils allaient se séparer, une Renault 5 déboucha du chemin et vint stopper devant le château dans un grincement de freins.

— C'est Jean Dufour, le correspondant du Provençal, indiqua le châtelain.

Sorti en hâte de sa voiture, le journaliste marqua un instant de surprise devant les gendarmes, puis il courut presque vers le petit groupe.

— Eh bien ! Dufour, qu'y a-t-il ? Vous paraissez bouleversé !

— Il y a de quoi, monsieur Laurent ! Tout à l'heure, revenant de Carcès, je roulais en direction de Montfort lorsque deux cavaliers débouchèrent d'un chemin, au galop. Pour les éviter, j'ai failli me flanquer dans le fossé ! Les deux types étaient... déguisés en croisés ! Une cote de mailles, un casque de fer attaché à leur selle, une énorme épée à leur flanc et la figure couverte de poussière, comme après une longue chevauchée !

Non, non, brigadier, ce n'est pas un canular et je n'ai bu ce matin qu'un café au lait ! se défendit-il devant leur expression surprise.

— Je vous crois, Dufour, d'autant plus volontiers que, nous aussi, nous avons rencontré un cavalier identique ! Mais continuez...

— Pas possible ? Ben ça, alors !... Bon, les deux descendent de leur monture, dégainent leur épée et se précipitent vers ma voiture. Je n'osais pas sortir ; ils restaient là, effarés, à me regarder à travers le pare-brise. Puis ils firent le tour de ma R 5, se baissèrent pour regarder ce qu'il y avait dessous ; enfin, ils m'appelèrent du geste... Je me contentais de baisser la vitre.

15 « *L'omnium littéraire* », Paris.

Il eut une grimace d'excuse pour justifier son peu d'empressement à affronter ces cavaliers à l'épée menaçante.

— Je n'ai rien compris à leur baragouin ; c'est tout juste si j'ai su saisir : « Montfort, la commanderie ». Je leur indiquai le chemin, du geste et les laissai galoper, ne démarrant qu'après qu'ils eurent pris le virage du Vaillé. Lorsque je l'atteignis à mon tour, les deux cavaliers avaient disparu, envolés, évaporés !

— Exactement comme pour notre cavalier, Dufour, confirma le brigadier.

— Peu banal, non ? J'ai donc poussé jusqu'ici, pensant que des cinéastes devaient tourner un film d'époque à la commanderie de Montfort...

Il regarda à droite et à gauche pour ajouter :

— Mais ça n'a pas l'air d'être ça...

— Ce n'est pas ça du tout, confirma Bernard Laurent. Il n'y a rien, ici, qui ressemble à une équipe de cinéastes, avec leurs énormes projecteurs, leurs écrans réflecteurs, leurs praticables et leur camion du son.

— Alors, comment expliquez-vous la présence de ces deux... de ces trois cavaliers, en comptant celui que les gendarmes ont aperçu ?

— Nous ne l'expliquons pas, Dufour, sourit le châtelain. Nous le constatons, sans plus.

— Il y a peut-être une explication, avança Gilles Novak, mais elle n'est pas en odeur de sainteté chez les scientifiques. Je vous la donne pour ce qu'elle vaut, dans le cas qui nous intéresse.

— Une seconde, fit le correspondant du Provençal en sortant son calepin. Je note, allez-y...

— En 1901, à Versailles, un phénomène analogue s'est produit dans les jardins de Trianon. Deux institutrices anglaises, Misses Moberly et Jourdain, en se promenant, ont éprouvé soudain une étrange sensation, un peu comme si l'air était devenu plus épais, d'une autre nature, tandis que le silence s'appesantissait autour d'elles. Cette sensation ne dura guère ; dans les allées du jardin, les deux Anglaises virent alors des personnes vêtues de curieuse façon, à la mode qui était en usage sous Marie-Antoinette. Elles virent une jeune femme, assise dans l'herbe, près de la ferme et un valet accourut, lui dire quelques mots à voix basse. Bouleversée, la jeune femme se leva, courut vers la ferme.

De nouveau, cette sensation indéfinissable s'empara des deux institutrices et, subitement, tout disparut ; le jardin, ses allées, le paysage redevinrent tels qu'ils étaient avant cette étrange vision. De longues et minutieuses recherches étalées sur plusieurs années permirent d'établir que ces deux Anglaises avaient été « projetées », fugitivement et temporairement, dans une espèce de faille spatio-temporelle ouvrant sur l'époque précédant de peu la Révolution de 1789 ! L'on a même pu identifier certains des personnages — dont la reine Marie-Antoinette — qu'elles décrivent avec forces détails⁽¹⁶⁾.

Il est admis que ces deux respectables Misses ont réellement perçu un épisode du XVIII^e siècle à travers une « brèche » dans l'espace-temps, c'est-à-dire un étroit et fugace point de contact empiétant à la fois sur le présent et sur une fraction du passé.

Le correspondant du Provençal referma son calepin avec un sourire admiratif.

— Vous parlez comme Gilles Novak, vous savez, celui qui écrit dans L.E.M. ?

Ses interlocuteurs ne purent s'empêcher de pouffer et le châtelain déboucha une bouteille de Taittinger :

— Excusez-moi, Dufour, j'aurais dû faire les présentations, mais votre arrivée en trombe

16 Authentique. Lire : *Les fantômes de Trianon*, de C.A.E. Moberly et E.F. Jourdain (Editions du Rocher, Monaco).

m'a fait oublier sur le moment les usages. Permettez-moi de vous présenter miss Bradley, miss Norton..., et M. Gilles Novak en personne !



Pour être agréable à ce sympathique confrère de province, Gilles dut se plier à un interrogatoire serré. Abandonnant son calepin, Jean Dufour était allé prendre un petit magnétophone, dans sa R 5, afin de ne rien perdre du captivant entretien avec le célèbre Gilles Novak. Dans la grande salle d'apparat, il avait disposé sur un trépied son appareil et mis en marche le déclencheur à retardement afin d'obtenir un cliché les montrant tous deux en train de bavarder, le micro à la main.

Dufour imaginait déjà la légende de cette photo : Notre collaborateur s'entretenant avec Gilles Novak, le spécialiste de l'étrange.

Quant à la manchette de son article à paraître dans *Le Provençal*, elle titrerait : Des fantômes templiers à la commanderie de Montfort ! Son propre témoignage et celui des gendarmes conféraient à son reportage un caractère de crédibilité certain.

Vers midi, ce n'était pas seulement d'un confrère, qu'il prenait congé, mais d'un ami.

— Je vais m'absenter pour quarante-huit heures, Jean, lui avait dit Gilles Novak, mais revenez me voir dans trois jours ; j'aurai peut-être alors d'autres précisions à vous donner sur ces... sacrés fantômes !

Dufour parti, l'Eurasienne s'étonna :

— Tu nous quittes pour quarante-huit heures, c'est vrai ?

— Non, mais comme je ne voulais pas voir Dufour débarquer à la commanderie pendant les travaux de notre Grand Conseil Capitulaire, j'ai imaginé ce mensonge pour l'éloigner. Et d'ici à la parution de son article, qui pourrait attirer d'autres journalistes sans omettre les curieux, le Grand Conseil aura eu lieu. Je resterai encore un jour ou deux puis je rentrerai à Paris. Et toi, Nancy ?

— Il se pourrait bien que je reste aussi un ou deux jours de plus, à camper pour mon plaisir dans ce ravissant coin de campagne...

Apparu sur le seuil de la salle d'apparat, Bernard Laurent avait entendu la fin de leur conversation.

— Et vous pensez que je vais vous laisser camper alors que tant de chambres sont vides, sous mon toit ? Vous êtes mes hôtes... D'ailleurs, plaisanta-t-il, vous me donnerez un coup de main pour recevoir les quelques soixante frères et sœurs attendus pour... ce « congrès » très spécial.

— Du moment que ton hospitalité est intéressée, nous aurons moins de scrupule à l'accepter !



Au cours du déjeuner, nos amis accordèrent une attention distraite aux informations du journal télévisé, mais dès qu'il fut question des deux catastrophes de la nuit écoulée, Bernard Laurent augmenta le volume du son.

Sur les premières images de ces destructions, le commentateur précisait :

« L'on se souvient qu'un jeune couple de campeurs, à la minute même où le barrage de Donzère s'effondrait, déclara avoir surpris un inconnu braquant sur ce barrage une sorte de té-

lescope ; cet appareil était équipé d'un petit tableau de commandes pourvu d'un voyant lumineux, rouge, ce qui n'est pas le cas pour un authentique télescope d'astronome amateur. Un fait nouveau tendrait à accréditer l'hypothèse d'un sabotage délibéré, perpétré à l'aide d'une arme nouvelle expulsant un faisceau d'infra-sons bien capables de causer des ravages de cette ampleur.

Mais expliquons-nous quant à ce fait nouveau. Dans le courant de la matinée, les rédacteurs en chef de divers journaux et notre direction générale recevaient un coup de téléphone anonyme dont l'auteur, s'exprimant au nom d'un mystérieux « Ordre Vert », revendiquait la responsabilité de ces sabotages ! »

Cette nouvelle, ce mensonge éhonté, frappa de stupeur Gilles Novak et ses compagnons.

« Quel est ce groupement baptisé « Ordre Vert » ? poursuivait le commentateur du JT. S'agit-il simplement d'un canular imaginé par un mauvais plaisant ? Un malade mental mégalo-mane ? Ou bien cet appel émanait-il réellement d'une organisation secrète internationale ? La DST en France et le FBI aux Etats-Unis ont immédiatement ouvert une enquête pour tenter d'identifier ce groupe occulte — si groupe il y a — afin de le neutraliser avant qu'il ne commette d'autres forfaits...

Notre page sportive sera consacrée aujourd'hui à ... »

De l'assommoir sportif infligé à haute dose aux téléspectateurs, ils se moquaient éperdument. Bernard coupa le contact et revint s'asseoir, indigné :

— Les criminels ! « Ils » ont trouvé ça pour jeter le discrédit sur nous !

— Un très mauvais chapeau qu'on nous fait porter là ! sacra Gilles Novak en enchaînant à l'intention de l'Eurasienne : Ce Chinois, venu déposer sa bombe, à la commanderie, et dont tu nous as dit qu'il appartenait à la société secrète des Hongks ? ...

— Nos pensées se rejoignent, Gilles, approuva-t-elle avant qu'il n'eût achevé.

Elle resta un instant silencieuse, comme tourmentée, puis se décida à rompre le silence :

— Les événements vécus depuis quarante-huit heures, et surtout, l'odieuse accusation portée contre notre Ordre par nos adversaires — ô combien redoutables — m'obligent prématurément à rompre le silence : j'ai été investie d'une mission spéciale par nos instances supérieures.

Cette mission consiste à assurer les liaisons, la coordination entre l'Ordre vert et une fraternité initiatique chinoise qui, dans l'ombre, lutte contre la Triade, cette société hong devenue malfélique, naguère inféodée à Mao Zedong et qui, discrètement, s'infiltré en Occident. La société Hong, financée, armée, protégée par Moscou et Tripoli, s'insère dans le terrorisme international visant à la déstabilisation, à l'affaiblissement, sinon à l'anéantissement de l'Occident.

— Au reste, le symbolisme même des Hongks est très clair, renchérit Gilles Novak. Le nom de Hong, parmi d'autres significations symboliques se traduit par « Flux », « Inondation » ; sous-entendu : déferlement sur le monde. Et le drapeau rouge, depuis fort longtemps, n'est-il pas intégré au rituel initiatique des Hongks⁽¹⁷⁾ ? Lequel drapeau rouge fut adopté — non par pur hasard ! — par Mao Zedong et ses sanguinaires gardes rouges !

Nancy approuva d'un hochement de tête.

— Tu es plus versé encore que je ne le croyais en symbolisme oriental, Gilles. C'est d'autant plus remarquable que, chez vous, très peu de gens sont au fait de ces sociétés secrètes initiatiques. L'une des plus barbares — les T'ai P'ing — au siècle dernier, ravagea seize provinces en Chine, détruisit six cents villes et entraîna la mort de plusieurs millions d'êtres humains. Cette vermine entendait tout simplement, par ces crimes, restaurer la dynastie des Mings. Le 17 juillet 1864, le chef de ces révolutionnaires — Hong Sieou-ts-iuen — assiégé dans sa citadelle de Nankin,

17 Authentique.

fit étrangler ses femmes, s'empoisonna avec ses fidèles et incendia son palais qui consuma les cadavres⁽¹⁸⁾.

Aujourd'hui, pour lutter contre l'asservissement de l'Asie et du monde par les Honges de Pékin, plusieurs sociétés secrètes — bénéfiques, naturellement — ont pour QG, Formose et Séoul. J'appartiens au comité de coordination interobédientielle de ces sociétés et c'est à ce titre que je suis affectée à l'Ordre Vert, avec, pour devoir, de dépister et mettre hors d'état de nuire d'éventuels agents honges infiltrés chez nous.

— Et l'attentat manqué de ce Chinois contre la commanderie prouve bien que des traîtres se sont glissés parmi nous ! souligna Sylvia Norton.

— Dans ces conditions, ne ferions-nous pas bien d'alerter le « Soleil » de Paris pour ajourner notre assemblée ? Qu'un traître prévienne la police et nous ferons une belle brochette si nous sommes surpris en pleine tenue ! Les apparences ne pourraient qu'accréditer l'accusation portée contre notre Ordre et l'on verrait en nous des conspirateurs !

— Je ne partage pas ton avis, Bernard, objecta le journaliste. Cette assemblée, justement, nous permettra peut-être de démasquer les brebis galeuses. Tout au contraire, si nous l'ajournons, nous conserverons le ver dans le fruit.

— Je le pense aussi, approuva la jeune Eurasienne. Il ne faut rien changer à nos plans. Les consignes qui m'ont été données par le « Soleil » de Séoul sont formelles : n'annuler la tenue qu'en cas de péril certain..., mais prévoir une sérieuse « couverture du Temple » durant notre assemblée.

Dès aujourd'hui, nous irons prévenir les frères qui campent autour de Montfort en leur enjoignant de se rendre à pied — et non pas en voiture — à notre tenue solsticiale. De la sorte, en évitant un grand rassemblement de véhicules devant et aux abords du château, nous limiterons les risques d'attirer l'attention.

— Sage précaution, opina Gilles. Mais combien d'entre eux auront-ils eu l'idée de se munir d'une arme ? Aucun, c'est probable. La « couverture » du Temple n'en sera pas facilitée !

— Qu'importe, fit la jeune femme avec un sourire entendu à l'adresse de leur hôte. En cas de nécessité, nous savons pouvoir quitter fort discrètement la commanderie.

— C'est là l'avantage de ce château du XIIe siècle, abonda Laurent. L'un des souterrains, connu du seul Conseil Suprême, débouche à deux kilomètres d'ici, en rase campagne, entre le Claou-des-Pins et Belle-Vue, dans un vallon assez sauvage. Si nous devons emprunter cette voie pour fuir, vous pourriez rejoindre vos tentes et déménager tranquillement. Quant à moi, je gagnerais mon domicile marseillais où plus d'un ami certifiaient avoir passé la soirée en ma compagnie !

— N'oublie pas, Bernard, que les gendarmes ont interrogé presque tous nos frères, à la suite... de l'explosion de « notre » Chinois ! rappela Gilles. Il faudrait donc en tenir compte et ne faire « décamper » qu'une partie des nôtres, sinon, le brusque départ de tous, durant la même nuit, paraîtrait suspect.

— Très juste. Un aspect du problème à ne pas négliger. Ce soir, Gilles, vous irez, toi, Sylvia et Nancy, démonter vos tentes pour venir vous installer ici. Cela fera donc trois campeurs de moins à évacuer par le souterrain en cas de be...

Il s'était interrompu, fixant l'angle de la pièce où, à gauche de l'entrée, venait d'apparaître l'étrange petite flamme bleue à reflets mauves.

18 Authentique.

Intrigués, ils s'en approchèrent, ainsi qu'ils l'avaient fait en début de matinée avant d'avoir été dérangés par l'arrivée des gendarmes.

La flammèche se déplaça vers la porte palière et s'immobilisa, comme pour les attendre ; ils continuèrent d'avancer et la flamme, évoluant à hauteur d'homme, descendit alors lentement l'escalier en colimaçon.

— Ne dirait-on pas qu'elle nous invite à la suivre ? s'étonna Sylvia.

— C'est très probablement cela, abonda le châtelain. Il y a cinq ans, j'ai vécu le même phénomène et cette manifestation lumineuse me conduisit au dernier étage du château, vers une cache de la cheminée où j'ai pu découvrir des documents templiers de la plus haute importance concernant le passé de Montfort et son grand maître secret Roncelin de Fos.

Au bas de l'escalier en colimaçon, la flammèche les attendait, au seuil de la salle des gardes. A la dernière marche, elle se remit en mouvement, traversa la grande salle voûtée... et parut se fondre dans la porte de la crypte.

— Qu'est-ce que cela peut bien signifier, Bernard ?

Le châtelain pris le bras de l'Écossaise et l'entraîna.

— Nous allons, je pense, le savoir...

Il ouvrit la porte et, dans l'obscurité de la crypte, ils retrouvèrent la petite flamme immobile au-dessus de la croix ancrée scellée au mur du fond.

— Curieux, mais logique, dans l'illogisme apparent des manifestations supranormales, fit Gilles Novak. La flamme a traversé la porte sans y laisser la moindre marque. Elle aurait tout aussi bien pu traverser un blindage de métal, défiant nos lois de la physique en démontrant la vanité du mot « impossible » que les ultra-rationalistes ont la détestable habitude de manier à tort et à travers ! Un jour, j'en suis persuadé, ces manifestations dites surnaturelles recevront une explication naturelle..., mais fondée sur d'autres concepts ou une autre physique aussi différente de la nôtre que celle-ci peut l'être des fumeuses théories en vigueur au Moyen Âge.

Ils s'approchèrent, fixant et la flamme et la croix, essayant de faire le vide en leur esprit afin de le rendre plus réceptif. Rien, pourtant, ne se produisit sur le plan des sensations, rythmes cardiaque ou respiratoire. Seule une vibration s'éleva, venue des profondeurs de l'imposant édifice, tandis que s'accroissait l'intensité de la flamme. La croix rayonnait elle aussi une vive lumière et, peu à peu, sur une surface rectangulaire de deux mètres de haut sur un mètre de large, le mur devint transparent ! Les pierres, les énormes pierres du mur maître s'effaçaient, disparaissaient, ne laissant à leur place qu'une ouverture sombre où ne scintillait plus que la petite flamme, éclairant l'amorce d'un étroit escalier.

Gilles avança la main, l'agita dans le vide, là où, un instant plus tôt, se trouvait le mur compact épais d'un mètre quatre-vingts ! A droite et à gauche de cette ouverture, la pierre était chaude, soumise à une vibration à fréquence rapide. Tous étaient médusés !

A la faible lumière dispensée par la flammèche, ils descendirent les marches, taillées à même le roc sur lequel était assis le château de Montfort. L'étroit escalier descendait en ligne droite ; ils comptèrent deux cents marches et, toujours précédés par leur « guide » mystérieux, ils aboutirent à une immense crypte dont la voûte de roc culminait à près de quinze mètres au-dessus de leurs têtes !

— Connais-tu ce passage secret ?

— Absolument pas, Nancy, répondit Bernard Laurent. Et ce n'est pas en sondant le mur de la crypte à la croix que j'aurais pu en soupçonner l'existence. D'ailleurs, peut-on réellement parler de passage secret ?

— Non, concéda Gilles. Le mur d'en haut est compact, énorme, solide. C'est une modification de sa structure moléculaire, de son édifice atomique le plus intime qui nous a permis de passer à son travers ! Et cela, mes amis, je me refuse à croire que nous le devons à un quelconque « esprit » frappeur ! Ce phénomène ne relève pas de la hantise..., mais d'un procédé scientifique encore loin d'être à notre portée !

— Nous aurions dû prendre une torche, remarqua, un peu tardivement, Nancy Bradley.

A peine avait-elle dit cela que la petite flamme, telle une puissante ampoule électrique obéissant à un rhéostat, augmenta graduellement son éclat pour illuminer a giorno la crypte taillée dans le roc. C'est alors qu'ils purent apercevoir, au milieu du sol, un cube translucide, d'une vingtaine de centimètres de côté.

La présence de ce volume géométrique en matière plastique, posé sur le sol rocheux, avait quelque chose d'incongru dans cette crypte secrète qui, selon toute logique, aurait dû receler bien autre chose qu'un objet aussi anachronique !

Ils s'en approchèrent, s'agenouillèrent autour de lui pour l'examiner. Sa surface brillante réfléchissait la lumière bleutée suspendue à sa verticale. Gilles se baissa davantage et attira l'attention de ses amis sur une petite cavité rectangulaire pratiquée à la base du cube, puis il s'exclama, très excité :

— Bon sang ! Mais c'est là le cube qui nous est apparu durant l'étrange expérience à laquelle nous nous sommes prêtés, dans la salle des gardes, sous la conduite de Bernard ! Rappelez-vous : nous fixions la coquille Saint-Jacques et les prolongements lumineux de ses nervures sur la voûte en ogive décentrée ; nous avons perdu l'équilibre puis, étendus sur le sol, dans un état second, des images confuses se sont manifestées à notre esprit, que nous avons ensuite confrontées !

— C'est vrai ! approuva la jeune Eurasienne. Avec plus ou moins de précision, c'est une sorte de cube qui nous est apparu... Celui-ci, à coup sûr... Mais que représente-t-il ?

— Pas la moindre idée, Nancy...

Il en palpa prudemment, du bout de l'index, la surface supérieure, sonda la profondeur de la petite cavité et se décida à le prendre en main pour l'examiner de plus près.

— Eh bien ! Pourquoi ne le prends-tu pas ?

— A toi l'honneur, Bernard, répondit Gilles en lui cédant la place, vaguement ironique.

Le châtelain saisit le cube des deux mains et fit entendre un « han » comique en s'efforçant, vainement, de le soulever.

— Parbleu, ce cube est fixé au roc, je ne sais trop comment. Pas étonnant alors si nous n'arrivons pas à le soulever !

— Une minute, fit Gilles en s'accroupissant. Quelque chose est gravé, là, juste au-dessus de la petite cavité...

Allongé à plat ventre, la surface latérale du cube au niveau de ses yeux, il distingua une inscription dont les caractères n'étaient pas plus gros que ceux d'une machine à écrire. Ses compagnons l'avaient imité, se penchant sur ces signes gravés en creux et dorés.

— C'est de l'hébreu, à coup sûr, nota la jeune Eurasienne.

— Exact, confirma Gilles. Ce sont des séphiroth⁽¹⁹⁾ ou signes-lettres chiffrés, codés, de la cabale. De droite à gauche, les deux premières se lisent : Aïn-Sôf et, au-dessous : Aur-Aëlion. Les premières évoquent l'infini, ce qui n'a pas de fin, et les secondes, la lumière, dans son sens le plus élevé qui touche à l'illumination de l'esprit. Les initiés cabalistes affirment que ces deux doubles équations renferment — ou révèlent — les postulats fondamentaux de la cabale. Tel

19 Féminin pluriel de séphira.

est le sens général..., du moins, l'un de ceux que l'on peut attribuer à ces séphiroth du Sepher Yetsira. J'avoue cependant ne pas être suffisamment versé dans ce domaine obscur de la cabale pour affirmer que c'est là le vrai sens de ces caractères. Par l'une des abstractions déroutantes dont les cabalistes ont le secret, le « n » final de ces mots — c'est-à-dire le noun — peut avoir une signification, une valeur négative ou positive.

Le journaliste réfléchissait, tracassé par cette inscription ; intuitivement, il lui soupçonnait un autre sens dont il ne parvenait pas à cerner la valeur.

— Tiens ! s'étonna Nancy en examinant la face gauche du petit cube. Il y a là une autre lettre de l'alphabet hébreu : Ghimel.

— Et une autre ici, sur la face droite, annonça Sylvia, mais je ne connais pas cette langue.

Gilles alla examiner ces deux faces, puis la dernière, opposée à celle au bas de laquelle s'ouvrait la petite cavité.

— C'est vraiment bizarre, avoua-t-il. Ces trois nouvelles inscriptions : Ghimel, Lâmed et Schîn sont des lettres-nombres qui expriment différents types de mouvement, le Schîn étant le plus important de par sa valeur cabalistique proche du divin...

— Pour moi, c'est vraiment de l'hébreu ! confessa Bernard Laurent.

Graduellement, l'intensité de la flamme diminuait au-dessus de leurs têtes pour se stabiliser à son éclat initial. La petite flamme se mit à osciller dans les ténèbres et tous se relevèrent en hâte pour la suivre, peu désireux de séjourner davantage dans cette crypte mystérieuse où ce cube translucide soulevait tant d'énigmes...

Ce cube gravé d'inscriptions cabalistiques dont Gilles soupçonnait, sans la comprendre encore, une signification d'une importance exceptionnelle, peut-être même fantastique !

CHAPITRE VI

Le reste de la journée s'écoula sans autre incident ni manifestation.

Le soir venu, le dîner s'achevait dans la grande salle d'apparat aux fenêtres largement ouvertes sur un ciel mauve incendié des derniers rayons du couchant.

— Je n'arrive pas à comprendre la signification de cette étrange aventure, bougonna Bernard Laurent en servant à ses hôtes un cognac Denis Mounié d'une blondeur alléchante. Cette petite flamme nous a conduits vers une crypte inconnue, soit ; mais pourquoi nous en fit-elle ressortir ensuite sans nous avoir fait découvrir un élément nouveau capable de nous éclairer ? Après notre sortie, le mur s'est reformé, intact, comme il m'est toujours apparu, avec sa croix ancrée.

— Il s'agissait pour nous d'être informés de l'existence de cette crypte, cela paraît évident mais, je le reconnais, cette révélation ne nous sert pas à grand-chose dans la mesure où la voie d'accès nous est interdite. Au demeurant, la crypte est vide, hormis ce petit cube en matière plastique opalescente, scellé au sol et dont nous ignorons la raison d'être. Cependant, nous pouvons tenir pour certain que la crypte et le cube, dans un avenir indéterminé, joueront un rôle capital pour l'Ordre Vert, sans cela, ce lieu secret ne nous aurait pas été révélé.

En outre, poursuivit Gilles Novak, toutes les manifestations de « hantise » dont ce château templier est le siège ne relèvent pas du surnaturel, mais bien d'un domaine rationnel, physique ou cartésien, même si celui-ci s'écarte de nos conceptions actuelles..., ou les dépasse.

Il est, de par le monde, des hauts lieux qui jouissent d'une sorte de protection occulte, d'un rayonnement spirituel ou psychique exceptionnel. La cathédrale de Chartres et le mont Saint-Michel, situés sur des « nœuds de forces » électro-telluriques ou cosmo-telluriques en sont des exemples. Cela vaut aussi pour certains mégalithes : menhirs, dolmens, cromlech et autres sites druidiques, celtiques, gaéliques, tel Stonehenge, dans la Salisbury Plain, en Angleterre. La commanderie templière de Montfort appartient à cette catégorie de hauts lieux imprégnés de mystère et où d'étranges phénomènes se produisent.

Concernant la protection occulte dont bénéficient ces hauts lieux, il me souvient notamment d'un certain château templier dont le propriétaire, voici vingt ans, fut pressenti par un acheteur anglais. Le châtelain était peu chaud pour vendre son domaine, bien que l'offre de l'acquéreur fût mirifique. Maintes fois sollicité, le châtelain finit par donner son accord, sur quoi l'Anglais s'empressa de regagner la Suisse pour y retirer les fonds nécessaires à la transaction. Sur le chemin du

retour, l'infortuné acheteur en puissance tomba de la cabine d'un téléphérique et se tua⁽²⁰⁾. Ainsi, le trésor — pas nécessairement constitué d'or ! — probablement caché dans ce château templier fut-il préservé et attend encore celui ou ceux qui seront dignes de le recevoir.

Bernard Laurent hocha la tête, approbateur.

— Ici même j'ai maintes fois remarqué des gens bizarres venus rôder autour du château et ces touristes n'avaient pas tout à fait l'air d'être des touristes ! J'en ai même surpris qui, durant la nuit, venaient creuser au pied de la tour⁽²¹⁾ !

— C'est fou ce que l'archéologie passionne les gens ! soupira l'Eurasienne, pince-sans-rire. Un peu partout, des groupements de jeunes ouvrent des chantiers destinés à restaurer des chefs-d'œuvre en péril. Cela est méritoire. Mais savez-vous, par exemple, que, sur les sites templiers en particulier, l'on a fréquemment remarqué des étudiants ... chinois ? Est-ce là simple coïncidence ?

— Après la découverte de cet agent de la société Hong chargé de faire sauter le château de Montfort et avec lui l'assemblée de l'Ordre Vert, cela prend évidemment une curieuse résonance ! admit Gilles Novak. Que les Honges veuillent discréditer l'Ordre Vert et si possible l'anéantir, je le conçois puisque nos concepts pacifiques s'opposent à leurs visées hégémoniques. Mais en quoi les sites templiers les intéressent-ils ? Je cherche en vain jusqu'ici, dans ma mémoire, un détail qui m'échappe, un détail capital qui me permettrait de mieux comprendre cet intérêt inattendu. Cette énigme évoque en moi un souvenir confus, vague réminiscence d'une lecture, d'un document, dont le contenu me reviendra, j'en suis sûr. Je suis de même persuadé que c'est ici, à Montfort, que réside le grand secret de l'Ordre du Temple ...

Bernard Laurent opina, songeur.

— Montfort fut, en effet, un haut lieu de l'Ordre templier, mais nullement sur le plan de ses activités visibles. En 1281, par exemple, Roncelinus ou Roncelin de Fos franchit tous les degrés de l'initiation et devint le Grand Maître occulte du Temple ... , qui approchait d'ailleurs de sa fin. Il y avait donc une double articulation, l'une visible et connue, ayant pour Maître commandeur Thibaud Gaudin jusqu'en 1295, auquel succéda Jacques de Molay et l'autre, secrète, ayant pour Grand Maître Roncelin auquel on doit les fameux préceptes secrets de l'Ordre. Préceptes préconisant de se méfier des gens d'église, trop enclins à se rendre complices de la couronne, ce qui fut malheureusement démontré, douze ans plus tard, avec le pape Clément V, velléitaire et lâche, qui se plia à la volonté de Philippe le Bel et laissa martyriser, massacrer les templiers. Selon ces préceptes, les lieux d'initiation devaient être secrets, souterrains et les cérémonies s'y dérouleraient à l'insu des ecclésiastiques admis dans l'Ordre.

Et l'on conçoit parfaitement l'utilité de ces précautions si l'on sait, par exemple, que l'article cinq de ces préceptes secrets était rédigé en ces termes : Vous qui êtes les temps de Dieu, construits sur les fondements de la Sagesse et de la Sainteté antique, sachez que Dieu ne fait point de différence entre les personnes, chrétiens, juifs, grecs, sarrazins, romains, francs ou bulgares, parce que tout homme qui prie Dieu est sauvé .

Gilles Novak hocha la tête.

— Professer une telle fraternité universelle n'était évidemment pas du goût de l'Eglise, hostile aux Juifs, Sarrazins et autres étrangers lors même que le Temple, véritable héritier du Christ Solaire selon la voie Johannite, caressait l'espoir d'unifier un jour les peuples, en commençant par l'alliance de la « croix et du croissant », c'est-à-dire l'union avec les musulmans, dont les dignitaires initiés tenaient les templiers en haute estime. Maints épisodes historiques le prouvent,

20 Authentique.

21 Authentique.

durant le séjour du Temple en Terre Sainte⁽²²⁾.

Non, les templiers, humanistes avant la lettre, véritables détenteurs de la sagesse antique, étaient trop évolués, trop purs et justes pour adopter les vues étroites, mesquines, délibérément rétrogrades des suppôts de l'Inquisition qui allaient bientôt les martyriser, les supplicier avant d'ordonner l'abolition de l'Ordre. Toutefois, si nombre de chevaliers périrent dans les plus abominables tortures, l'Ordre survécut. Un élément historique en fait foi.

En 1314, le chevalier Geoffroy de Gonneville, arrêté avec bien d'autres frères dont le grand maître Jacques de Molay, avoue tout ce qu'on veut lui faire avouer. Il échappe ainsi au bûcher sur lequel mourra de Molay et est emprisonné... , puis disparaît, comme devait disparaître Roncelin de Fos. Nous le retrouverons en Dalmatie trois ans plus tard, où il réunit un convent secret rassemblant les commandeurs et dignitaires échappés au massacre.

— De ce convent secret, enchaîna Bernard Laurent, date la survivance occulte de l'Ordre du Temple dont certains rameaux eurent pour héritiers directs ou indirects divers groupes ou sociétés initiatiques bénéfiques : l'Ordre Vert est de ceux-là. Autant de fraternités qui se prévalent d'un héritage spirituel ou doctrinal commun dont les plus lointaines racines plongent dans l'enseignement des initiés esséniens, auxquels saint Jean et Jésus furent liés, ou bien dans celui d'autres initiés, tel Hiram, le maître architecte du sage Salomon.

Le tintement grêle de la cloche de l'église se fit entendre dans le calme de la campagne varoise. Gilles consulta son chronographe :

— Dix heures. La nuit est maintenant tombée. Nous allons pouvoir récupérer nos affaires, plier nos tentes et prévenir les autres de ne pas s'inquiéter de notre départ.

La jeune Eurasienne se leva, elle aussi, disant à la rousse Ecossaise :

— Si tu le veux, nous pouvons aussi démonter la tente et la ramener avec tes affaires ? Cela te permettra de nous attendre avec Bernard... et de faire la vaisselle !



Ayant laissé Nancy à sa tente, Gilles gagna la sienne et à la lumière d'une grosse lampe électrique, il commença de caser son matériel de camping dans une valise. Il la porta dans sa voiture, laissée au bord du chemin et, avant d'aller démonter sa tente, fit un crochet pour voir où Nancy en était de ses préparatifs.

— Je suis prête dans une minute, Gilles, le rassura-t-elle. Tu peux retourner à ta ...

Elle se tut, intriguée par ce curieux bruit sourd ou grondement étouffé qui leur parvenait. Au moment où ils soulevaient le rabat de toile, une violente lueur éclata au-delà du petit bosquet d'arbres : un cône de lumière pourpre venait de volatiliser la tente de Gilles Novak !

Ce dernier eut alors un réflexe extrêmement rapide ; il bondit vers le fond de la tente, en souleva la toile à deux mains et chuchota :

— Vite, Nancy, file par là ! Cours vers la voiture et ne t'occupe pas de moi.

Il lui fit passer sa valise, se coula sous la toile à son tour et s'enfuit. Courbé en deux, il contourna le bosquet et se tapit à plat ventre, surveillant à travers les buissons la faible lumière de la lampe restée allumée sous la tente de Nancy.

Une ombre se détacha du sous-bois, s'avança, braquant devant elle ce qui pouvait passer pour un court bazooka. Soudain, de celui-ci jaillit un épais dard de feu, lequel incendia la tente en un clin d'œil, comme si elle avait été imprégnée d'éther.

22 Authentique.

Ayant assisté à la destruction de sa propre tente, un instant plus tôt, Gilles avait fermé les yeux, échappant ainsi à l'éblouissement. De la sorte, immédiatement après l'éclair aussi puissant que celui d'un flash électronique, il put aisément distinguer la silhouette de l'inconnu..., qui maintenant s'avavançait dans sa direction. Lorsqu'il passa devant le buisson où il se dissimulait, Gilles bondit sur lui et, du tranchant de la main, lui administra une formidable manchette à la base de la nuque qui l'envoya face en avant dans l'herbe. L'individu, trapu et avec un cou de taureau, avait résisté à cette manchette qui l'avait simplement étourdi pendant quelques secondes. La figure dans l'herbe, il se retourna d'un bond..., et reçut alors en plein nez le canon évasé de son arme thermique maniée par Gilles avec l'habileté d'un vieux joueur de golf ! Cette fois, la violence du choc le renvoya brutalement en arrière, étendu pour le compte.

A un bruit de branchages derrière lui, le journaliste qui fit volte-face pour voir accourir, rasuré, Nancy, David Hawkins et un homme qu'il ne connaissait pas.

— Tu n'es pas blessé ?

— Non, Nancy... Mais tu aurais dû te cacher au lieu de t'exposer comme tu l'as fait pour prévenir David. De toute manière, l'incendie des deux tentes l'aurait réveillé...

— C'est bien ce qui s'est passé, Gilles, répondit l'Anglais. Je sortais de ma tente quand Nancy est arrivée. Je te présente le frère Bud Murray, de San Francisco.

Avisant le volumineux fusil que tenait encore le journaliste, il ajouta :

— C'est avec ça que le type a incendié vos tentes ?

— Oui. Un modèle d'arme thermique sûrement pas en vente dans les supermarchés !

La torche braquée sur le visage tuméfié de l'agresseur, Nancy s'exclama :

— Mais... C'est un Chinois !

— Un de plus, soupira Gilles en collant son oreille sur sa poitrine. Je crois bien qu'il est allé rejoindre ses ancêtres. Sa tête a cogné sur cette pierre ; je voulais simplement l'assommer, pas le tuer...

— Lui voulait bel et bien te tuer, et tuer d'autres frères aussi, rétorqua Bud Murray de sa voix rocailleuse.

Il le fouilla et ne trouva sur lui que quatre pièces de monnaie en cuivre, percée d'un trou rectangulaire, qu'il montra à la jeune Eurasienne :

— Les quatre sapèques chinoises. Cela ne te dit rien, Nancy ?

— La marque de reconnaissance des Hongks !

— Bon Dieu ! jeta Novak. L'herbe brûle autour des tentes incendiées par ce chien !

S'élançant vers le plus proche foyer d'incendie, ils virent accourir l'Hindou Ram Mohan qu'accompagnaient une jeune femme et un homme au teint hâlé, aux cheveux noirs et crépus. De minute en minute, d'autres adeptes de l'Ordre Vert, attirés par les flammes, se joignirent à eux pour faire la chaîne, depuis la rivière, avec des seaux de toile ou toute sorte de récipients. En moins d'une demi-heure, leurs efforts conjugués vinrent à bout des flammes.

Les bras, le visage noircis, les yeux rougis, ils purent alors s'accorder une minute de repos mise à profit par Ram Mohan pour présenter ses compagnons : la jeune femme brune, dont le revers de la chemise kaki s'ornait d'une broche d'argent représentant la Thora⁽²³⁾, venait d'arriver de Tel-Aviv. L'homme à la peau hâlée, aux cheveux noirs et crépus se nommait Abou Ghannoun et était originaire de Damas. Deux ressortissants de pays hostiles — Israël et la Syrie — pourtant unis en fraternité au sein de l'Ordre Vert !

23 Rouleau en parchemin contenant le *Pentateuque* et la *Loi Mosaique* ; livre sacré en usage dans les synagogues, particulièrement le samedi (jour du Sabbat).

— Espérons que ce début d'incendie et les violents éclairs de cette arme n'auront pas attiré l'attention des villageois ! soupira l'Hindou. Et maintenant, mes frères, qu'allons-nous faire du cadavre de cet ennemi ?

Bud Murray prit en main le lourd fusil thermique, dont l'énorme culasse était gravée de caractères chinois.

— Nous allons l'essayer..., sur son propriétaire ; c'est le plus sûr moyen, pour nous, d'en être débarrassé...

Parvenue auprès du Hong, Nancy posa sa main sur l'arme que tenait l'Américain :

— Bud, je revendique le droit de faire cette besogne. Je te le demande fraternellement, au nom de mon père, assassiné par la Triade à Séoul.

L'ombre d'un sourire triste erra sur les lèvres de Bud Murray.

— Je t'accorde ce droit, Nancy, au nom de mon grand-père qui, lui aussi, est mort, à Frisco en 1936, par la faute des Hong. Il était policeman ; alors que, avec plusieurs de ses collègues, il traquait un terroriste hong dans un souterrain du quartier chinois de Frisco, ses complices, derrière eux, débloquent des vannes, inondant le souterrain où ils périrent noyés⁽²⁴⁾.

Nancy Bradley, mâchoires serrées par la haine à l'évocation de ces pénibles souvenirs, tâtonna et finit par trouver le cran de sûreté de cette arme nouvelle. Puis elle pressa la détente.

Avec un bourdonnement sourd, un cône de feu fusa du canon, précédé d'un éclair orange. Presque instantanément, le corps fut carbonisé et se tassa, dessinant sur le sol une silhouette de cendre noirâtre que deux seaux d'eau suffirent à disperser, à mêler à la terre.

— Et de deux ! conclut froidement la jeune Eurasienne avec une pensée à la mémoire de son père martyrisé par les Hong.

— Ce fusil thermique, où allons-nous le cacher ? s'inquiéta Bud Murray.

— A la commanderie de Montfort, répondit le journaliste. Nancy et moi y sommes installés, avec Sylvia Norton. Demain soir, au cours de la tenue du Grand Conseil, nous aviserons sur les dispositions à prendre pour mettre en lieu sûr cette arme... Et pour l'étudier en détail.

— Une chance inouïe que la lumière laissée sous vos tentes ait pu faire croire au Hong que vous étiez dessous ! remarqua l'Hindou. Et si tu n'avais pas rejoint Nancy dans sa tente, Gilles, tu périssais à coup sûr !

— Rôti à point ! grimaça Novak, songeur soudain.

— A quoi penses-tu ? s'étonna la jeune Eurasienne.

Tiré de ses cogitations, il lui sourit, apparemment détendu.

— A ta lenteur à préparer tes affaires, tout à l'heure. Cela nous a sauvé la vie !

L'Eurasienne lui jeta un regard en biais, peu convaincue par sa réponse. Pourquoi ce mensonge ? Quelle pensée avait-il préféré garder pour lui !...



Une nouvelle journée s'était écoulée et rien, dans le comportement des habitants de Montfort, n'autorisait à supposer que l'incident de la nuit avait eu des témoins, depuis le village.

Au château, dans la longue salle d'apparat, une soixantaine de sièges avaient été disposés, face à un podium occupé par une table et sept cathèdres. Une tenture de velours bleu ciel avait été suspendu derrière cette table, ornée en son centre d'un écusson, emblème de l'Ordre Vert :

24 Authentique : des épisodes de ce genre ont réellement eu lieu à San Francisco, avant la dernière guerre mondiale.

un globe terrestre ceint d'une chaîne dont les maillons étaient formés par trois épées réunies en triangle. L'ensemble représentait la chaîne de fraternité qui, par-delà les frontières et sans soucis de convictions religieuses ou de couleur de peau, unissait les membres de l'Ordre. Dominant le globe, une croix templière étincelait, répandant sur la Terre ses rayons bénéfiques.

Arrivés individuellement depuis 21 h, les adeptes garnissaient les rangées de sièges et bavardaient entre eux, à mi-voix. Venus de tous les horizons confessionnels ou raciaux — chrétiens, juifs, musulmans, bouddhistes, déistes ou libres penseurs ; originaires d'Afrique, d'Europe, des deux Amériques ou d'Asie — tous se reconnaissaient pour frères, solidaires d'un idéal commun et tolérants envers les autres hommes, dans la mesure où ceux-ci ne portaient point atteinte à leurs semblables.

Gilles Novak avait pris place vers les derniers rangs ... , par précaution, ignorant qu'il était du cérémonial d'ouverture et espérant ainsi imiter ses compagnons, répéter leurs gestes sans trop risquer de se faire repérer par sa méconnaissance du rituel.

Il chercha des yeux Bernard Laurent, Nancy et Sylvia mais ne les trouva pas ; devait-il en conclure à leur appartenance aux hauts grades, au rang des dignitaires de l'Ordre qui, d'un instant à l'autre, iraient occuper les sièges disposés sur le podium ?

Son regard rencontra celui de Ram Mohan assis derrière lui, au bout de la rangée. L'Hindou ébaucha un sourire entendu qui pouvait vouloir dire : le moment est enfin arrivé de cette exceptionnelle tenue pour laquelle, de tous les coins du monde, les frères se sont rassemblés.

Les lumières s'éteignirent et seule subsista une petite lampe — que Gilles n'avait pas remarquée — au-dessus de la croix templière de l'emblème de l'Ordre. Un coin de la tenture se souleva, livrant passage à un homme d'une cinquantaine d'années, distingué, très brun, vêtu d'un complet de flanelle claire arborant sur la poitrine, suspendu à un large ruban doré, passé autour du cou, un écusson frappé aux armes de l'Ordre Vert. Il prit place sur la cathèdre centrale, derrière la table et la tenture se souleva de nouveau pour livrer passage à Nancy Bradley, Sylvia Norton, Bud Murray, Bernard Laurent, Abou Ghannoun, le Syrien et l'Israélienne Myriam Béréby. A l'instar du Grand Maître commandeur, ils portaient une écharpe, non point dorée comme la sienne, mais verte à liseré d'or.

Trois femmes et quatre hommes composaient donc le chiffre suprême de cet Ordre. Ce chiffre sept, éminemment symbolique, ne pouvait surprendre le journaliste.

A leur entrée, la lumière se ralluma et les assistants se levèrent, portant la main droite sur l'épaule gauche, salut rituel auxquels les sept dignitaires répondirent avant de s'asseoir sur les cathèdres.

En dépit de son attitude aussi digne que celle des véritables adeptes, Gilles Novak ne se sentait pas tellement à l'aise : parmi tous ces inconnus qui l'environnaient, l'un d'eux était assurément l'envoyé de Paris, le représentant officiel de la branche française de l'Ordre. Ce pouvait être Bernard Laurent, domicilié à Marseille. Or, Gilles s'était présenté au châtelain, à Nancy, à Sylvia et à quelques autres comme étant « L'Acacia de Paris ». Pourrait-il, sans se trahir, continuer d'assumer ce rôle ? Il pouvait peut-être l'espérer, à la condition que l'authentique représentant de Paris n'eût point à se nommer, par exemple à l'occasion d'une intervention.

Accaparé par cette inquiétude, Gilles réalisa à contretemps que l'assistance venait de rompre le salut avant de s'asseoir. Il abaissa vivement son bras lui aussi et s'apprêtait à s'asseoir lorsque le Grand Maître commandeur l'interpella sur un ton de reproche mais avec indulgence :

— Frère Novak, tes pensées sont ailleurs. Cela n'est guère favorable à la formation de l'égrégore propre à toute assemblée initiatique.

Après une seconde de stupeur indécise, le journaliste se releva tout à fait, se remit en position de salut rituel et répondit, d'une voix qu'il s'efforça de raffermir :

— C'est exact... Et j'en suis profondément navré.

Avec un geste d'apaisement, le Grand Maître ajouta :

— Des pensées parasites viennent parfois distraire notre concentration mentale, au début des tenures. Aussi bien, nul ici ne t'en tiendra rigueur. Et, pour preuve de cette compréhension, si mes frères et sœurs du conseil suprême n'y font point d'objection, c'est à toi que nous accordons le soin d'ouvrir la cérémonie rituelle.

Les dignitaires qui l'entouraient opinèrent d'un signe de tête.

« Le piège ! songea immédiatement le journaliste. Mon inattention d'un instant aurait-elle suffi à me trahir ? Je me refuse à le croire. Donc, pour une raison que j'ignore, cet homme-là savait. »

— Voyons, frère Novak, tu ne peux décliner cet honneur ? s'étonnait le Grand Maître sans se départir cependant de sa bonhomie. Le Conseil t'a jugé digne d'ouvrir le rituel. Viens donc te placer comme il se doit à la droite du podium et, quand il sera l'heure, remplis ton office.

Incapable de se dérober à cette invitation, Gilles alla donc prendre la place qui lui avait été assignée, au pied du podium et face à l'assistance... A l'assistance qui manifestait un étonnement grandissant.

— Mes frères, mes sœurs, poursuivit le commandeur, avant de procéder à l'ouverture de notre tenue, je me dois de vous dire toute la joie que j'éprouve à vous revoir. Bien sûr, vos vêtements de campeurs, de vacanciers volontairement négligés, jurent assez dans cette assemblée ; nous sommes habitués à plus de solennité. Mais, cette année, en raison du caractère exceptionnel de notre Grand Conseil Capitulaire, il ne pouvait être question de vous y convier en tenue rituelle avec vos ornements et grades respectifs.

Notre assemblée solsticiale sera donc différente des précédentes car, pour nous, l'heure des grandes décisions va sonner. Les menées agressives des Honges vont désormais nous contraindre à nous défendre et à défendre ainsi les hommes libres, nos frères, quelles que soient leurs convictions religieuses ou leur pigmentation.

Vous ne l'ignorez pas, les Honges sont responsables de la destruction du barrage de Donzère et de la centrale atomique de Brookhaven, catastrophes criminelles ; avec un machiavélisme bien propre à leur secte, ils se sont empressés d'en rejeter sur nous la responsabilité ! Déjà, la presse, la radio, la télévision, partout s'interrogent sur ce mystérieux Ordre Vert qui fait ainsi dans le monde une entrée fracassante et sanglante à la fois.

Dorénavant et selon nos moyens, nous rendrons coup pour coup, avec usure si cela est possible. Nous étudions d'ailleurs divers plans d'action visant à appliquer à l'endroit des Honges cette loi du talion. A une époque où l'homme est un loup pour l'homme, l'heure n'est plus où l'agneau pourrait encore, par sa vertu édifiante, amener la paix dans le cœur de ceux qui veulent saper, dans leurs diversités, les structures du monde libre.

Le Grand Conseil et moi regrettons qu'ils nous faille entrer en lutte, même sur le plan occulte, avec la Triade ; le moment paraît prématuré... pour nous. En effet, les Honges, protégés, financés par Moscou et Tripoli, disposent d'armes nouvelles, tel ce fusil thermique que nous devons à la courageuse conduite de notre frère Novak ; tels aussi ces canons à infra-sons, responsables des destructions que vous savez. La Triade a donc sur nous l'avantage d'être équipée d'armes récemment sorties des laboratoires soviétiques.

Quant au domaine financier, fort heureusement, nous sommes à l'abri du besoin : nos recherches ésotériques, symboliques et celles de nos prédécesseurs nous ont permis de découvrir divers « dépôts » laissés par l'Ordre du Temple... Des profanes parleraient de « trésor » et ils n'auraient pas tort puisqu'il s'agissait de dépôts d'or alchimique !

Maintenant, mes frères et sœurs, interrompons ici ces digressions, fit-il en parcourant du regard l'assistance pour fixer ensuite son attention sur le journaliste. Frère Novak remplis ton office et procède à l'ouverture rituelle de notre Grand Conseil Capitulaire...

Toujours debout et immobile à droite du podium, point de mire de l'assemblée qu'il devinait hostile, à présent, Gilles Novak refoula crainte et angoisse pour faire face à ses accusateurs. Ce fut d'une voix ferme, avec une lueur amusée dans le regard qu'il s'adressa à la fois au Grand Maître et à ses pairs :

— La minute de vérité a sonné. Bien entendu, vous avez remarqué tout à l'heure mon ignorance quasi complète de votre rituel. Je ne sais, en la matière, ni lire, ni écrire et même épeler ! Je ne sais pas davantage si le tutoiement est admis à votre égard, fit-il à l'adresse de celui qui présidait à la chaire du Grand Conseil.

— Il est admis, Gilles Novak, acquiesça celui-ci, vaguement intrigué par son assurance. Nous t'écoutons...

— Soit. Lorsque vous m'avez demandé de venir ici à la droite du podium, l'expression surprise de l'assistance m'incita à penser qu'il s'agissait d'une manœuvre — étrangère au rituel — destinée à me confondre..., un peu plus tard. Ce que vous venez de faire. C'est vrai, ordinalement parlant, je ne suis pas des vôtres, bien que mes pensées soient en parfait accord avec votre idéal.

— Tes pensées de même que tes écrits, approuva le commandeur en l'invitant à poursuivre. Incidemment, Gilles nota le tutoiement et le considéra comme une marque d'estime.

— Il y a quinze jours et pendant une semaine, chaque nuit, un rêve étrange m'assaillit, me suggérant de me rendre à Montfort. Cédant à cette injonction curieuse dont l'origine m'échappait, je vins camper au bord de l'Argens. Là, le hasard me permit de noter certains indices singuliers sur les mâts de tente de mes voisins. L'un arborait un chardon, David Hawkins, Sylvia Norton un dodécaèdre, Nancy Bradley une rose, Ram Mohan un nœud parfait. Familiarisé avec le symbolisme et ayant surpris un échange de signes et de paroles de reconnaissance entre David et Nancy, je compris immédiatement qu'il s'agissait d'adeptes d'une société secrète. J'ai donc coupé une branchette d'acacia — la plante qui marquait la tombe d'Hiram, l'architecte du temple de Salomon — pour en orner le mât de ma tente.

— La suite m'a été rapportée par les frères et sœurs dont tu viens de citer les noms, Gilles Novak. Je rends hommage à ta franchise, mais pourquoi t'es-tu frauduleusement mêlé à nous ?

— Dans le but, encore mystérieux, d'obéir à cette étrange consigne psychique perçue au cours de rêves successifs, répondit-il. Ces mêmes rêves hantèrent d'ailleurs les nuits de David Hawkins, Nancy, Sylvia et Bernard Laurent, tu ne peux l'ignorer. Eux aussi se plièrent à ces inexplicables consignes d'avoir à se rendre à Montfort avant le vingt-quatre juin, date du solstice d'été. Et si toi-même, Vénérable Maître commandeur, tu n'avais pas fait un rêve identique, reçu et respecté ces consignes identiques, aurais-tu choisi cette commanderie templière pour y tenir, d'une façon si peu orthodoxe, le Grand Conseil Capitulaire de l'Ordre Vert ?

Le haut dignitaire cilla, surpris par l'aplomb et la ferme conviction de ce « profane » qui semblait lire en lui comme à livre ouvert !

— Ta perspicacité est assez extraordinaire, Gilles Novak ! finit-il par admettre. C'est parfaitement exact : tous, ici, nous avons reçu ces messages psychiques ... , étrangers à notre psychisme, et qui parlaient d'un adepte inconnu, source de suspicion au sein de notre Ordre. Serais-tu cet adepte inconnu ?

— Il serait présomptueux de ma part de le prétendre, sourit-il. Néanmoins, une chose effarante ne peut être contestée : tous les membres de l'Ordre Vert, plus le profane que je suis, ont été, en quelque sorte, « téléguidés » vers Montfort ! D'où venait ce message que nous avons reçu et pourquoi l'avons-nous reçu ?

Le Grand Maître commandeur soupira.

— C'est là une irritante énigme, cependant, l'étrangeté même de... ce « téléguidage » vers Montfort m'incite à penser que sa solution nous sera fournie avant le lever du soleil, en cette courte nuit de solstice d'été...

Il sonda son regard et ajouta :

— Gilles Novak, je te tiens pour un homme libre et pour un honnête homme. Tes écrits, ta conduite courageuse en maintes circonstances, ta lutte permanente contre l'obscurantisme des pontifes, tout en toi te désigne à nous comme un frère digne d'être initié à notre Ordre. Mais le cœur peut se tromper. De graves soupçons pèsent encore sur toi, infondés, je le souhaite sincèrement. C'est pourquoi, jusqu'à plus amples inform...

Une vibration sourde l'interrompit et tous, dans l'assistance, éprouvèrent un malaise bizarre qui, peu à peu, se mua en douleur ; une douleur vive qui fouaillait leurs viscères et battait dans leur crâne...

CHAPITRE VII

Vers deux heures du matin la place Beauvau, bien qu'au cœur de Paris, n'est pas très encombrée par la circulation ; aussi, les deux agents en faction devant la grille monumentale du ministère de l'Intérieur furent-ils surpris d'entendre, venant de l'avenue de Marigny, un bruit passablement bizarre pour un moteur d'automobile. Pour faire ce bruit-là (« cataclac — cataclac — cataclac »), le conducteur avait sûrement coulé une bielle !... Il n'y avait pourtant personne, sur l'avenue, aucun véhicule ; quant à ceux qui circulaient sur les Champs-Élysées, ils étaient trop loin pour que leur bruit de moteur parvienne jusqu'à la place Beauvau.

Soudain, les policiers réalisèrent, interdits : c'était là un bruit de galop, celui d'un cavalier qui, courbé sur sa monture, avançait sur le large trottoir de l'avenue, le long du palais de l'Élysée ! Jusqu'ici, la perspective des arbres l'avait caché à leur vue.

— Ma parole ! s'exclama le brigadier. Il est fou, ce type-là, de se balader à cheval en pleine nuit !

Le cavalier tourna bride sur la gauche, traversa la place Beauvau, évita de justesse une BX qui débouchait de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et cabra sa monture devant la grille du ministère. Les deux agents en restèrent sans voix, roulant des yeux effarés.

Le torse enveloppé dans une cotte de mailles, coiffé d'un heaume médiéval, l'épée au côté ; de sa main au gantelet de fer, il retira de dessous son ample manteau blanc un pli cacheté pour le tendre au brigadier.

— Por ton chef, le menistre. Faz vivement !⁽²⁵⁾

Interloqué, le policier prit la missive sans quitter des yeux cet étrange cavalier semblant tout droit issu d'une gravure du Moyen Age et interpella :

— Dites donc, vous ! Qu'est-ce que c'est que cette comédie ? Vous ne savez pas qu'il est interdit de circuler à cheval dans la capitale ? Vous vous croyez peut-être au bois de Boulogne ? Allez, descendez et suivez-moi !

Le cavalier éclata d'un rire tonitruant, éperonna sa monture et partit à bride abattue. Une jaguar qui débouchait à vive allure de la rue des Saussaies n'eut même pas le temps de ralentir : le cavalier bondit par-dessus son capot et fonça sur l'avenue de Marigny cependant que le conducteur, un blondinet-gâcheuse, battait des paupières et bêlait une injure à l'adresse de « cette grosse vilaine de brute » !

25 Pour ton chef, le ministre. Fais diligence !

Les deux policiers, eux aussi, battaient des paupières, mais d'une façon plus virile.

— Eh ! s'exclama soudain le brigadier, songeur. Vous avez dû voir la télé, hier soir ? Je parle du journal télévisé.

— Oui, s'étonna l'agent avant de réaliser. Bon sang ! Vous voulez parler de cette histoire... de cavaliers templiers que des gendarmes et plusieurs personnes disent avoir vus, près de je ne sais plus quel bled du Var ?

— Exactement ! Et le « nôtre » ressemblait assez à un croisé ou à un templier, avec son manteau blanc et la croix rouge qu'il portait sur l'épaule gauche.

Il reporta son attention sur l'enveloppe fermée par des cachets de cire rouge, frappés au sceau du Temple, et soupira.

— Ce type-là était sûrement un dingue... Mais nous allons tout de même remettre ce message au chef de cabinet. A lui de prendre la responsabilité de réveiller le ministre.



A Montfort, dans la grande salle d'apparat, Gilles Novak et tous les membres de l'Ordre Vert chancelaient, terrassés par la souffrance ; inondés de sueur, les dents serrées, le crâne vrillé par une douleur épouvantable, ils étaient au bord de l'évanouissement tandis que les vibrations s'intensifiaient.

Un tableau se détacha du mur, tomba sur le sol. Des bibelots, sur une étagère, se brisèrent, d'autres s'écrasèrent sur le parquet. Subitement, les vibrations cessèrent ; le silence revint, lourd, étrange après ces minutes d'angoisse et de souffrance.

Le corps, les membres meurtris, éprouvant une violente migraine, les victimes de ce phénomène s'entre-regardaient, hébétées.

— Que s'est-il passé ? murmura Nancy Bradley en s'appuyant à la table, encore étourdie.

— Le château a subi une attaque... aux infrasons, répondit Gilles en s'épongeant le front, le cou, avec son mouchoir.

— Comme pour Donzère et Brookhaven, alors ! s'exclama le Grand Maître. Les Honges, naturellement ! Mais à qui, finalement, devons-nous d'avoir été épargnés ?

De nouveau, l'angoisse les assaillit : les vibrations venaient de reprendre ! Cette fois, pourtant, rien ne se produisit, nulle onde de souffrance ne venait fustiger leurs entrailles, marteler leur crâne.

— Ces vibrations diffèrent des précédentes, nota le journaliste. Elles ressemblent davantage à celles que nous avons perçues, une nuit, dans la salle des gardes.

Le châtelain opina, intrigué.

— Ce sont bien les mêmes, Gilles.

D'un commun accord, ils ouvrirent les fenêtres et scrutèrent la nuit tandis que Gilles allait, dans le tiroir d'un meuble, récupérer son automatique avant de rejoindre Bernard Laurent, Nancy et le commandeur penchés à la fenêtre de droite. Une lueur apparaissait, en bas, provenant de derrière la tour, sur la droite.

— Eh ! Regardez vers la gauche ! lança quelqu'un.

Ils tournèrent la tête et virent alors une lueur analogue dont l'éclat augmentait. Emergeant du mur d'angle, ils virent un homme, paralysé aux commandes d'une sorte de volumineux télescope à trépied, auréolé d'une vive lumière et qui flottait à un mètre du sol ! A l'autre extrémité de la façade du château, le même spectacle se déroulait : paralysé tout comme le premier aux commandes d'un canon infrasonore, l'autre individu nimbé de lumière s'élevait lentement.

Emportés dans les airs, les deux hommes et leurs armes redoutables se rejoignirent, englobés dans la même luminescence bleutée pour disparaître au-dessus des arbres, en direction du village, en contrebas.

— Une fois de plus, Gilles, la mystérieuse protection occulte dont tu parlais a joué ! fit Laurent. Sans cela, le château se serait écroulé, nous écrasant sous ses décombres !

Se sentant un peu gauche avec son pistolet inutile, le journaliste le prit par le canon pour le tendre au président de l'assemblée :

— Je crois que je n'aurai pas à m'en servir, Maître ; l'adversaire s'est « envolé » !

— Garde ton arme, Gilles Novak, la nuit n'est pas finie... Et puis, si tu avais eu réellement l'intention de nous nuire, n'aurais-tu pas profité de l'occasion, voilà une minute, lorsque nous nous sommes précipités vers les fenêtres ? Tu étais armé et nous ne l'étions pas.

Gilles passa le pistolet dans sa ceinture et répondit à son sourire confiant :

— Rien ne vous dit que je n'agis pas par ruse, afin de gagner votre estime. Un traître, désireux de vous espionner, n'agirait pas autrement. Et croyez-vous que les Honges auraient hésité, même en sachant un des leurs présent à votre assemblée, à détruire ce château ?

Un mouvement de stupeur générale différa la réponse du Grand Maître : sur la tenture de velours, une flamme bleutée auréolée de mauve se tordait au-dessus de l'écusson de l'Ordre.

— Ne vous alarmez pas ! lança Bernard Laurent. Nous avons déjà eu l'occasion de voir apparaître... ce signe. Gilles, Nancy et Sylvia pourront vous confirmer qu'il ne présente aucun danger.

La flammèche bleue s'écarta de l'écusson et, lentement, traversa la longue salle d'apparat.

— Suivons-la, conseilla le journaliste. Comme la première fois, elle va sûrement nous conduire à la crypte secrète...

Effectivement, la mystérieuse flamme froide les précéda, descendit l'escalier en colimaçon, traversa la salle des gardes et pénétra dans la première crypte au fond de laquelle brillait faiblement la croix ancrée.

Parmi les premiers à avoir suivi ce « signe », le Grand Maître, sans quitter des yeux le mur aux pierres apparentes, questionna le châtelain :

— Et c'est là, dans la masse de ce mur, que va s'opérer l'ouverture dont tu m'as parlé cet après-midi ?

— Oui. Si la flamme nous a conduits jusqu'ici, c'est bien dans l'intention de nous ramener vers la crypte secrète qui se trouve au cœur du rocher servant d'assise au château. D'ailleurs, regarde !...

Un rectangle venait d'apparaître sur le mur maître dont les pierres devenaient graduellement transparentes. Puis le gros appareil de maçonnerie s'évanouit sur une ouverture sombre où l'on devinait l'amorce d'un escalier.

La flamme bleuâtre franchit l'orifice, suivie par Gilles et ses compagnons, intrigués autant qu'excités par cette aventure. Le dernier ayant emprunté le passage, le mur se rematérialisa, reprit sa densité première.

Eclairé par une lueur douce, le long escalier les amena dans la grande crypte au milieu de laquelle se trouvait l'énigmatique petit cube en matière translucide autour duquel ils firent cercle.

— Voici l'objet dont je t'ai parlé, Jacques, fit le châtelain en appelant pour la première fois par son prénom le Grand Maître commandeur de l'Ordre Vert.

Celui-ci s'était baissé, avait tenté, lui aussi, de soulever le cube, de l'arracher au sol, sans plus de succès que ceux qui l'avaient précédé. Gilles s'accroupit à ses côtés pour lui montrer les caractères hébreux et lui demander son avis.

— Ton interprétation cabalistique était correcte, Gilles. Aïn-Sôf, cela symbolise l'infini, et Aur-Aëlion, la lumière spirituelle.

— Et sur les autres faces, Jacques ?... Jacques comment, au fait ? questionna le journaliste pour ajouter, pince-sans-rire : excuse-moi de te demander ton nom, mais un espion, n'est-ce pas, c'est toujours indiscret ?

— Duplessis, Jacques Duplessis, sourit le commandeur avant d'examiner les autres séphiroth. Là, ces trois caractères sont respectivement : Ghimel, Lâmed et Schîn. Tous trois symbolisent le mouvement, Schîn ayant une gradation supérieure dans l'énergie de mouvement, selon le Sepher Yetsira. Là aussi, ton interprétation est correcte.

— Correcte dans le sens de la traduction littérale, mais pas dans le sens caché ! maugréa le journaliste en faisant claquer ses doigts, irrité par ce problème qui le tracassait depuis quarante-huit heures.

Ils se reculèrent soudain ; le petit cube venait de s'entourer d'une auréole bleuâtre, semblable à celle de la flamme qui brillait au-dessus de leurs têtes. Et, progressivement, sous leurs yeux incrédules, le cube se mit à grandir, à grandir !

Les membres de l'Ordre Vert s'étaient plaqués contre les murs tandis que le cube, rapidement, devenait une masse énorme. Instinctivement, Nancy s'était rapprochée de Gilles et, sans quitter des yeux ce volume qui ne cessait de grossir, elle chercha sa main, la serra nerveusement dans la sienne.

— Si la croissance de ce cube ne s'arrête pas, nous serons écrasés contre la paroi de la crypte ! Ne sommes-nous pas tombés dans un piège ?

— Je ne le crois pas, Nancy, répondit-il, le front barré d'un pli soucieux.

— Tu... ne le crois pas, mais tu es anxieux, toi aussi !

— Préoccupé, Nancy, pas anxieux. J'éprouve la même impression que la première fois où nous sommes venus ici : un détail, une clé me tarabuste, que je n'arrive pas à saisir. La solution est là, sous mes yeux et je ne la vois pas !

— Mais..., la solution de quoi, Gilles ? s'enquit Ram Mohan, venu rejoindre le petit groupe devant la face du cube où s'ouvrait naguère l'étroite cavité.

Celle-ci, à présent, offrait l'aspect d'un porche où un homme eût pu facilement se tenir debout. Et le cube continuait de grandir, enveloppé d'un rayonnement bleuâtre. Sur ses faces, les séphiroth cabalistiques avaient grandi elles aussi ; les arêtes du cube atteignaient maintenant pour le moins sept mètres ! L'augmentation de volume se poursuivit durant quelques minutes encore, puis le cube se stabilisa. La dimension de ses côtés approchait les dix mètres !

— Jacques ! s'exclama soudain le journaliste. Je crois que j'ai pigé ! Ecoute et dis-moi ce que tu en penses : les trois lettres-nombres Ghimel — Lâmed — Schîn symbolisent un mouvement qui s'élargit graduellement jusqu'à..., la puissance cosmique de Schîn, que l'on peut identifier cabalistiquement à l'esprit de Dieu, c'est-à-dire à la Lumière.

— Bon, cela, je l'avais compris, confirma Jacques Duplessis. Mais cette notion de croissance, où nous conduit-elle ?

— Suis-moi bien. Selon le Sepher Yetsira, les douze lettres simples qui complètent l'alphabet hébreu se rapportent, notamment, aux « douze arêtes du cube de l'espace ». Tu es bien d'accord ?

— Toujours, oui. D'après la cabale, ces douze arêtes s'écartent et vont jusque dans l'éternité et sont les bras du monde.

— Ajoute à cela la notion de mouvement de Aïn-Sôf, où Aïn est une « ouverture sur tous

les possibles cosmiques » ; intègre l'équation Aur-Aélien qui est une « plaque tournante entre l'infini abstrait et l'infini dans l'univers » et tu obtiendras la solution..., si tu traduis « bras du monde » par Portes du Monde.

En dépit de ses connaissances dans le domaine abstrait du cabalisme, Jacques Duplessis fit une mimique d'incompréhension.

— Là, je ne te suis plus très bien, Gilles. Veux-tu parler des « Portes du Monde » selon... la tradition solaire ? Ces « ouvertures » qui, en divers lieux de la terre, relieraient un point à un autre par des voies souterraines qui sillonnaient en profondeur les continents ? L'une de ces voies menant à l'Aggartha, la cité mystérieuse évoquée par René Guénon et Ossendowsky ?

— Oui et non, Jacques, car la notion d'un gigantesque réseau souterrain, sillonnant le monde et reliant, notamment, la Chine à l'Europe et aux Etats-Unis me paraît insoutenable, géologiquement parlant. Les multiples mouvements de l'écorce terrestre rendent impensable la persistance, l'intégrité de ces galeries, au fil du temps.

— Alors ? interrogea le commandeur tandis que les adeptes de l'Ordre Vert suivaient avec un intérêt croissant cette discussion des plus hermétiques.

— Alors, Jacques, si la jonction d'un point A à un point B, situés de part et d'autre de la terre, est quasi impossible par des voies souterraines, il est, en revanche, possible d'admettre que l'on puisse emprunter une voie spéciale, une sorte de « canal dans l'espace-temps », peut-être même une « ouverture sur un univers parallèle » ! Au reste, n'est-ce pas une notion qu'exprimait tout à l'heure la croissance de ce cube ? La cabale ne parle-t-elle pas, en le rapprochant de la Méno-rah⁽²⁶⁾, du « cube de Aïn Soph Aur, le cube flamboyant » ? Et ce « cube lumineux », n'apporte-t-il pas la « lumière », c'est-à-dire aussi une « ouverture sur tous les possibles cosmiques » ? acheva-t-il, avec une exaltation bien compréhensible devant les fantastiques perspectives que dévoilait son analyse.

— Après cette brillante interprétation néo-ésotérique de la cabale, ne pensez-vous pas que Gilles Novak est digne d'être reconnu pour frère au sein de l'Ordre Vert ?

Cette voix mystérieuse qui semblait jaillir du cube géant les frappa de stupeur. Mais leur surprise fut à son comble lorsqu'ils virent apparaître, sous le porche translucide, une silhouette auréolée de lumière.

Sitôt que la silhouette indistincte eut franchi le porche et mis le pied sur le sol rocheux de la crypte, son étrange luminosité disparut et ce fut un homme d'une quarantaine d'années, robuste, vêtu d'une longue tunique blanche, qui vint parmi eux.

Médusé d'abord, le journaliste le dévisagea avec incrédulité puis, la gorge nouée par l'émotion, il alla à sa rencontre, les bras tendus !

— Michel Merkavim !... Mon vieux Michel ! Décidément, c'est une habitude, chez toi, de te manifester selon la formule Deus ex machina !

Les deux hommes s'étreignirent fraternellement, émus de se retrouver après les dramatiques aventures qu'ils avaient vécues au mont Sinäï .

L'éminent cabaliste israélien se tourna ensuite vers les compagnons de son ami.

— Jacques Duplessis, Grand Maître commandeur de l'Ordre Vert et vous tous, mes frères inconnus. Vous pouvez, sans la moindre hésitation, reconnaître Gilles Novak pour l'un des vôtres, car il en est digne. Et s'il s'est mêlé à vous, ce n'est point dans l'intention de vous espionner mais parce que nous avons projeté dans son esprit le même rêve motivateur que celui que vous avez

26 La Ménorah : le chandelier à sept branches du Judaïsme, exécuté par Betsalel, fils de Auri (la lumière), fils de Hhaur.

tous fait, voici une quinzaine. Vous deviez vous rencontrer ici, à Montfort, avec Gilles Novak que nous tenons depuis longtemps en haute estime.

Vous pourrez procéder à son initiation quand vous le voudrez, ici..., ou chez nous et je revendique l'honneur de son parrainage. Cela, bien sûr, après vous avoir donné les preuves de mes grades et qualités car seul, ici, Gilles me connaît..., incomplètement, d'ailleurs, sourit-il.

— En effet, confirma le journaliste. Michel Merkavim et moi avons eu l'occasion de « faire le coup de feu » ensemble, lors d'une bien singulière aventure, très riche, elle aussi, en symbolisme. Je sais seulement de lui qu'il appartient à une mystérieuse fraternité bénéfique et ultra-secrète qui dispose pourtant de moyens techniques extraordinaires. Vous avez d'ailleurs pu vous en rendre compte de par la création du champ de force qui enveloppa le château et nous mit à l'abri des canons infrasonores des Honges.

Puis Gilles adressa un clin d'œil malicieux à son vieil ami.

— Je me suis longtemps demandé en quel lieu caché du globe toi et les tiens aviez bien pu dissimuler votre quartier général ! Il a fallu que nous venions ici pour que je le découvre, fit-il, en levant la tête vers le cube géant.

— Et tu as deviné ?

— Je le pense, Michel. Si mon interprétation néo-ésotérique des séphiroth gravées sur ce cube est exacte, cette voûte d'où tu viens est un passage... une voie d'accès à un univers parallèle ! Une cachette inexpugnable pour la société secrète à laquelle tu appartiens. Est-ce que je me trompe ?

— Tu as dû avoir des ancêtres un peu sorciers ! plaisanta Michel Merkavim. C'est juste : cet univers parallèle, de tout temps, fut le refuge de certains initiés traqués, fuyant l'injustice et les persécutions.

En plusieurs hauts lieux de la Terre, des cryptes secrètes existent, recelant chacune un « cube » de ce genre ouvrant sur notre univers parallèle. De ces voies d'accès à « l'autre monde », la tradition n'a conservé qu'une légende, une image inexacte : celle des « portes » secrètes menant, par des galeries souterraines, soit à l'Aggartha, soit à d'autres cités mystiques. Ce sont ces voies souterraines — inexistantes ! — que recherchent les Honges. Par ces conduits cachés, ils espèrent atteindre plus discrètement divers pays de l'Occident pour pouvoir y perpétrer, avec un minimum de risques, leur sale besogne.

Ahuri par ces révélations, car l'apparition de cet homme en qui il devinait à l'évidence un initié, Jacques Duplessis demanda :

— Mais qui es-tu réellement, frère Merkavim, toi qui es manifestement des nôtres ?

L'Israélien se borna à sourire, énigmatique, en jetant au journaliste un regard en coin. Considérant cela comme une invite à formuler une hypothèse, Gilles hasarda :

— Je peux me tromper, Jacques, mais je pense qu'il faudrait rectifier ainsi ta conception des événements : à proprement parler, Michel Merkavim n'est pas des nôtres..., ou des vôtres, pour être exact. C'est l'Ordre Vert qui, à mon avis, est une émanation directe de la Fraternité à laquelle Michel appartient. Exact ?

— Exact, Gilles. L'Ordre Vert, c'est nous qui avons suscité sa création, qui avons donné un coup de pouce, par-ci par-là, pour orienter ses activités, à travers vos pensées. Quant à ce que je suis ou qui je suis, vous pouvez me considérer comme... votre lumière, pour employer un terme du symbolisme.

— Ainsi, c'est toi qui présides aux destinées actuelles... de cette Fraternité réfugiée dans un univers parallèle ?

— J'ai cet honneur, depuis plusieurs mois, Gilles, avoua-t-il. Et si Dieu le veut, j'assume-rai mes fonctions pendant sept années, puisque telle est la règle de notre Ordre depuis six cent soixante-dix-neuf ans.

Une intense émotion s'empara de Gilles Novak.

— Je soupçonnais la vérité, Michel, et tu viens de me la confirmer par ce chiffre. Si l'on déduit six cent soixante-dix-neuf de notre millésime, cela donne : treize cent sept..., l'année de la chute de l'Ordre du Temple, décimé par Philippe le Bel !

Tu es donc l'actuel Grand Maître commandeur secret de l'Ordre qui — de cela nous étions tous persuadés ici — a survécu après le supplice de Jacques de Molay !

— C'est vrai, je suis le cent vingt-trisième Grand Maître de l'Ordre ; mais tous mes prédécesseurs n'ont pas régné sept années, la mort ou la maladie de certains ayant écourté la durée de leur ministère. Après la mort de Jacques de Molay sur le bûcher, le Grand Maître occulte de l'Ordre, Roncelin de Fos, qui séjourna dans la commanderie de Montfort, disparut... mystérieusement. Et pour cause ! C'est à lui — et à Geoffroy de Gonneville — réfugié dans l'univers parallèle, que l'on doit la survivance de l'Ordre du Temple dont certains agents « repassèrent » périodiquement par les voies secrètes pour intervenir de temps à autre dans votre Histoire.

Mais nous poursuivrons... votre initiation plus tard, de l'autre côté, fit-il en les invitant à le suivre.

Sans marquer la moindre hésitation, Gilles marcha sur ses pas, imité par Jacques Duplessis et tous les membres de l'Ordre Vert. Au seuil du porche taillé dans la masse opalescente du cube, le journaliste se retourna. Nancy était derrière lui et leurs yeux se sourirent. Il lui prit la main et tous deux s'engagèrent sous le porche baigné d'une clarté diffuse.

Devant eux, Michel Merkavim et Jacques Duplessis s'estompaient au fur et à mesure qu'ils s'avançaient dans cet immense couloir qui paraissait sans fin lors même que, paradoxalement, le cube mesurait seulement dix mètres de côté. Leurs silhouettes s'amenuisèrent, se fondirent comme fumée diluée par le vent...



Tout à fait réveillé par l'effarante communication que venait de lui adresser le préfet du Var en personne — et ce sur l'ordre du ministère de l'Intérieur — le commandant de gendarmerie de Draguignan appela, aussitôt le lieutenant Moreau, à Brignoles. Ce dernier répercuta immédiatement les ordres de Paris sur le brigadier Bonfils, responsable de la dynamique brigade de gendarmerie de Carcès. Sur le moment, tiré de son sommeil, Bonfils avait cru à une plaisanterie et répondu un peu vertement à l'importun, mais le ton impératif de son supérieur — enfin reconnu — le fit tressaillir au point qu'il se mit machinalement au garde-à-vous..., en pyjama et toujours dans son lit !

Quelques minutes plus tard, le fourgon de la gendarmerie de Carcès prenait la route en direction de Montfort tandis que, à côté du chauffeur, le brigadier Bonfils maugréait :

— On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est une blague, Escoffier !

— Ma foi, émit ledit Escoffier, vous avez pourtant vérifié ? L'ordre venait bien du PC de Draguignan, lequel venait de recevoir un télex de la préfecture du Var sur ordre formel de l'Intérieur ?

— Evidemment, j'ai vérifié ! Il n'empêche qu'on a fort bien pu, sur un coup de fil anonyme, conter des sornettes au ministre... Enfin, Escoffier, je vous le demande : vous y croyez, vous, à cette histoire de terroristes qui, soi-disant, nous seront livrés à quatre heures précises du matin, devant la mairie de Montfort ? Dites, vous y croyez ?

— Moi non plus, brigadier, répondit prudemment le gendarme en usant de cette formule dont l'ambiguïté ne pouvait être compromettante.

— Ah ! Vous voyez bien ? triompha le brigadier Bonfils. Des terroristes dans l'arrière-pays varois ! Sont fous, ces Parigots !

Alors que la demie de trois heures sonnait au clocher de l'église, la fourgonnette pénétra dans Montfort et alla se ranger devant la mairie, à l'extrémité de la place du village ; place assez longue, mais étroite, avec son platane face à un débit de boissons.

Les renforts annoncés par Brignoles arrivèrent un quart d'heure plus tard et, rapidement, un cordon de gendarmes se déploya autour de la place, l'arme à la main, prêts à intervenir au moindre incident.

L'opinion du brigadier Bonfils prévalait chez la plupart d'entre eux : il s'agissait d'un canular. D'autres, plus subtils, redoutaient une ruse de gangsters supérieurement organisés : par ce canular, lesdits gangsters dégarnissaient Carcès et Brignoles de leurs forces de l'ordre et pouvaient bien, sans coup férir, cambrioler à l'aise la Caisse d'Epargne ou celle du Crédit Agricole !

La cloche de l'église sonna quatre heures et le silence retomba sur le paisible village de Montfort. Le brigadier Bonfils rejoignit le lieutenant Moreau, vers la petite fontaine, et ne cacha pas son scepticisme.

— M'est avis qu'on s'est foutu de nous, lieutenant.

— Je commence à le croire...

Il resta bouche ouverte, les yeux levés sur une curieuse lueur qu'on distinguait dans le ciel, à travers les branches du platane. Rapidement, perdant de l'altitude, l'objet offrit l'aspect d'une sphère de lumière.

— Eh ! s'exclama Bonfils. Il y a quelque chose, dans ce machin lumineux.

— Des Marmar... Martiens... peupeu... peut-être ? bégaya le gendarme Escoffier, brave homme, courageux..., mais fort impressionnable par ce qui lui semblait relever du « surnaturel ».

— Pour des Martiens, ils ressemblent fichtrement à des hommes, rétorqua le lieutenant Moreau. Deux hommes entourés de lumière, immobiles comme des statues et se tenant derrière deux... deux espèces de télescopes. Mais comment peuvent-ils voler ?

— Les... les télescopes, peut-être ? Des télescopes spéciaux ? hasarda Escoffier dont l'esprit pénétrant et l'audace de pensée faisaient la joie du canton.

Le cordon de gendarmes se rapprocha lentement de cette sphère lumineuse qui venait de se poser sur la place. Les deux silhouettes humaines semblaient se cramponner au tableau de commandes disposé sur la partie antérieure de chaque « télescope ». Graduellement, la bulle de lumière perdit de son éclat puis s'éteignit, la place du village n'étant alors plus éclairée que par les anémiques lampadaires.

Les deux inconnus qui paraissaient paralysés lâchèrent alors les commandes de leurs étranges « télescopes » et laissèrent retomber les bras le long de leur corps. Un puissant projecteur fut braqué sur eux.

— Les mains en l'air ! intima le lieutenant Moreau en constatant, éberlué, qu'il avait affaire à des Asiatiques.

Clignant des yeux, l'air absent, le regard fixe, ils restèrent les bras ballants malgré l'ordre réitéré de lever les mains.

— Ils ne doivent pas parler le français, en déduisit Escoffier avec une pertinence et une logique qui forçaient l'admiration.

Le lieutenant lui coula un regard peu amène.

— Quand un particulier se voit entouré d'hommes armés de pistolets, il est en droit de penser qu'ils ne sont pas venus pour l'inviter à une partie de belote !

L'officier s'avança, l'index sur la détente et, du geste, leur fit comprendre d'avoir à se retourner, mais les deux Asiatiques restèrent amorphes, l'œil atone. Bonfils rejoignit son supérieur et tous deux, fortement intrigués, découvrirent alors, sur le front des deux Jaunes, une marque indélébile : un sceau représentant un globe terrestre ceint d'une chaîne et dominé par une croix.

— Qu'est-ce que cela peut donc bien vouloir dire ? se demanda Bonfils.



La réponse devait être fournie seulement le lendemain, lorsque le ministère de l'Intérieur publia le texte de l'étrange message apporté la nuit même — au galop ! — par un « prétendu » chevalier de l'Ordre du Temple.

Ce message, énigmatique, s'exprimait en ces termes :

L'Ordre du Temple a la faveur d'informer le gouvernement français, à charge pour lui d'en informer les autres nations, que cette nuit même à quatre heures, deux des auteurs des catastrophes survenues à Donzère, en France et à Brookhaven, aux USA, seront remis à la gendarmerie. Ces deux criminels affiliés à la Société secrète maléfique des Hongts seront livrés avec leurs armes, sur la place publique du village de Montfort, département du Var. Nous, Ordre du Temple, avons choisi ce haut lieu cher à notre cœur, en raison du séjour qu'y fit notre vénéré Grand Maître secret Roncelin de Fos, l'un de ceux à qui l'on doit la survivance du Temple.

Les deux Hongts qui vous seront livrés auront été rendus muets par nos soins : il vous importe, en effet, davantage de posséder leurs armes que d'écouter leur propre histoire. L'un des deux canons infra-sonores ainsi récupérés devra être livré au gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, victime lui aussi de l'agression Hongt. Puissent vos deux pays amis en faire bon usage !

Le sceau indélébile qui marque au front ces deux criminels est celui de l'Ordre Vert, injustement accusé d'avoir perpétré ces attentats contre le barrage de Donzère et le centrale atomique de Brookhaven. Nous désirons voir rendue publique la marque de ce sceau, car l'Ordre Vert est issu du Temple pour se substituer à la justice des hommes dans certaines circonstances particulières.

Toute tentative pour identifier les membres de cet Ordre de même que ceux du nôtre serait vaine et inutile. Notre Quartier Général et nos bases sont hors de votre portée. Nous ne souhaitons pas non plus établir des contacts avec les gouvernements des nations libres, notre mission étant de préparer une ère nouvelle, SELON NOS SEULS CONCEPTS BÉNÉFIQUES, pour le bien de l'Humanité.

Lorsque les temps seront venus, l'Ordre du Temple réapparaîtra au grand jour. Mais cette heure n'a pas encore sonné...

Au bas du parchemin, un sceau de cire rouge était frappé aux armes de l'Ordre Vert : un globe terrestre ceint d'une chaîne dont chaque maillon était formé par trois épées disposées en triangle, le tout surmonté d'une croix templière.

Le fait que les deux Jaunes aient été effectivement livrés — et de quelle spectaculaire façon ! — à l'heure dite avec, sur le front, la marque de l'Ordre Vert avait fortement impressionné les autorités. Quel pays, en effet, eût été capable de faire descendre du ciel deux hommes et avec eux leurs canons infra-sonores, « emprisonnés » dans une sphère de lumière ?

CHAPITRE VIII

Entrés sous le porche opalescent du cube gigantesque trônant dans la crypte secrète de la commanderie de Montfort, Gilles et ses compagnons marchaient vers la lumière qu'ils voyaient poindre, comme à l'extrémité d'un immense tunnel.

Sous le porche d'un cube rigoureusement identique à celui de la crypte, ils émergèrent dans la cour d'un vaste édifice, une cour bordée de colonnes et inondée de soleil.

— Des ténèbres de la crypte, tu nous a conduits vers la lumière, murmura pensivement Gilles Novak à l'adresse du cabaliste qui présidait aux destinées de l'Ordre du Temple. Cela évoque irrésistiblement... un parcours initiatique, Michel.

— Symboliquement, c'en est un, mais avant de vous dire où nous sommes, venez avec moi...

Ayant traversé la cour spacieuse dallée de marbre, ils pénétrèrent dans un long couloir de part et d'autre duquel s'ouvraient de multiples portes.

— Durant votre séjour parmi nous, vous résiderez dans l'annexe de cet édifice..., dont je vous parlerai tout à l'heure plus en détail. Dans les chambres mises à votre disposition, vous trouverez des vêtements conformes à ceux que nous portons ici ; cela vous permettra de vous intégrer plus aisément à notre mode de vie. Préparez-vous, et dans une demi-heure, nous nous retrouverons sous les arcades de la cour.

Après avoir troqué leur costume, ou short et chemise de campeur contre des tuniques vertes serrées à la taille par un ceinturon, les « néophytes » retrouvèrent Michel Merkavim sous les arcades soutenues par des colonnes. Leurs tuniques vertes, assez longues, mais à manches courtes, portaient sur la poitrine l'écusson de l'Ordre surmonté de la croix rayonnante. La boucle d'argent du ceinturon, elle, s'ornait d'une croix ancrée analogue à celle de la première crypte de la commanderie de Montfort.

— Vous voici beaucoup plus présentables, apprécia le Grand Maître tandis que, sous les arcades, s'avancait un homme d'une trentaine d'années, aux larges épaules, à la courte chevelure brune, drapé dans une tunique blanche. (Avec sa fine moustache et son collier de barbe soigneusement taillée, le nouveau venu avait fière allure. Gilles ne put s'empêcher de le comparer à l'un des personnages des merveilleuses mosaïques byzantines décorant certains édifices religieux, notamment Sainte-Sophie à Istanbul.)

— Je suis heureux de vous présenter le frère Yassin Kattan, membre de notre Grand Conseil Capitulaire et qui assume également les fonctions de maître des cérémonies.

Ils répondirent à son salut — main droite portée sur l'épaule gauche — cependant que Michel Merkavim poursuivait :

— Yassin Kattan est originaire d'Amman, en Jordanie... Du moins ses ancêtres vivaient-ils en Palestine, sur le monde d'où vous venez. Il eut même pour ancêtre lointain un dignitaire qui appartient à la confrérie d'Hassan Sabah, le « Vieux de la Montagne », le Sheikh-el-Djebal, chef spirituel de l'Ordre des Assacis que par altération l'on surnomma « assassins ».

Les initiés Templiers entretenaient des relations fraternelles avec les initiés Assacis ; leurs deux Ordres, procédant d'une tradition hermétique commune, caressaient le rêve d'une union de la Croix et du Croissant. Tel était le dessein des Templiers visant, en Terre Sainte et en Orient, à l'union des deux communautés, chrétienne et musulmane, dans le respect réciproque de leurs croyances⁽²⁷⁾. Au terme d'une lente évolution, l'Orient et l'Occident sortant de leurs obscurantismes, de leurs chauvinismes respectifs, auraient pu vraiment s'unir, guidés par la Sagesse du Temple et celle des initiés Assacis. Malheureusement, cette synarchie bénéfique ne fut pas du goût de l'Eglise ni de Philippe le Bel qui noyèrent ce projet dans le sang.

Exilés du monde corrompu où cette tragédie fut perpétrée, nous avons pu, ici, accomplir cette union. La présence du frère Kattan parmi nos dignitaires en est la preuve... Je vous confie à lui ; nous nous retrouverons tout à l'heure, fit-il en s'éloignant.

Précédés du Jordanien, ils traversèrent la cour, les arcades et pénétrèrent dans une pièce aux murs nus. D'une voix de gorge qui rendait aux « r » un son dur, leur cicérone annonça :

— Frères de l'Ordre Vert, vous allez être reçus solennellement au sein de notre Ordre. Disposez-vous sur deux rangs et veuillez me suivre ; je vous indiquerai au cours de la cérémonie ce qu'il conviendra de faire.

Ayant dit, il pressa un bouton, à droite d'une porte de chêne cloutée de fer et l'obscurité se fit. Avec un glissement feutré, la porte de chêne s'ouvrit lentement dans le noir. Loin devant eux brillait une faible lumière jaune, assez haut mais insuffisante pour dissiper les ténèbres.

— Avancez lentement, derrière moi, chuchota Yassin Kattan.

Ils parcoururent une quarantaine de pas, levant les yeux vers cette petite lumière, puis s'arrêtèrent sur l'ordre du dignitaire. Sur leur droite et leur gauche, de faibles craquements, des bruits de respiration leur parvenaient, étouffés.

La petite lumière jaune accrut son éclat, descendit avec lenteur pour révéler les contours d'une statue, celle d'une femme d'une étrange beauté, revêtue d'une tunique d'or, dressée sur un socle.

Grandeur nature, la statue semblait sculptée dans un bloc d'or pur dont l'éclat, peu à peu, devenaient éblouissant et révélait aux néophytes le lieu où ils avaient été conduits : une longue salle aux proportions de cathédrale.

Sur les marches de marbre, à droite et à gauche des récipiendaires, s'alignaient des chevaliers de l'Ordre du Temple en tenue rituelle, la croix rouge sur leur tunique blanche et l'épée tenue à deux mains, la pointe au sol, entre leurs pieds écartés mais talons joints.

De derrière le socle de la statue venait d'apparaître Michel Merkavim. Par-dessus sa tunique, il portait une cape blanche, retenue sous le cou par une chaînette d'argent dont chaque maillon était constitué par trois épées rituelles ornées à leur poignée d'une émeraude.

— Frères de l'Ordre Vert, prononça-t-il d'une voix ferme qui résonna longuement dans la vaste salle inondée de lumière dorée. Vous êtes ici dans le Temple de Salomon, reconstitué selon les plans que le premier Grand Maître de l'Ordre, Hugues de Payn, ramena de Jérusalem en 1118

27 De multiples indices concourent à accréditer cette thèse.

avec l'Arche d'Alliance... Et cette statue, qui nous baigne de sa lumière, n'est pas celle d'une divinité : son symbolisme est un et multiple à la fois. Elle est la mère-veuve d'Hiram-Abi, le maître-architecte du roi Salomon, constructeur du temple élevé à Jérusalem. Dans la tradition initiatique antérieure, cette mère-veuve symbolisait Myriam ou Marie, la mère du Sauveur, veuve elle aussi de par la mort de Joseph avant que ne débute la vie politique de Jésus. Ces deux veuves — tout comme le fut Isis⁽²⁸⁾ — sont les hypostases successives, les fondements d'un concept ternaire dont l'aboutissement est la Femme vêtue de Soleil de l'Apocalypse ; son apparition doit marquer le signe de la fin d'un cycle : le vôtre, celui des Poissons, auquel succédera l'Ere du Verseau.

Ce symbole de la Femme vêtue de Soleil dont nous préparons le règne est aussi celui de la Sophia Céleste, que d'aucuns identifient à l'incarnation d'une future Vierge nantie d'une nouvelle Révélation et dans laquelle, nous, néo-templiers, nous voyons la Sagesse. Car, pour nous, Sophia est synonyme de Connaissance, d'Amour et de Fraternité entre tous les hommes, selon la plus pure tradition johannique.

Sophia est la lumière de notre Ordre restauré, laïque mais professant une tolérance absolue à l'égard des convictions personnelles de ses membres. Nous sommes des hommes libres qui œuvrons pour les hommes libres et avons fait le serment de nous consacrer au bien de tous, sans discrimination raciale ou confessionnelle. Là, dans ce monde identique à celui qu'ils durent fuir jadis, nos ancêtres templiers découvrirent un peuple assez semblable au leur, avec ses dissensions et ses guerres, ses heurts et malheurs. Ils parvinrent à s'y intégrer, à le dominer rapidement pour l'orienter vers des voies nouvelles, après avoir instauré la paix grâce à une milice impitoyable pour les fauteurs de guerre, brebis galeuses et autres profiteurs.

Gouverné avec sagesse et mesure, le peuple fut le grand bénéficiaire de cet ordre nouveau prônant et pratiquant la fraternité, la vraie justice.

Levant son épée, Michel Merkavim acheva par ces mots :

— Frères de l'Ordre Vert, de par votre conduite et votre valeur morale, nous vous savons dignes d'être reconnus pour frères. Aussi, au nom de l'Ordre du Temple restauré et en vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par les dignitaires du Conseil suprême, ici présents, je vais vous demander de prêter serment avant d'être adoubés chevaliers en notre Ordre.

Sur le socle de la Sophia s'inscrivirent en lettres lumineuses les règles secrètes, les commandements de sagesse que Yassin Kattan leur demanda de lire à haute voix. Ils le firent, éprouvant en cette minute solennelle une émotion qui remuait tout leur être. Ces hommes, ces femmes, déjà unis dans la fraternité de l'Ordre Vert, éprouvaient une joie, une exaltation profonde et ressentirent d'une façon presque palpable l'intensité de l'égrégora d'affectivité qui se dégageait de cette assemblée.

Sous la conduite du maître des cérémonies, ils s'approchèrent, non plus deux par deux, mais trois par trois, afin de recevoir du Grand Maître l'adoubement, la lame de l'épée frappant à plat, successivement, leur épaule droite, leur épaule gauche.

Précédés du Grand Maître et du maître des cérémonies, ils retraversèrent ensuite la salle majestueuse du temple de Salomon sous la voûte d'acier formée par les épées des chevaliers alignés de part et d'autre de leur cortège. Lentement, à leur approche, les portes du temple flanquées de deux colonnes de marbre s'ouvrirent tandis que la lumière du soleil venait inonder l'enceinte sacrée.

Sur le parvis du temple, de longues tables avaient été dressées, pour clore par des agapes fraternelles cette émouvante cérémonie. Mais Gilles et ses compagnons n'y accordèrent qu'un regard distrait, fascinés qu'ils étaient par l'étonnant spectacle offert à leur vue.

28 Christianisé sous le nom de « *Vierge Noire* ».

Edifié sur un promontoire, le temple de Salomon dominait une ville colossale, aux bâtiments démesurés. A perte de vue, rayonnant à partir du temple surélevé, s'étiraient des avenues, bordées de grands arbres et de massifs de fleurs auprès desquelles nos larges boulevards faisaient figure de venelles !

Des parcs, des jardins, jetaient leurs taches vertes dans la blancheur des édifices qui s'étalaient sur la plaine avec, ici et là, des étangs et des lacs. Des véhicules silencieux, coiffés d'une bulle en plexiglas, sillonnaient l'ensemble des voies de communication. Dans le ciel, parfois, de monstrueux aérobus, scintillant comme l'émeraude, traçaient une coruscation fugace tandis que, loin au-delà de la formidable cité, se dressaient les ogives étincelantes de ce qui devait être des vaisseaux de l'espace.

Après avoir convié les nouveaux chevaliers à prendre place autour des tables, Michel Merkavim entreprit de les renseigner.

— Inattendu, n'est-ce pas, ces cônes de métal qui brillent au couchant, aux confins de Sophiapolis, car tel est le nom de notre capitale mondiale. Ce sont des astronefs, des cargos spatiaux qui relient régulièrement la Terre — cette Terre — à d'autres planètes et, au-delà, à d'autres systèmes stellaires.

Leurs mines stupéfaites amenèrent chez lui un sourire.

— Oui, mes amis, voilà ce que nous avons fait, voilà l'orientation que nous avons pu donner à la civilisation, à la société de ce monde débarrassé de la tyrannie et de la misère. Voilà à quel merveilleux résultat nous avons abouti en libérant le peuple des ténèbres dans lesquelles il était maintenu.

En un peu moins de sept siècles, nous avons pu instaurer ici la synarchie bénéfique que nous souhaitions pour la Terre, celle d'où vous venez. Si l'Ordre du Temple avait pu mener à bien tous ses projets, votre civilisation eût gagné pour le moins deux siècles et son évolution n'eût point connu les innombrables guerres et tueries, famines et épidémies que les hommes ont subies.

Aujourd'hui, sur votre Terre, Américains et Russes lancent péniblement des Apollo et autres Saliout. Le sol lunaire n'a été foulé que par un nombre infime de cosmonautes. Votre stade technologique est comparable à celui que nous avons atteint..., il y a environ deux cents ans !

Aujourd'hui, nos vaisseaux spatiaux relient entre eux une quinzaine de systèmes stellaires régis par la charte des mondes confédérés gouvernés par le Temple. Notre milice puissamment armée, en interdisant les guerres, a orienté le besoin d'action des peuples vers la conquête spatiale. N'est-il pas préférable d'encourager les hommes à conquérir pacifiquement l'espace, à la faire affronter la nature hostile de certaines planètes, plutôt que de les faire s'entre-tuer sur les champs de bataille ?

Se tournant vers le journaliste qui mangeait à ses côtés, Michel Merkavim le prit à témoin.

— Gilles, toi et moi avons dû lutter, côte à côte à la recherche des Sept Sceaux du Cosmos ; au cours de nos opérations de commandos, nous avons dû tuer pour ne pas l'être nous-mêmes. Ayant vécu cette horreur de la guerre — même à une échelle réduite — n'as-tu pas, dans tes méditations néo-ésotériques, caressé l'espoir futur d'une telle civilisation ?

— Bien sûr que si, Michel. Mais au risque de vouloir brûler les étapes, pourquoi l'Ordre du Temple restauré n'a-t-il pas décidé d'intervenir chez nous, afin de mettre au pas les fauteurs de troubles et de rétablir la justice ?

— Parce que les temps n'étaient pas encore venus, mais ces temps approchent, Gilles. En premier lieu, nous avons commencé à sensibiliser l'opinion à l'idée de la survivance du Temple, cette idée n'étant partagée que par une élite d'esprits supérieurs et clairvoyants. Afin de juguler le

travail de sape de la société Hong maléfique, nous avons déjà amorcé notre action. Vous ignorez notamment, par exemple, que les Honges qui attaquèrent la commanderie templière de Montfort, à l'aide de canons à infra-sons, ont été remis, cette nuit, entre les mains de la police française.

Et dans le but de frapper les imaginations, nous avons envoyé chez vous certains des nôtres, revêtus du blanc manteau des templiers, portant cotte de mailles, heaume et épée, et montés sur des chevaux. Ils ont semé l'émoi à Montfort, puis à Paris où l'un d'eux a remis un message destiné au ministre de l'Intérieur ; ce message faisait état de la prochaine « livraison » des responsables de la destruction du barrage de Donzère et de la centrale atomique de Brookhaven.

Dès demain, la presse, la radio, la télévision de tous les pays se feront l'écho de ces « prodiges » imputables à une mystérieuse survivance du Temple.

De même avons-nous suscité, en certains hauts lieux et sites templiers — dont celui de Montfort — nombre de phénomènes de hantise, de manifestations plus ou moins inquiétantes, afin d'ôter l'envie aux personnes insuffisamment évoluées de les acquérir ou d'y habiter. Nous aurions pu tout aussi bien dresser autour de ces sites un champ de force protecteur ; nous y avons renoncé afin de ne point trahir ainsi une démonstration purement technique, physique, préférant laisser croire à des manifestations « surnaturelles ».

— Ces hauts lieux, intervint Gilles Novak, recèlent aussi des cryptes secrètes pourvues d'un « cube » dont le porche s'ouvre sur cet autre monde, n'est-ce pas ?

— Oui, Gilles. Plusieurs de ces sites sont effectivement dotés de ces « Portes », profondément enfouies dans le sol, sous les assises des édifices. Des murs épais, compacts, ferment l'accès des souterrains qui y conduisent ; seuls nos champs de forces modificateurs de la structure moléculaire, atomique et subatomique de ces murs peuvent y pratiquer une ouverture temporaire.

Ces cryptes existent sous Notre-Dame de Paris, sous la cathédrale de Chartres et sous le mont Saint-Michel, mais il y en a bien d'autres. Ce sont ces « Portes » que les Honges recherchent inlassablement et en pure perte. Même s'ils parvenaient à découvrir une crypte secrète, le cube qu'ils y trouveraient — minuscule mais pesant des milliers de tonnes dans sa réduction massique — ne leur serait d'aucun secours. Jamais ils ne pourront soupçonner qu'il s'agit là d'un dispositif de rupture du continuum spatio-temporel reliant votre univers au nôtre.

De plus, la mise en activation de ce cube, sa croissance exponentielle contrôlée, s'opèrent à partir de notre univers parallèle et rien ni personne, chez vous, ne pourrait amorcer cette activation. Toutefois, un cerveau capable d'abstractions élevées, élaborateur d'analyse cabalistique supérieure, émet des ondes bioniques très particulières. Transmises par des capteurs logés dans le cube, ces ondes nous renseignent sur la présence en ces lieux d'un ou de plusieurs initiés. Il nous appartient alors de sonder leur esprit, de leur adresser un « signe » d'encouragement en provoquant dans leur entourage des manifestations dites supranormales ou en les soumettant à un état de transe accroissant la réceptivité de leur cerveau. Nous pouvons alors décider si nous devons ou non les intégrer à notre univers en commandant l'expansion massique du cube transdimensionnel.

Suspendu au récit du Grand Maître, l'Hindou Ram Mohan intervint à son tour :

— Mais ces « Portes » ouvrant dans le continuum espace-temps, tu n'ignores pas, Vénérable Commandeur, que nos lointaines traditions y font allusion ? L'une de ces voies souterraines — le terme étant pris ici dans le sens d' « occulte » - donnerait directement sur l'Aggartha, la cité mystique où sédirait le roi du monde. Que doit-on en conclure ? L'Aggartha est-elle un mythe ou une réalité ?

— Elle est un mythe dans votre monde, mais réalité dans le nôtre, Ram Mohan. Elle est le fruit d'un souvenir confus, survivant par la Tradition, d'une cité d'initiés édifiée ici, jadis, par des

instructeurs venus d'ailleurs, de l'espace sans doute et passés ensuite dans votre monde. C'est de là, de cette Aggartha qu'est sortie la Connaissance-Mère, source lointaine des traditions et croyances.

— Soit, cela vaut pour l'Aggartha Blanche, la bénéfique, raisonna Ram Mohan. Mais, dans l'Inde ancienne — de même que chez les Hongs aujourd'hui — on a cru en l'existence d'une Aggartha Noire, reflet maléfique de la Blanche, selon l'éternel dualisme manichéen du Bien et du Mal.

— Cela est vrai aussi, Ram Mohan, approuva Michel Merkavim. Cette Aggartha Noire existe réellement, aux confins du Tibet et de la Mongolie, ce qui explique d'ailleurs l'invasion du Tibet par les horde de Mao Zedong. Celui-ci et avec lui les Hongs voulaient occuper cette inexpugnable cité souterraine, l'équiper d'un matériel moderne, la doter de l'armement le plus puissant qui soit, notamment y enfouir des silos à fusées. Après la mort de Mao et à l'insu des dirigeants actuels plus libéraux de la Chine, les Hongs fanatiques l'ont fait, en espérant un jour déferler sur l'Occident.

Nous connaissons parfaitement l'emplacement de cette cité. La « Porte » qui y donne accès, à travers le continuum spatio-temporel, se trouve très exactement à deux cents mètres d'ici, dans l'aile droite du temple, fit-il en désignant un petit bâtiment surmonté d'une coupole dorée. Nous détruirons l'Aggartha Noire à la minute même où nous l'aurons décidé.



À l'issue des agapes fraternelles, Michel Merkavim conduisit les nouveaux membres dans une aile du temple qui abritait une vaste salle de contrôle. En son milieu s'étirait un long pupitre de commandes pourvu de boutons, manettes, écrans de grandeurs diverses. Quant à ses murs, ils étaient bardés de cadrans, de voyants lumineux alternant avec d'autres écrans.

Les coloris de leurs tuniques, variant selon leurs grades dans la hiérarchie templière, des hommes travaillaient à ce pupitre, contrôlaient les images qui défilaient sur les écrans, lançaient des ordres dans les micros ou répondaient à des appels.

— Voici le cerveau de notre organisation et de notre milice, annonça l'Israélien. Depuis cette salle et d'autres étagées dans les secteurs souterrains du Temple, nous contrôlons les principales places de la planète mais aussi les grandes villes de votre monde. Je vous ai fait venir ici pour vous préparer à subir une épreuve : celle du feu. Entendez celle de l'action directe, dangereuse, pour vous aguerir aux combats que nous devons mener, un jour ou l'autre, sur la Terre.

Vous allez être divisés en six groupes de dix et chacun de ces groupes sera encadré par dix chevaliers chargés de diriger les opérations. Il vous appartient d'accepter ou de refuser ; ceux qui pourraient refuser cette épreuve n'encourront aucun blâme ni reproche. Simplement, leur initiation n'ira pas au-delà du niveau qui est le leur aujourd'hui. Ils resteront membres du Temple mais, à leur retour sur la Terre, seront affectés à des tâches techniques ou administratives.

Devant les dénégations spontanées et unanimes qui accueillirent cette mise en garde, Michel Merkavim leva la main en souriant :

— Je savais par avance que vous accepteriez spontanément cette épreuve. Je vais donc désigner mon équipe et confier les autres frères aux soins de leurs initiateurs respectifs.

Il parcourut des yeux l'assistance et appela :

— Jacques Duplessis, Nancy Bradley, Sylvia Norton, Myriam Béréby, Gilles Novak, Bernard Laurent, Abou Ghannoun, Bud Murray, David Hawkins et Ram Mohan, veuillez me suivre.

Ils quittèrent le PC pour pénétrer dans une pièce voisine dotée de dix placards métalliques

face auxquels, sur l'autre mur, se trouvait un écran surmontant une console de commandes.

— Ces placards sont marqués à votre nom..., preuve supplémentaire de ma certitude en votre acceptation de l'épreuve. Vous y trouverez un nouvel équipement : ceinturon spécial, cotte de mailles — non pas tant pour vous protéger que pour impressionner ceux que nous allons rencontrer — heaume de chevalier moulé dans une matière plastique aussi résistante que l'acier et dont elle a l'aspect. Cette substance a l'avantage d'être opaque et brillante à l'extérieur mais transparente de l'intérieur. Ainsi pourrez-vous voir sans être vus.

Ils ouvrirent chacun leur placard, passèrent sur leur tunique la cotte de mailles — légère mais résistante, bouclèrent le ceinturon doté d'une boucle lourde et volumineuse pour accrocher enfin à leur côté une épée qui, en dépit de sa taille respectable, était étonnamment légère.

— Devrons-nous nous battre en duel ? s'inquiéta Bernard Laurent. Cela fait bien longtemps que j'en ai pasmanié le fleuret. Et encore n'étais-je pas ce qu'il est convenu d'appeler un brillant escrimeur !

Le cabaliste israélien le détrompa en souriant :

— Non, cette épée templière, c'est aussi... du cinéma ! Au service d'un bon escrimeur, certes, mais elle est surtout une arme redoutable... à distance.

Venez voir cela de plus près, conseilla-t-il à ses dix compagnons. La poignée volumineuse de l'épée renferme un dispositif générateur d'ondes, dérivé du laser, capable de foudroyer un homme à cinquante mètres. A la base de la poignée et sur la garde même se trouvent la détente et le cran de sécurité, fit-il, en montrant la façon de s'en servir. Vous pouvez le constater, le maniement de cette arme est très simple.

Ah ! Une chose encore : la boucle de votre ceinturon abrite un émetteur-récepteur dont le micro haute fréquence est fixé sur ces bracelets de cuir. Tout à l'heure, je vous montrerai comment vous devez vous en servir.

Ainsi équipé, le groupe suivit le Grand Maître qui, dans le PC voisin, s'entretint un instant avec l'un des opérateurs installés au pupitre central.

Restés à l'écart, Gilles et ses compagnons ne se lassaient pas d'admirer cette étonnante organisation et les fabuleux résultats obtenus par le Temple dans ce monde parallèle où, libre de toute entrave, il avait pu faire éclore une civilisation modèle, incomparablement supérieure à la leur.

Penché sur un écran incliné où venait d'apparaître une carte topographique, Michel Merkavim tourna la tête pour appeler le journaliste.

— Tu connais fort bien la région de Cadarache, Gilles. Veux-tu venir une minute pour me commenter cette carte ?

Laissant le groupe, il rejoignit son ami et, avec lui, se pencha sur la carte éclairée par transparence.

Nul doute que les autres eussent été forts surpris s'ils avaient pu entendre leur conversation où, à aucun moment, il n'avait été question de Cadarache...



Encadré par dix chevaliers templiers, le groupe désigné par Michel Merkavim prit place à bord d'un appareil qui ressemblait à un champignon avec son dôme en plexiglas haut de cinq mètres pour quinze mètres de diamètre. Au centre du plancher métallique, surélevé, se trouvait le poste de pilotage de part et d'autre duquel s'aligeaient, en demi-cercle, des sièges capitonnés.

Avant de gagner le poste de pilotage auquel on accédait par un plan incliné que deux hommes venaient de gravir, Michel Merkavim s'adressa à ses compagnons :

— Vous devez vous poser plus d'une question sur cette opération « Epreuve du feu ». Le moment est venu pour moi d'y répondre. Nos informateurs nous ont appris, hier soir, qu'un attentat allait être commis sur la personne du ministre de la Défense, en visite au Centre d'Etudes Nucléaires de Cadarache. L'axe Moscou-Tripoli recule devant les risques qu'il encourrait en déclenchant directement un conflit atomique ; aussi préfère-t-il faire agir les Hongs avec pour mission de perturber, d'entraver, de désorganiser l'évolution des pays occidentaux en créant un climat permanent de terreur.

En cas d'échec de l'une de ces tentatives amenant l'arrestation des criminels, l'axe pourra toujours protester de son ignorance arguant que l'action de ces « éléments incontrôlés » ne saurait en aucun cas engager sa responsabilité.

C'est ainsi que, en vertu de cette argumentation fallacieuse, l'on a vu certains de ces « éléments incontrôlés » assassiner jadis le sénateur Robert Kennedy, les Hongs ayant alors pris pour complices des hommes étrangers à leur race. Ceux-ci ont également tenté de supprimer le Pape et Reagan ! Dans l'état actuel des lois internationales et de la morale, les pays victimes de tels crimes sont désarmés ; ils savent pertinemment d'où vient la menace sans pouvoir pour autant appliquer la loi du talion et châtier les véritables coupables, ceux qui, autour d'un tapis vert, orchestrent à distance ces actes monstrueux !

Nous, chevaliers du Temple restauré, avons rejeté cette passivité qui risque de conduire les peuples au chaos. Nous sommes décidés à rendre coup pour coup, avec usure si besoin est, en revendiquant clairement la responsabilité de ces repréailles. De la sorte, les pays bénéficiaires de notre justice ne pourront en aucune manière être accusés par l'ennemi d'actes « impérialistes bellicistes ». Ainsi pourrons-nous — du moins nous l'espérons — éviter la guerre en attendant de pouvoir imposer la paix mondiale, but suprême que nous nous sommes assigné dans l'intérêt des peuples.

Dans cette optique, notre Ordre doit inspirer la crainte aux fauteurs de troubles, s'entourer de mystère et frapper l'imagination. C'est pourquoi nous revêtons l'aspect des chevaliers templiers du Moyen Age, mais des chevaliers qui disposent d'armes redoutables, supérieures même à celles des nations que nous entendons protéger.

Maintenant, étudions ensemble le plan d'intervention auquel vous allez participer...



L'appareil transportant le commando décolla du parvis du temple et, à une vitesse croissante, survola la gigantesque métropole de Sophiapolis.

Au poste de pilotage, Michel Merkavim contrôlait divers cadrans sur lesquels s'agitaient des aiguilles ou défilaient des chiffres.

A travers le cockpit transparent, la ville survolée s'estompait graduellement, devenait floue, disparaissait tandis que les passagers éprouvaient un léger vertige associé à une fugitive sensation de chute libre. Un éclair bleuté environna l'appareil qui sembla brusquement passer du crépuscule à la lumière du jour.

Le paysage avait changé ; une rivière déroulait ses méandres dans la verte campagne provençale.

— Nous avons franchi la barrière séparant nos deux continuums spatio-temporels, expliqua le Grand Maître commandeur. Nous sommes à présent dans votre univers et volons à basse altitude le long de la vallée de la Durance. Manosque est derrière nous, au nord, et nous allons, dans peu d'instant, longer le site de Cadarache. D'ici à une demi-heure, le ministre de la Défense et

son escorte officielle vont quitter ce centre pour gagner Marseille par la route.

Piquant vers le sol, l'appareil alla se poser mollement derrière un bois bordant la route nationale 552, entre Cadarache et Saint-Paul-lez-Durance.

Sur l'un des écrans surmontant le pupitre de commandes, Michel Merkavim observait attentivement le pont de Mirabeau avec, légèrement plus au sud, après le virage, l'insolite bâtiment de l'EDF, juché, en retrait de la route, sur ses énormes piliers métalliques brillants qui le faisaient ressembler à quelque monstre antédiluvien.

Le copilote, lui, observait la route qui s'étirait presque en ligne droite vers le nord, s'attendant à y voir paraître d'une minute à l'autre le convoi officiel.

Michel brancha le détecteur infrarouge et, au faite de la colline surplombant le poste de l'EDF, dans une anfractuosité de la falaise jaunâtre, il identifia rapidement trois silhouettes dissimulées par des branchages.

Trois silhouettes postées à l'affût d'un canon à infra-sons...

CHAPITRE IX

Casqués, gantés de cuir blanc, le nez chevauché par de grosses lunettes solaires, les deux anges de la route qui roulaient à un kilomètre au-devant du convoi freinèrent brusquement, interloqués. Sur la route en ligne droite, une douzaine d'individus revêtus de tuniques vertes et blanches, portant cotte de mailles et heaume de fer, barraient le passage, l'épée au clair !

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? cria l'un des motards pour dominer le bruit de son moteur qui tournait au ralenti.

— Jamais vu des cinglés pareils ! répondit l'autre en décrochant le micro de son émetteur-récepteur afin d'alerter le convoi.

Le premier motard roula vers les « cinglés » en question, mit prestement pied à terre et vociféra :

— Dégagez la route immédiatement ! Et rangez-vous sur la droite, je vais m'occuper de vous ! Et, pour commencer, ôtez ces casques ridicules ! Où vous croyez-vous donc, au carnaval d'Aix ? Vous êtes en avance, pour le Mardi gras !... Allez, dégagez la rou...

Michel Merkavim fit un pas en avant pour répliquer, d'une voix déformée par le heaume :

— Au nom de l'Ordre du Temple, nous devons stopper le cortège de M. le ministre, afin de le soustraire à un attentat préparé contre lui. Nous ne bougeons pas. Retournez auprès de votre collègue et bloquez la circulation au nord de ce point.

— Et puis quoi, encore ? Qu'est-ce que c'est, cette histoire d'attentat ? Et cette tenue, c'est le nouveau déguisement des punks ou d'une secte de non-violents ? Si vous vous imaginez que nous allons vous laisser manifester devant le ministre de la Défense, vous pourrez ranger vos jouets et allez exercer vos talents ailleurs !

Déjà, la voiture ministérielle était en vue, mais elle ralentit et stoppa au niveau du second motard qui parlementa avec le chauffeur. Des visages, surpris et amusés par cette « mascarade », apparaissaient aux portières.

Flanqué de Gilles Novak et de deux autres chevaliers, Michel Merkavim, ignorant délibérément les motards qui dégainaient leurs armes, s'approcha de la voiture officielle.

— Monsieur le ministre, pardonnez cette intervention intempestive, mais nous agissons au nom de l'Ordre du Temple et pour votre propre sauvegarde, déclara le Maître Commandeur en s'inclinant, après avoir salué avec son épée, levée verticalement devant son visage puis rabaissée vers la droite pendant qu'il s'inclinait.

Davantage intrigué qu'alarmé par cet incident, le ministre de la Défense se pencha à la portière :

— Je lis les journaux comme tout un chacun, messieurs, et je n'ignore pas qu'il est beaucoup question... de mystérieux chevaliers ayant votre apparence, depuis peu ; mais je voudrais savoir à quoi nous devons d'être arrêtés ainsi, en plein milieu de la route ?

Michel Merkavim jeta un coup d'œil vers l'arrière du convoi : les motards qui fermaient la marche avaient stoppé les véhicules et camions qui venaient du nord. Satisfait, il se décida à répondre :

— Le temps n'est guère aux explications, monsieur le ministre. A deux kilomètres d'ici, juste après le pont Mirabeau, trois tueurs de la secte des Honges s'appêtent à vous abattre. Nous ne vous demandons qu'une chose, monsieur le ministre : restez avec votre suite, ici même et autorisez l'un de ces policiers à nous accompagner ; il jugera par lui-même que nous disons vrai. En sa présence, nous mettrons ces criminels hors d'état de nuire et vous les livrerons ensuite.

Le ministre esquissa un sourire pour masquer son impatience.

— Et vous allez... pourfendre ces criminels avec vos épées, j'imagine ?

— Avec nos épées, monsieur le ministre, confirma-t-il en dirigeant la pointe de la lame vers un pin, au-delà de la route.

L'acier se mit à scintiller d'une lueur aveuglante et un trait de feu jaillit, qui sectionna le tronc à sa base. Le pin s'abattit avec fracas dans un nuage de poussière tandis que le ministre et les personnalités de sa suite, le souffle coupé, roulaient des yeux incrédules.

— La chevalerie du Temple a survécu, monsieur le ministre, mais elle s'est adaptée... à l'ère du laser et de l'électronique, fit le Maître Commandeur en riant sous son casque.

Effaré, le ministre quitta son véhicule, imité par ses compagnons.

— Qui que vous soyez, messieurs, je renonce à mon impression première. Vous n'êtes assurément pas... des plaisantins et je suis prêt à vérifier personnellement vos informations.

— C'est là un honneur que nous n'osions pas espérer, monsieur le ministre, s'inclina Merkavim. Veuillez nous suivre.

Après une brève hésitation, l'un des motards s'interposa.

— Monsieur le ministre, je me permets de vous déconseiller fortement de...

— Rassurez-vous, mon ami, sourit le ministre. Jusqu'ici... les chevaliers de l'Ordre Vert — puisque c'est sous ce nom qu'ils se sont révélés aux autorités — ont eu une conduite louable en dénonçant, preuves à l'appui, les activités néfastes des terroristes honges... Non, restez à votre poste et bloquez la circulation des véhicules venant de Manosque ; mais faites circuler ceux qui viennent du sud.

Le ministre, son chef de cabinet et un officier supérieur de sa suite s'éloignèrent, en compagnie des chevaliers, vers le bois en bordure de la route.

Un moment plus tard, le reste du cortège, les motards, mais aussi les nombreux automobilistes bloqués, virent avec stupeur s'élever du bois un engin volant, de forme inusitée, coiffée d'un dôme étincelant.

Le ministre de la Défense, son chef de cabinet et l'officier supérieur avaient pris place auprès de Michel Merkavim installé aux commandes, sur le poste de pilotage surélevé. Après avoir parcouru des yeux les nombreux chevaliers qui occupaient les sièges disposés en demi-lune, autour du poste de commande, les trois « passagers » avaient reporté leur attention sur le paysage, fascinés par leur incroyable aventure.

L'engin, après avoir survolé la Durance, s'écarta de la vallée et évita le survol du pont Mira-

beau pour piquer vers le sud-est. Silencieusement, l'appareil se posa au faite de la colline, non loin de la falaise où se terraient les Honges.

— Monsieur le ministre, sur cet écran, vous allez pouvoir suivre les diverses phases de l'opération, annonça Merkavim en abandonnant le poste de pilotage pour rejoindre ses amis, sur la plate-forme inférieure.

Le commando quitta l'appareil et, l'épée au clair — terme singulier pour une arme qui n'avait de « blanche » que l'apparence — il se dirigea, à travers les taillis, vers le bord du précipice. C'est alors qu'une rafale de mitraillette claqua, labourant les buissons. Comme un seul homme, ils s'étaient jetés à plat ventre, stupéfaits par cette attaque que rien ne laissait deviner.

— Comment, diable, ont-ils pu déceler notre approche ? pesta Gilles Novak. Nous les avons pourtant pris à revers !

— Et notre appareil, silencieux, n'a à aucun moment survolé le site ! compléta le Grand Maître perplexe. Le tir venait de ce bosquet, fit-il en levant son épée.

Le dard fulgurant cisaila des buissons, trancha des arbrisseaux et un hurlement démentiel retentit. L'on vit alors un Asiatique se dresser à demi, tituber derrière un petit genévrier ; avec épouvante, il regardait son bras gauche, sectionné au niveau du coude et d'où un flot de sang s'échappait.

Proche de Gilles, Ram Mohan leva son arme et pressa la détente, la lame pointée vers le Hong qui cherchait à fuir en chancelant. Interdit, l'Hindou regarda son épée dont le dard de feu avait refusé de partir.

Devant cet échec, le journaliste leva son arme et abattit le fuyard dont le haut du corps fut littéralement tranché à hauteur des omoplates.

— Désolé, frère Ram Mohan, grommela Merkavim. Ce genre d'incident est rare, mais il arrive parfois. Tu as peut-être mal débloqué le cran de sûreté ? Nous vérifierons cela plus tard. Venez, vous autres ! lança-t-il en se levant. Feu à volonté !

Déchaînant un enfer de rayonnements thermiques, le commando progressa en ligne droite vers la falaise, sectionnant buissons et arbrisseaux. Les chevaliers se baissèrent de nouveau pour couvrir à plat ventre les derniers mètres qui les séparaient encore du bord du précipice. Gilles se risqua à jeter un coup d'œil dans le vide puis il se recula, perplexe.

— Il n'y a plus personne, Michel !

Le Grand Maître se pencha, aperçut le petit promontoire, au-devant d'une anfractuosité, vit les branchages épars avec lesquels les Honges s'étaient dissimulés, mais de ceux-ci ou de leur canon infra-sonore, plus de trace.

— Enfin, nous les avons pourtant bien vus, ces maudits Honges, tout à l'heure ! pesta Jacques Duplessis.

— Indiscutablement, nous les avons vus, sur notre détecteur infrarouge. La conclusion s'impose : ils ont été prévenus et ont pu fuir à temps, couverts par le type que nous avons abattu et qu'ils ont sacrifié, répondit le journaliste.

Sur le bracelet de cuir porté par Michel Merkavim, le vibreur voisinant avec le micro HF, bourdonna. L'Israélien porta le micro-bas-parleur à sa bouche, se nomma et écouta ensuite le message émanant de l'appareil volant.

— Nous avons repéré les Honges, indiqua la voix d'un chevalier. Ils fuient à travers la colline. Nous venons vous chercher.

Trois secondes plus tard, la plate-forme au dôme en plexiglas se posait au bord de la falaise, embarquait le commando et redécollait aussitôt pour foncer vers l'ouest.

Sur l'écran téléviseur, ils purent apercevoir deux hommes qui couraient, tenant chacun l'une des extrémités du canon infra-sonore.

Gilles pestait contre le sort qui ne lui avait pas permis d'emporter, en quittant la commanderie, son appareil à téléobjectif ! Quels extraordinaires documents photographiques n'aurait-il pas ramenés de cette « opération » et, plus encore, de Sophiapolis, au cœur de l'univers parallèle régi par l'Ordre du Temple !

L'un des fuyards finit par découvrir l'engin volant et jeta un cri à son complice. Sans prendre la peine de dresser le canon sur son trépied, ils visèrent au jugé, mais, avant d'avoir pu mettre en circuit le dispositif du condensateur d'énergie, une boule de feu jaillie de l'appareil volant les enveloppa et ils s'effondrèrent, recroquevillés sur eux-mêmes, réduits à l'état de cadavres carbonisés.

— Voilà, monsieur le ministre, justice est faite, conclut Michel Merkavim. Vos tueurs en puissance ont payé leur crime..., par anticipation ! Désolé de vous avoir infligé toutes ces émotions et retardé dans votre programme.

Le ministre de la Défense, son chef de cabinet et l'officier supérieur s'entre-regardèrent, désorientés par la rapidité des événements.

— Une émotion que je ne regrette pas d'avoir vécue !... Ainsi donc, c'est vrai ! Il existe réellement une résurgence du Temple, dotée d'un armement et d'un matériel fort en avance sur celui de n'importe quelle nation. Comment cela est-il possible ? Comment avez-vous pu, à l'insu de tous, bâtir des usines, des laboratoires de recherches, disposer de puissantes sources d'énergie, pour réaliser tout cela ?

— Nous l'avons pu, monsieur le ministre, et vous en avez eu la preuve, puisque vous avez bien voulu participer à cette opération de l'un de nos commandos. Pardonnez-moi de ne pouvoir vous en dire plus. Vous comprendrez certainement la nécessité du silence..., qui fut toujours la règle d'or de notre Ordre ?

La plate-forme se posa sur la route, au-devant du convoi ministériel immobilisé depuis trois quarts d'heure.

Sous les regards anxieux de sa suite, le ministre parut, suivi de son chef de cabinet et de l'officier supérieur. Venus raccompagner leurs hôtes de marque, Michel Merkavim, Gilles Novak et les membres du commando levèrent leurs épées pour les saluer tandis que les motard, médusés, remettaient en route leurs machines.

Avant de réintégrer sa voiture, le ministre embrassa du regard la haie d'honneur que lui faisaient les chevaliers du Temple, puis il s'adressa à Michel Merkavim, usant à son endroit du titre que lui donnaient ses compagnons.

— Vénérable Maître Commandeur, me serais-je trompé ou bien, réellement, des femmes ont-elles participé à cette brillante... opération ?

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur le ministre. L'Ordre du Temple Restauré et son émanation, l'Ordre Vert, sont des organisations laïques où les femmes sont admises. Tout comme nous, elles subissent un entraînement militaire dans l'un de nos camps spéciaux destinés à former les commandos action en lutte contre les Honges. Aussi bien que leurs frères, certaines pilotent nos aéronefs de reconnaissance basés..., ici et là. D'autres sont ingénieurs, occupent de hautes fonctions dans nos industries, nos administrations, nos services publics.

Le ministre tiqua violemment.

— Et tout cela..., sur la Terre ?

Merkavim eut du mal à conserver son sérieux.

— Voyons, monsieur le ministre, je ne vous apprendrai rien en vous disant que la Lune, Mars et Vénus sont des mondes inhabités ? De même que les autres planètes de notre système solaire.

Le ministre releva son sourcil droit et se gratta machinalement le cou, sans doute pour faciliter une pénible déglutition !

— Heu ! ... Oui, naturellement. Et vous êtes tous ... français ?

— Le Temple ignore les frontières, monsieur le ministre. De même que votre pays réprouve la discrimination raciale et vient en aide aux peuples déshérités, notre Ordre ne fait aucune distinction entre Français, Allemands, Américains, Africains ou Asiatiques, cela en vertu du principe de sagesse selon lequel les hommes sont égaux ..., bien que tous ne soient pas bons. Ces derniers seuls, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, sont nos ennemis. Les autres sont nos frères ...



L'aéronef piloté par Michel Merkavim venait de quitter le continuum propre à la Terre pour se matérialiser au-dessus de Sophiapolis, constellée de lumières. De place en place, les étangs et les lacs agrémentant les parcs et les jardins miroitaient sous la lune.

L'appareil atterrit sur le parvis du Temple et, peu après, le commando regagna le PC, où divers chevaliers techniciens s'affairaient autour des écrans muraux ou du grand pupitre central de commande.

— Notre ministre de la Défense ne sera pas prêt d'oublier cette fantastique équipée ! sourit Gilles Novak en ôtant son heaume pour débloquer ensuite son ceinturon.

L'Israélien l'arrêta du geste.

— Non, Gilles, garde ce ceinturon. Vous tous aussi, mes frères. Tant que vous serez parmi nous, vous devrez conserver vos armes afin d'être immédiatement sur pied de guerre pour, le cas échéant, participer à d'autres opérations.

Toi, frère Ram Mohan, tu peux laisser ici ton arme défectueuse et aller en prendre une autre, au râtelier que tu trouveras dans la pièce voisine.

Demain, poursuivit-il, la presse, la radio, la télévision se feront l'écho de notre « coup de main » qui sauva d'un attentat criminel le ministre de la Défense. Quelle excellente publicité, pour les chevaliers du Temple !

— Et quel casse-tête, aussi, pour les autorités, bien incapables d'imaginer où se terrent vos usines, vos laboratoires, vos camps d'entraînement ! fit Gilles, en riant de bon cœur. Les Honges vont, eux aussi, se poser la même question, à moins qu'ils ne soupçonnent déjà la vérité ?

— Non, Gilles. Ils en sont restés à la notion traditionnelle de l'Aggartha Blanche, la cité souterraine, fief des initiés bénéfiques de la haute antiquité. Lancés sur cette piste, ce n'est donc pas demain qu'ils trouveront le bon chemin !

Le Maître Commandeur s'enquit auprès de l'un des opérateurs du résultat des opérations menées par les autres commandos.

— Trois groupes sont déjà rentrés d'opération, Vénérable Commandeur, répondit le chevalier. Résultats positifs : destruction d'une cellule hong à Berlin affiliée à une cellule néo-nazie ; exécution de trois saboteurs qui allaient détruire une raffinerie de pétrole, au Texas et capture de trois autres, à Calcutta, qui projetaient d'abattre un Tupolev peu après son décollage. L'avion transportait une délégation d'ingénieurs soviétiques. Pour les deux autres commandos ...

Le signal lumineux placé sous un écran le fit s'interrompre. Il abaissa le contacteur et l'image d'un pilote apparut.

— Aéronef numéro cinq au rapport.

— Parlez, numéro cinq.

— Mission accomplie : nous avons pu intervenir à temps et éviter la destruction des gazomètres de Hambourg. Légers accrochages avec la police, mais sans gravité. Nous lui avons remis trois cadavres et trois Honges blessés. L'un des badauds qui assista à notre intervention s'est évadé de saisissement en voyant nos prisonniers s'envoler sous l'action de nos champs de force ! Rien d'autre à signaler. Nous rentrons à Sophiapolis. Terminé.

Tandis que l'opérateur interrompait le contact, Merkavim, amusé par ce rapport non dénué d'humour, revint à ses amis.

— Vous devez être harassés de fatigue, après une nuit blanche et une journée aussi bien remplie. Allez donc vous reposer et dormir, jusqu'à demain midi si vous le pouvez. Je veillerai à ce qu'on ne vous dérange pas...



Vers le milieu de la nuit, la porte de l'une des chambres mises à disposition des membres de l'Ordre vert s'ouvrit silencieusement et une silhouette se faufila dans le long couloir obscur. Drapé dans sa tunique verte, le heaume rabattu sur le visage, le chevalier s'avançait, l'épée foudroyante à la main.

Parvenue à la cour du Temple, sous les arcades bordées de colonnes, l'ombre hésita. La nuit était claire mais tous, dans l'enceinte sacrée, paraissaient dormir. Par surcroît de prudence, la silhouette renonça cependant à traverser la cour baignée de lune et marcha sous les arcades, s'arrêtant parfois à l'ombre d'une colonne, prêtant l'oreille et repartant.

Sur le parvis du Temple, personne. L'énorme Sophiapolis étendait ses bâtiments et ses jardins à perte de vue, ponctuée d'innombrables lumières. Un aérobus, avec sa triple rangée de hublots éclairés, traversa le ciel comme une flèche, sans bruit.

Le mystérieux chevalier abandonna le parvis, descendit les sept marches de marbre et se hâta vers l'aile droite, vers ce petit bâtiment coiffé d'un dôme doré qui abritait la « Porte » tridimensionnelle donnant directement accès à l'Aggartha Noire, la cité secrète des Honges...

L'ombre gravit rapidement les quelques marches et se plaqua dans l'encoignure du porche. Aucun bruit, nul indice ne l'autorisait à penser qu'on ait pu surprendre son manège bizarre. Avec précaution, le chevalier referma ses doigts sur la poignée ciselée de la massive porte en chêne : contre toute attente, le pêne joua et le lourd panneau de bois s'ouvrit sans le moindre grincement.

L'inconnu se coula à l'intérieur et referma rapidement la porte, en la retenant en fin de course pour éviter tout heurt intempestif. D'une poche latérale de son ceinturon, il retira une microlampe dont il promena autour de lui le mince faisceau lumineux. Il s'avança, découvrant progressivement une double rangée d'épaisses colonnes menant à un grand cube translucide, percé d'un porche, réplique fidèle de celui qui était dans la crypte secrète du château de Montfort.

Un tableau de commandes, fort complexe, s'encadrait dans le dernier pilier de la rangée de droite, pratiquement à l'entrée du porche. Le chevalier dirigea sa microlampe sur ce tableau et cracha une injure : les indications portées sur ces commandes étaient en caractères crypto-templiers, ces signes mystérieux qu'aucun cryptographe n'avait jamais pu déchiffrer.

Soudain, le plafond de l'édifice rayonna d'une vive clarté et l'intrus sursauta comme s'il avait reçu une décharge électrique. Levant l'épée tout en débloquent d'un coup de pouce le cran de sûreté, il tressaillit de nouveau en voyant surgir, de chacune des colonnes, un frère de l'Ordre Vert. Il esquissa un mouvement de fuite vers le porche du cube géant mais s'arrêta pile : de derrière celui-ci venait de sortir le Vénérable Maître Commandeur du Temple : Michel Merkavim.

Caché par la première colonne, Gilles Novak s'approcha de celui qui venait de tomber dans le piège. D'une voix suave que démentait la lueur froide qui brillait dans son regard, le journaliste l'apostropha :

— Alors, comme ça, « on » voulait abandonner ses petits camarades ? « On » voulait rejoindre l'Aggartha Noire ? ... Tu peux ôter ton casque, Ram Mohan ! Il y a belle lurette que j'ai percé ton jeu ...

Encerclé par les chevaliers de l'Ordre Vert, l'Hindou, telle une bête traquée, s'était adossé à la colonne.

— Tu as commis une petite erreur, Ram Mohan, la nuit où ton complice hong est venu incendier nos tentes, sous lesquelles il pensait nous faire rôtir ! Rappelle-toi : tu es arrivé après l'attentat, en compagnie du frère Abou Ghannoun et de la sœur Myriam Béréby. Tu t'es joint aux autres pour éteindre le début d'incendie des broussailles et, dans l'effervescence provoquée par cette tentative d'assassinat, tu m'as dit à peu près ceci : « Une chance que la lumière laissée sous vos tentes ait pu laisser croire au Hong que vous étiez dessous ; si tu n'avais pas rejoint Nancy dans sa tente, tu périssais à coup sûr.

Pour connaître ce détail, il fallait obligatoirement que, de loin, tu aies suivi le déroulement de l'action menée par ton complice ! Mais tu n'as pas pu le prévenir à temps, l'avertir que j'avais quitté ma tente pour rejoindre Nancy. C'était trop risqué pour toi, et tu as préféré le sacrifier. Infiltré dans l'Ordre Vert, il était plus important pour toi d'y rester que d'encourir le risque de te faire démasquer en venant en aide à un agent subalterne, un vulgaire tueur.

Nancy s'approcha pour cracher d'une voix tendue par la colère :

— Tu as pris la place du frère Hindou que nous attendions, venant de Calcutta. Démasqué par les Honges, le malheureux a dû périr dans les pires tortures !

Fataliste, l'Hindou haussa les épaules et fit mine de jeter son épée, mais il pressa brusquement la détente pour « arroser » de droite à gauche ceux qui l'avaient démasqué. Le faisceau fulgurant brilla par son absence et le traître considéra son arme avec hébétude. Gilles la lui arracha des mains et, du plat de la lame, lui appliqua un coup violent sur l'avant-bras qui lui fit exhaler une plainte rauque.

— Modeste a compte sur le prix du meurtre de celui que tu as torturé à Calcutta !

Michel Merkavim déclara, en désignant l'arme confisquée :

— Preuve supplémentaire de notre défiance à ton égard, c'est une arme inutilisable que nous avons placée dans le placard marqué à ton nom. Tout aussi inutilisable que celles du râtelier où je t'ai conseillé d'aller en prendre une, à notre retour d'opération. Nous aurions dû cependant te confondre dès ton arrivée ici, avec nos frères de l'Ordre Vert. Cela nous aurait permis de découvrir sur toi le micro-émetteur d'impulsions avec lequel tu as alerté tes complices qui projetaient d'assassiner le ministre français de la Défense !

Prévenus par ton discret signal d'alarme, ils ont déguerpi, laissant sur place l'un des leurs, sacrifié pour retarder notre poursuite. Pour donner le change à nos yeux, tu as levé ton arme afin d'abattre cet homme que tu savais de toute manière condamné. Ton épée fulgurante, victime d'un « incident technique » — et pour cause ! — c'est Gilles qui dut tirer sur ce Hong.

Sache aussi que nos installations de surveillance, depuis nos salles de contrôle, nous ont permis d'observer sans relâche vos divers campements, autour de Montfort. Les soupçons, les déductions de Gilles à ton égard furent pour nous des certitudes puisque nous t'avons vu, sur nos écrans, donner des ordres à ton complice. Les promptes réactions de Gilles, qui le sauvèrent, ainsi que Nancy, nous évitèrent d'intervenir. C'est donc à partir de ce moment-là que nous avons décidé de te tendre un piège. Aussi, peu après l'intégration des frères de l'Ordre Vert dans notre univers parallèle, j'ai négligemment indiqué que cette aile de temple abritait la « Porte » menant à l'Aggartha Noire, bien persuadé que tu tenterais la nuit même de l'emprunter pour rejoindre les tiens. Et tu es tombé dans le panneau comme nous l'avions espéré !

L'Hindou eut un ricanement sardonique.

— Soit. J'ai joué et j'ai perdu, vous pouvez m'exécuter. C'est pleinement conscient des risques encourus que j'ai accepté ma mission. Ma vie ne compte pas au regard de l'œuvre à laquelle la Triade s'est attelée ; elle la mènera à bonne fin, quoi que vous puissiez tenter pour l'en empêcher ! Mais, avant de mourir, j'aimerais savoir une chose : ce cube permettait-il réellement d'aboutir à l'Aggartha Noire ?

— Sur ce point, nous ne t'avons pas menti, répondit Michel Merkavim. Il suffit de régler les commandes sur les coordonnées d'espace-temps correspondant à celles de l'Aggartha Noire, enfouie dans la chaîne montagneuse du Kouen-Louen, à la frontière du Tibet et du Sin-Kiang. C'est d'ailleurs pour contrôler cette cité, repère de l'Ordre Noire, que Mao, naguère, a envahi le Tibet..., sans que l'Occident lève d'ailleurs le petit doigt pour s'opposer à cette forfaiture ! Le Dalai-Lama a pu fuir en empruntant la voie secrète de l'Aggartha Blanche, depuis longtemps abandonnée par les Sages, dont certains rejoignirent jadis Sophiapolis... Es-tu satisfait, Ram Mohan ?

— Pleinement, répondit-il, narquois. Une dernière question : sais-tu quelle heure il est, en ce moment même, à Washington ?

La question, inattendue, ne laissa pas de surprendre le Grand Maître Commandeur et ses compagnons ; à n'en point douter, elle dissimulait une trahison, une « flèche du Parthe » revue et corrigée dans l'optique des Hongks !

Après un rapide calcul sur la règle annulaire mobile de son chronographe, Merkavim le renseigna :

— Actuellement, il est 23 h 51, à Washington.

— Excellent ! fit l'Hindou, les yeux brillant d'une joie fanatique. Dans neuf minutes exactement, l'une des bombes H logées dans la soute d'un vaisseau orbital soviétique sera larguée sur Washington ! La télécommande s'opérera depuis un navire de pêche mouillé au large de Porto Rico. Ce navire dissimule des installations électroniques perfectionnées qui déclencheront l'expulsion de la bombe-fusée tout en brouillant simultanément les stations radar de la côte Est américaine. Dans les minutes qui suivront la destruction de Washington, le plan de riposte se déclenchera et les fusées à ogive thermonucléaire de l'Oncle Sam iront anéantir les principales villes de l'Union Soviétique..., qui ne sera pour rien dans l'ouverture du conflit ! Non plus d'ailleurs que Pékin !

Oui, vraiment, je peux mourir en paix ! Pour l'Occident, c'est le commencement de la fin !

L'annonce de cette effroyable nouvelle avait jeté les membres de l'Ordre Vert dans une stupeur, une consternation totales. Michel Merkavim leva son épée et grinça, les dents soudées de rage :

— Non, Ram Mohan, tu ne mourras pas en paix ! La banalité de ta question relative à l'heure de Washington ne pouvait que dissimuler une ultime trahison ou une mauvaise nouvelle. Aussi

t'ai-je trompé : il n'est pas 23h55 — maintenant — à Washington, mais seulement 22h30 !

Nous disposons donc d'une heure et demie pour tenter d'éviter cette épouvantable catastrophe. Tu vois, une fois encore tu es tombé dans le piège..., en nous offrant délibérément un renseignement que même la torture ne t'aurait pas arraché !

Ecumant d'une rage folle devant sa trahison involontaire, le Hong se ramassa prestement sur lui-même pour bondir sur l'Israélien. Gilles n'eut qu'à presser sur la détente et l'épée fulgurante faucha l'Hindou à la ceinture : hideux spectacle que ce corps coupé en deux et animé d'ultimes soubresauts !

Michel Merkavim, lui, s'était précipité vers le tableau de commandes logé dans la colonne, proche du cube. Il pressa le bouton et le ululement sinistre d'une sirène déchira la nuit tandis qu'il criait des ordres brefs dans un micro avant de lancer à ses compagnons :

— Sur le parvis du Temple, vite ! Même répartition des effectifs que pour votre « Epreuve du feu ». Groupez-vous dix par dix et prenez place à bord des aéronefs transcontinuum qui vont se poser sur le parvis...

Le rassemblement et la répartition ne prirent que trois minutes et, à la quatrième minute, les commandos renforcés formant une escadrille de vingt appareils décollèrent, fusèrent dans le ciel, telles d'étranges méduses phosphorescentes. Leur aura lumineuse s'évanouit dans l'univers de Sophiapolis pour apparaître alors dans celui de la Terre, formant comme une gerbe de feu d'artifice surgie du néant. L'escadrille se scinda en deux, l'une fonçant sur Porto Rico, l'autre grim pant à une vitesse ascensionnelle qui eût fait pâlir de jalousie et les techniciens de Cap Kennedy et ceux de Baïkonour !

Aux côtés du Grand Maître, au poste de pilotage de l'appareil leader qui cinglait vers la « banlieue » terrestre, Gilles s'inquiéta :

— Comment espères-tu identifier le satellite soviétique porteur de bombes, Michel ? Plusieurs centaines d'engins, américains et russes, gravitent autour de la Terre depuis des années, sans compter les éléments multiples de leurs fusées porteuses non encore redescendus pour se consumer dans l'atmosphère !

— De même que les Russes et les Américains ont soigneusement répertorié ces « corps » temporaires, nous avons, nous aussi, relevé leurs coordonnées précises. L'arme absolue prédite par Khrouchtchev fut effectivement lancée, en 1968, par les techniciens de Baïkonour. Il s'agit d'un satellite automatique chargé de quinze bombes-fusées à ogive thermonucléaire ; leur largage peut être télécommandé depuis Kalouga — la base aérospatiale au sud-ouest de Moscou — aussi bien que depuis d'autres bases et navires répartis sur les divers océans. La guerre entre les deux blocs n'étant point envisageable à l'heure actuelle, nous avons remis à plus tard le désamorçage de ces bombes... Une erreur de notre part, je le reconnais !

Il se pencha sur l'écran téléviseur où, après son appel, l'image de Yassin Kattan apparut, aux commandes d'un autre aéronef.

— Prêt, frère Kattan ?

— Prêt, Vénérable Maître Commandeur. L'équipe technique a revêtu les vidéoscaphes.

— Parfait. Nous sommes sur l'orbite. Rejoignez le satellite et désamorcez toutes les ogives..., sauf une, que vous amènerez dans la soute de l'aéronef Alpha Deux. Terminé.

L'image disparue, leur intérêt se reporta sur l'espace constellé d'astres à la brillance fixe. Au-dessous d'eux, à travers des échancrures de la masse nuageuse qui déroulait son tapis moutonnant, ils apercevaient aussi le gris bleuté de l'océan Pacifique.

Les occupants de l'aéronef leader concentraient maintenant leurs regards vers un point de l'espace, là où tel un insecte de cauchemar hérissé d'antennes et d'excroissances, venait d'apparaître le satellite soviétique. L'appareil piloté par Yassin Kattan se dirigeait vers lui en droite ligne.

Un nouveau message parvint à Michel Merkavim.

— Nous venons de repérer le pseudo-chalutier chinois, hors des eaux territoriales de Porto Rico.

— Identification certaine ?

— Affirmatif, Vénérable Maître Commandeur.

— Coulez-le immédiatement et rendez-m'en compte. Terminé.

A travers le dôme transparent de l'appareil leader, Gilles et ses compagnons suivaient l'étonnant spectacle de ces hommes en scaphandres qui, sortis de l'aéronef piloté par Yassin Kattan, s'agglutinaient autour du satellite soviétique.

Le panneau latéral galbé fut rapidement débloqué et six de ces techniciens se coulèrent dans le vaisseau spatial tandis que les quatre autres, restés à l'extérieur, se déployaient sous le grand panneau de soute. Curieuse image que ces « bibendum » qui semblaient flotter, immobiles, lors même qu'ils accompagnaient la course orbitale de l'engin animé d'une vitesse approchant les 30 000 km/h !

Le panneau de soute, commandé de l'intérieur, s'abaissa, livrant passage à un long fuseau de métal : l'ogive thermonucléaire, dont les techniciens se saisirent pour l'évacuer en actionnant leurs réacteurs dorsaux.

— Un cadeau pour les mannes de Mao Dsé Dong, je suppose ? ironisa Jacques Duplessis cependant que l'ogive était amenée dans la soute de l'aéronef Alpha Deux voisin de l'appareil leader.

— Un cadeau, oui, mais par personne interposée seulement, sourit le Grand Maître Commandeur. Nous ne voulons pas détruire Pékin, car la Chine actuelle, purgée du maoïsme, n'est pas responsable des crimes des Hongks. Mieux, nous allons la débarrasser de cette vermine qui, enfouie dans son territoire, risque de l'entraîner dans un conflit apocalyptique !

L'image d'un chevalier reparut sur l'écran pour annoncer :

— Le navire hongk a été coulé par le fond, Vénérable Maître Commandeur.

— Parfait. Ralliez Sophiapolis et vérifiez si tout est prêt pour la première phase de l'opération. Terminé.

Il coupa le contact et consulta son chronographe.

— Vingt-trois heures cinquante-sept minutes. A peu de chose près, il était donc moins cinq pour la paix — très relative — du monde !

L'écran se ralluma et le pilote de l'aéronef Alpha Deux rendit compte de sa mission.

— L'ogive non désamorcée est à notre bord, Vénérable Grand Maître. L'équipe technique de Yassin Kattan va transborder les autres dans la soute des appareils prévus à cet effet. Terminé.

— Merci, Alpha Deux. Cap sur Sophiapolis et exécution de la dernière phase de l'opération. Terminé. Je coupe.



Au cœur de la longue chaîne montagneuse de Kouen-Louen, face aux contreforts titanesques de l'Altyngah, s'ouvrait une caverne à laquelle aboutissait naguère un sentier. Depuis l'invasion chinoise du Tibet, celui-ci avait été agrandi puis remplacé par une route sévèrement gardée, tout

autant interdite que certains territoires du Sin-Kiang où s'élevaient des laboratoires secrets et des centrales atomiques.

Là, au sein de la montagne, une succession de cavernes géantes abritaient l'Aggartha Noire, cité souterraine multimillénaire où avaient régné les chefs spirituels de diverses organisations secrètes qui, tout au long de l'Histoire, ensanglantèrent l'Asie. Sectes maléfiques dont les Honges étaient les héritiers, jadis équipés, financés par les Gardes rouges.

Sous la voûte de roc où s'élevait la base moderne de la Triade — étrange mélange d'habitations troglodytes et de volumes de béton protégeant les laboratoires ultra-secrets — une effervescence ne tarda pas à se manifester.

De toutes parts, des gardes accouraient, alertés par les cris d'alarme lancés par les Honges. Ceux-ci gesticulaient, effarés, autour d'une bizarre ogive de métal qui, à leurs dires, venait d'apparaître spontanément sur le sol de la grotte.

Sanglé dans sa tunique sombre à la Mao, un officier au visage bouffi, aux yeux plissés, réduits à une fente, s'approcha en bousculant sans vergogne ses hommes et les Honges drapés dans leur tunique rituelle en soie noire.

L'officier examina curieusement le long cylindre brillant, terminé par un cône et, découvrant une inscription en caractères cyrilliques, il vomit un flot d'injures avant de demander à la ronde :

— Qui a amené ça ici ?... Et cessez de répéter stupidement que cet engin est arrivé tout seul ! Quand l'a-t-on livré ? Nos laboratoires n'ont pas été informés de l'arrivée de cette ogive, certainement dérobée à ces crapauds de moujiks ! Nos camarades-savants doivent être chargés de l'étudier.

Alors, allez-vous parler ? Qui a signé le bordereau de livraison ?

Devant leurs mimiques de dénégation, l'officier cracha de nouvelles injures et marcha vers l'escalier taillé dans le roc menant aux laboratoires...



L'aéronef piloté par Michel Merkavim plafonnait maintenant au point fixe, à 20 000 mètres d'altitude au-dessus des monts Kouen-Louen.

— Voyez-vous, ce mont déchiqueté qui projette son ombre sur le flanc de la montagne voisine ? indiqua le Maître Commandeur de l'Ordre du Temple. L'entrée de l'Aggartha est située légèrement à gauche de la pointe de cette ombre, mais vous ne pouvez pas l'apercevoir, non plus que la route, à cette altitude. Et il est inutile de braquer sur le site nos téléviseurs. Mieux vaut, pour ce qui va suivre, garder une vue d'ensemble...

Yassin Kattan ne devrait pas tarder à nous appeler.

De fait, le Jordanien apparut peu après sur l'écran :

— Tout est prêt, Vénérable Maître Commandeur. Je viens de quitter Sophiapolis ; l'ogive a été dirigée vers son objectif où nous l'avons fait se matérialiser il y a tout au plus trois minutes. Terminé.

— Merci, frère Yassin Kattan. Terminé... Et terminé aussi pour ce repaire maudit ! ajouta-t-il en abaissant un contacteur.

Sous leurs yeux fascinés, le flanc de la montagne se boursouffla brusquement, puis une fantastique lueur précéda la terrifiante explosion qui pulvérisa une partie des monts Kouen-Louen ! Dans un fracas d'Apocalypse, l'Aggartha Noire venait d'être anéantie, réduite en poussières tourbillonnantes qu'entraînait vers la stratosphère un formidable champignon pourpre et orangé sil-

lonné d'éclairs fulgurants.

— La tête de la Triade est tombée, soupira Michel Merkavim. Un coup dont les Hongs ne se remettront pas de sitôt. Cela nous laissera un répit suffisant pour implanter et structurer efficacement l'Ordre Vert sur la Terre. Sur cette Terre où, malheureusement, l'homme est encore un loup pour l'homme, mais où l'Ordre du Temple Restauré et le vôtre exerceront désormais une surveillance occulte pour tenir en échec la soif hégémonique de l'axe Moscou-Tripoli et consort.

Dans un avenir plus lointain, nos efforts conjugués nous permettront alors de faire de la Terre ce que nous avons fait du monde où nous vivons. D'autres Sophiapolis s'édifieront un jour, pour le grand bien de la civilisation, sans distinction de race ou de religion.

Le devenir de l'homme est lié à son expansion dans l'espace, vers des mondes nouveaux où il devra croître et se multiplier. Nous l'aiderons dans cette voie. Débarrassé de l'éternelle menace de tel ou tel voisin belliqueux, l'homme pourra enfin réaliser la prophétie de l'illustre précurseur de l'aéronautique, Constantin Tsiolkovski :

Notre planète est le berceau de la raison. Il n'est pas possible de vivre éternellement dans un berceau !

